



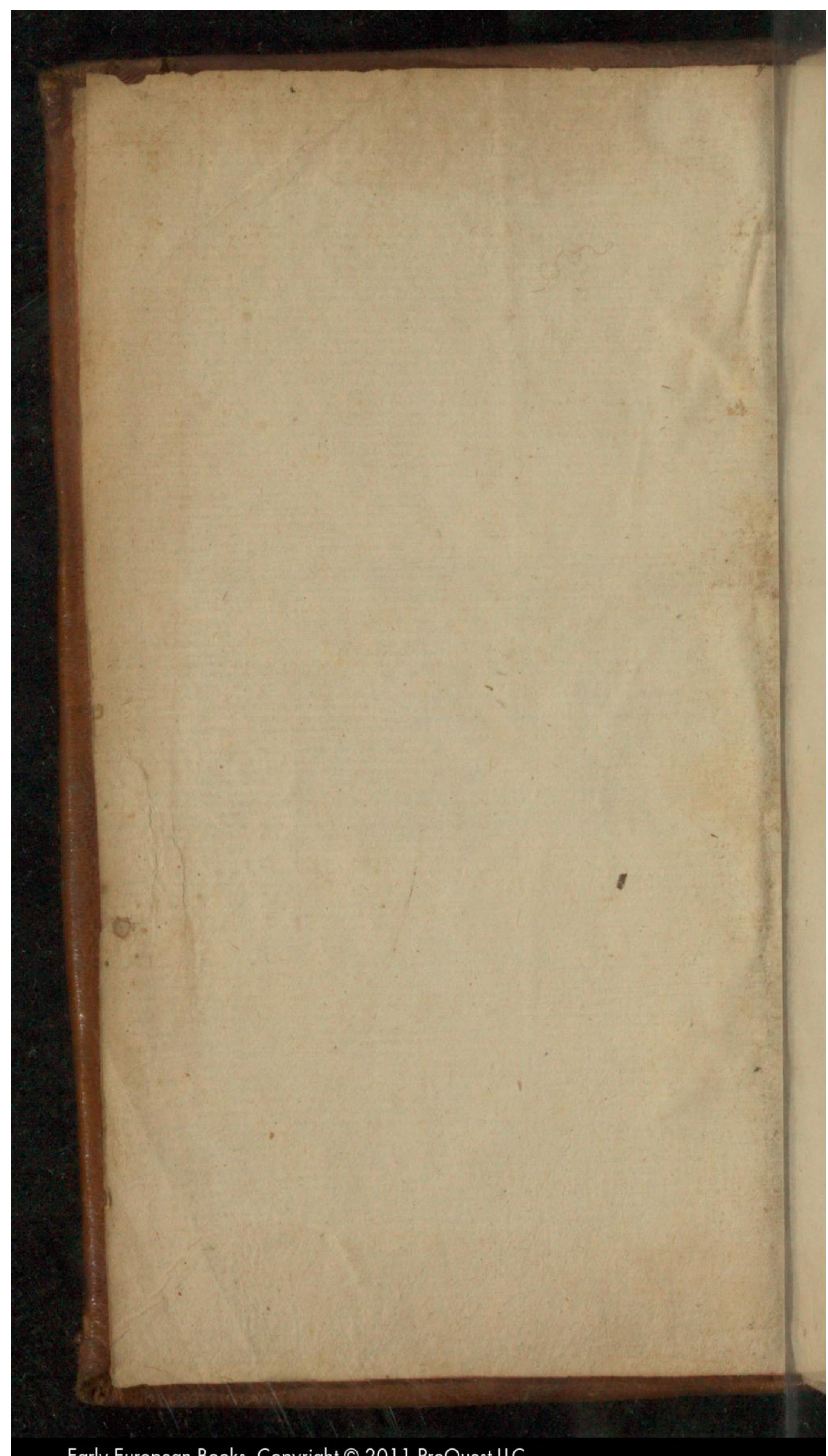


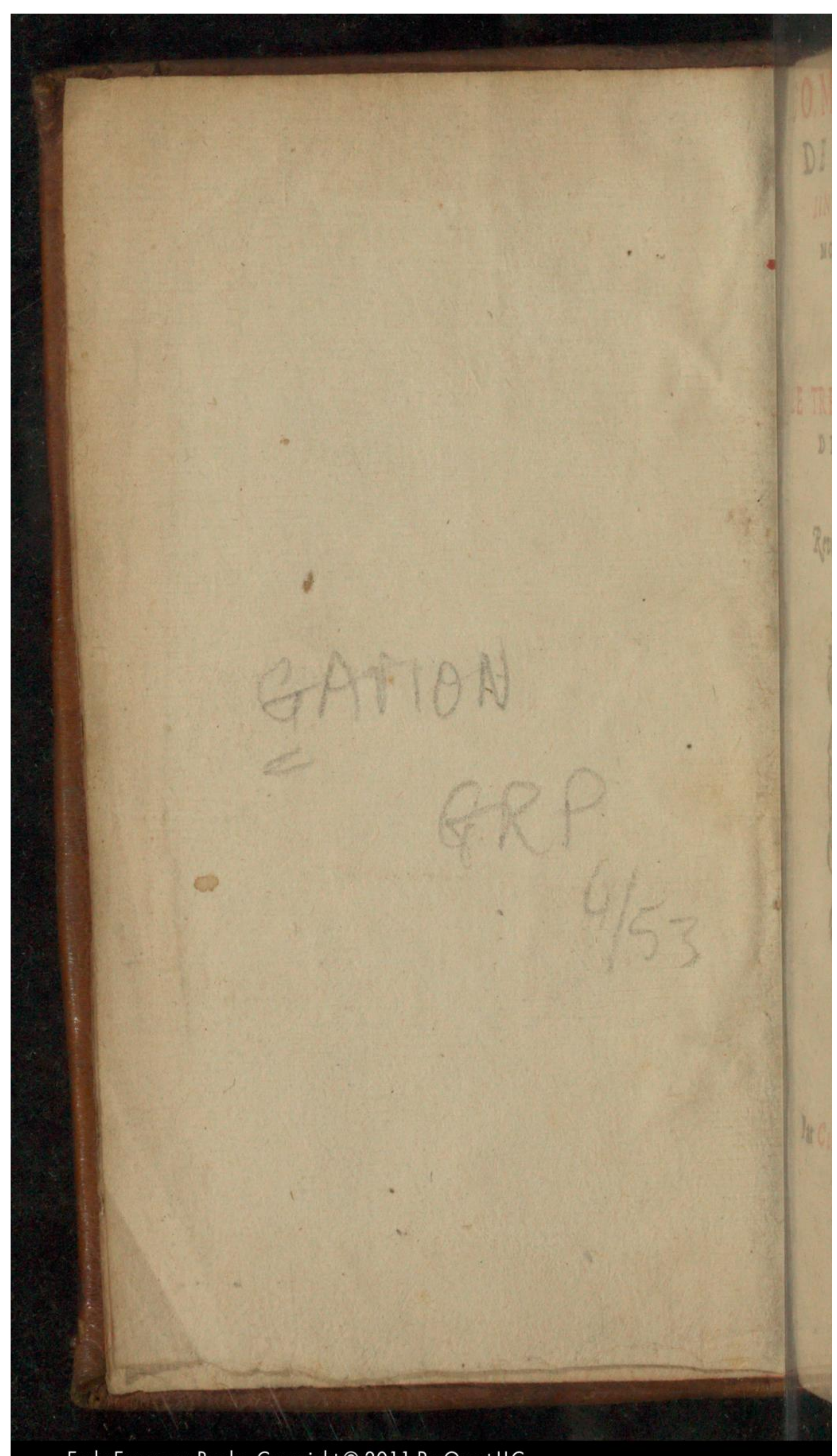






Très rare. — L'auteur décrit toutes les opérations nécessaires pour parvenir à la confection de la Pierre Philosophale qu'il nomme Elixir, par le moyen duquel, dit-il, l'artiste peut rendre malléable le verre, renouveler la perle et faire des gemmes. — « Cette Médecine Universelle, dont se servait Cléopâtre pour conserver sa beauté et la vigueur de sa jeunesse pendant de longues années, est aussi un remède souverain contre toutes les maladies du corps et les incommodités de la vieillesse ».




GATION
GRP
4/53

COMMENTAIRE DE HENRI DE LINTHAVT, SIEVR DE MONT-LION, DOCTEVR en Medecine:

SVR

LE TRESOR DES TRESORS DE CHRISTOFLE DE GAMON,

Reveu & augmenté par l'Auteur.

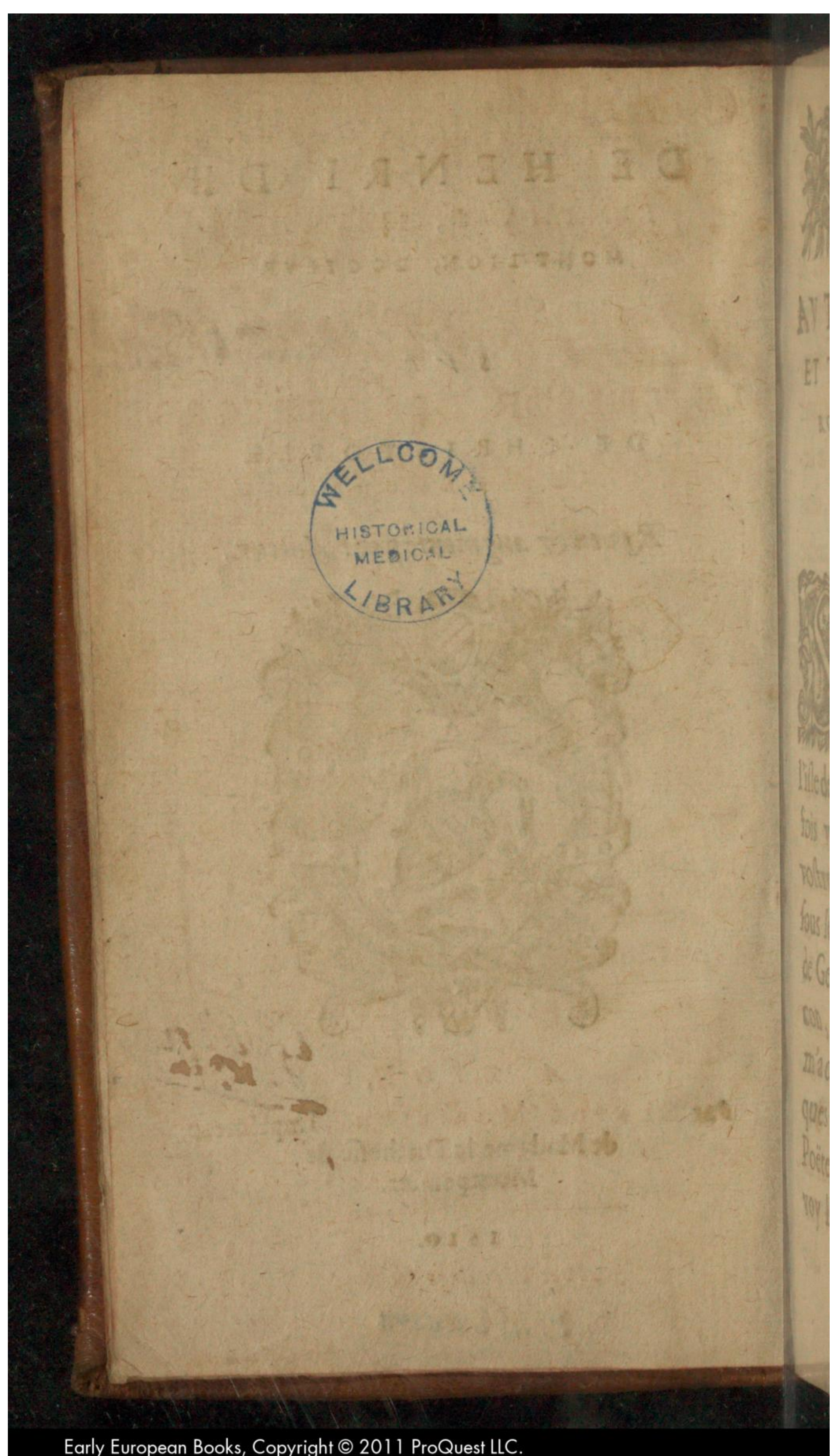


A LYON,

Par CLAVDE MORILLON, Imprimeur de Madame la Duchesse de Montpensier.

1610.

Avec Privilege du Roy.





AV TRES-AVGVSTE ET TRES-INVINCIBLE ROY D'ANGLETERRE, d'Eſcoſſe, & d'Irlande.

SIRE,

L'alegorique enfantement de Latone en l'iſle de Delos, s'eſtant pluzieursfois veritablement acompli en voſtre iſle de la grand' Bretagne, ſous le labeur plus qu'Herculien de George Reppley, Roger Bacon, Raimond Lulle, & autres, m'a obligé d'y adreſſer les heroïques conceptions de ce grand Poëte Chriſtofle de Gamon. Ie ne voy lieu au Monde plus propre,

ny arbitre plus competent que voſtre auguſte Majeſté, pour décider le different qui pourroit naiſtre entre leur douce harmonie, & le chant ennuyeux des Marſyes, qui de tous tems ſe ſont efforcez, ſous l'apuy de Midas, d'obſcurcir la ſplendeur d'Apollon, & le détenir, avec toute ſa ſcience, dans le triſte fleuve d'oubly. Or noſtre Poëte l'en ayant vaillamment retiré, je ſupplie bien humblement voſtre Royale Majeſté d'eſtre ſon deffenſeur, & le recevoir d'auſſi bon cueur, comme voſtre dévanciere, l'incomparable Reyne Elizabeth de treſ-heureuze memoire, daigna accepter l'offre du petit eſſay de ma premiere jeuneſſe. Si elle trouva quelque gouſt en ce fruit encore verd, j'eſpere que voſtre Majeſté en trouvera bien d'avantage en cetui-cy plus meur & plus rare. Auſſy eſt-ce le Prince

des

des vrays Medecins, le Phebus unique du Ciel terrifié, le Tresor de tous les Tresors de ce Monde, & en fin le vray Phénix, lequel se revivifiant, ne peut jamais perir. Priant le Roy des Roys, Sire, que de mesme vous puissiez perpetuer vostre Royale lignée jusques à la rezolution generale de l'univers.

Vostre tres-humble & obeissant seruiteur,

HENRI DE LINTHAVT.



ODE.

O Que de richesses dorées,
Que d'esclat pompeux de splẽdeurs,
O que de Royales grandeurs,
Que de liesses dezirées!
Iamais le Peru dans ses ports,
Iamais la riche Taprobane,
Ny jamais la rive Oceane
Ne vit de si rares Trezors!
Voicy la corne d'Amalthée,
Voicy cette digne toizon
Que le magnanime Iazon
A sous sa valeur conquestée:
Voicy les sablons Lydiens,
Si bien qu'en un tems si prospere
L'avarice n'a plus que faire
De courre ez climats Indiens.
De fait le blondoyant Pactole,
L'Hydaspe au rivage gemmeux,
Le Bete, & le Gange fameux,
Où l'Or court en la vague mole,
Voyants que leur flot blondissant
N'est à ce Trezor comparable,

Font

Font paslir de honte leur sable,
Et s'en vont d'un pas languissant.
O vrayment tresparfait ouvrage,
Où la grace & l'utilité,
Aportent la belle clairté
A noz yeux couverts de nuage,
Et vont descouvrants les erreurs
De ceux dont la ruze adultere
Abuze du sacré mystere
Dont les Sages sont amateurs!
Pour mieux priver noz yeux de voiles,
Icy d'un lustre nompareil,
Dévanceants les rays du Soleil,
Flambent deux brillantes Estoiles.
Mais toy, qui d'un plus riche attour
Embellis de Gamon l'ouvrage,
Comment peut ton docte langage
Dorer l'or, esclairer le jour?
Autre que ta plume savante,
Ne pouvoit, en tout l'univers,
Commenter la Muse eloquente
D'un Gamon pere aux doctes vers:
Autre que sa plume admirable
Ne pouvoit par un rare escrit,
Fournir de matiere sortable
Au savoir de ton bel esprit.
Ore, si l'implacable Envie,
Qu'aucun n'a peu faire mourir,

Contre vous deux ozoit courir,
Soudain elle perdroit la vie:
Ioints, vous ferez tant redouter
Les traits que vostre plume eslance,
Qu'onques la mesme Rezistance
N'y pourra mesme rezister!
Puis le Roy de la grand' Bretagne,
De voz escrits le protecteur,
Les fera resplendir d'honneur
Dessous l'esclat qui l'acompagne:
Et la Raizon, à vous louer
De tous induira le courage,
Voyants, ravis, si docte ouvrage
A si docte Roy se vouer.
Que puissiez-vous, ô belles ames,
Castor & Pollux radieux,
Qui vous partagez gracieux,
L'heur de voz immortelles flames,
Puissiez-vous, francs d'obscurité,
Bien-heurants noz ames contentes,
Briller Estoiles flamboyantes,
Dans le Ciel de l'Eternité.

D. P.

LE



LE TRESOR DES TRESORS DV SIEVR CHRISTOFLE de Gamon.

A un ſingulier amy.



ON [a] *Dieu ! mon cher Souci, que je porte de haine*
A ce tas d'Eſcrivains dont la Muſe eſt ſi vaine!
L'un [b] *tousjours chaud d'amour, infecte l'univers,*
L'autre [c] *penſant gagner, meſle la proze aux vers,*
Le langage terreſtre au celeſte langage,
Et du parler commun fait un maquignennage.

a 

BON droit le Poëte commence icy par une exclamation, & proteſte qu'il abhorre ceux qui ſe ſervent des Muſes ſacrées en chozes vaines & profanes. Ie ne diray-point comme il l'a teſmoigné depuis, meſmement en ſa Muſe Divine, & plus nouvellement en ſa docte Semaine. Oeuvre dont la beauté & l'utilité donnent autant de contentement que ſon arrivée a aporté d'eſtonnement ; voire que le Tems ny l'envie

ne pourront esbranler, comme basti sur la verité qui ne peut perir. Ie parleray seulement du prezent Poëme, qu'il a reveu, augmenté, & repurgé des fautes nées sous ceux qui l'ayants arraché de son Iardinet de Poësie, pour le transplanter dans les Muses r'alliées, & depuis, dans le Parnasse des Poëtes, ont changé l'intitulation de la piece, celé le nom de l'Auteur, & corrompu les vers en une infinité de lieux: faute jointe à la malice, & cousine du sacrilege. Voicy donques vrayment le Trezor des Trezors, dont le sujet n'a bezoin d'autre intitulation, & qui comme tel, n'ayant faute de rien, nous donnera assez de sujet, sans rien mandier ailleurs: & par la varieté de ses richesses, nous fera jouïr d'une matiere autant profitable qu'agreable, & aussi veritable que rare, comme nous verrons cy apres.

b Il taxe, en passant, ceux qui ne chantent & soûpirent que d'amour, qui vrayment infectants le Monde, n'y servent qu'à corrompre les bonnes mœurs, dont il deteste la fole Poësie, tesmoin ce qu'il leur dit ailleurs, par ces vers,

Amants que vous sert-il, d'une veine si vaine,
D'escrire tant de vers pour descrire une peine
Qui feinte, vous apporte un vray destournement,
Ne parlants que d'Amour, chanson tant rechantée,
Vous faites qu'à voz vers nulle amour n'est portée, &c.

c Il ne parle point icy proprement de ceux qui par fois entremeslent des vers dans leur proze. (bien qu'il y faille apporter beaucoup de prudence & de dexterité) mais de ceux qui plus versificateurs que Poëtes, trempent l'aile à tous moments, & meslants le stile trivial & prozaïque au langage celeste de la Poësie, abuzent du nom sacré de Poëte.

Ce n'eft pas [a] tout, (mon Tout,) que de bien caqueter,
Car il-faut quelque-fois, en parlant, profiter.
Ie veux [b] te prezentant un prezent profitable,
Maintenant maintenir une choze incroyable.
Ie veux voler plus haut qu'onq ma plume n'a faict,
Auffi [c] le vray Poëte a plus que d'un object:
Voire donnant lumiere aux chozes tenebreuzes,
Aux rudes quelque grace, & croyance aux douteuzes,
Ie veux, [d] pouffé du Dieu fur Parnaffe adoré,
Te donner, veritable, un Poëme doré.

a Noftre Poëte n'eftime que le principal gize à eftre fardé d'un beau langage. Car de fait, ce n'eft pas qu'il rejette le bien dire : tefmoin la beauté de fes inventiōs, l'énergie de fes termes, la tiffure de fes vers, l'aplicatiō des mots propres, & la diverfité de fes ornements. Mais il n'affecte un fimple caquet Rhetoricien, ny l'embaraffant babil du dialecticien, ny la langue captieuze & fophiftique, & abhorre cette fote & prezomteuze moquerie du Satyrique. Il veut donc paffer outre en fon difcours, non par celuy qui n'eft que trop vulgaire, & ne s'eftend qu'à la fuperfice, mais avec raizons tresfermes, & tirées des entrailles des chozes, veut profiter au public. Ainfi il mefprize l'eloquence d'un Demofthene, Chryfippe & femblables, fi elle n'eft acompagnée de l'utilité : penfant, que s'il en uzoit ainfy, faizant profeffion de chofes fi facrées, elle ne luy ferviroit que d'oprobre.

b Il declare icy comment il veut profiter, ne voulant-point que fon parler foit femblable à l'arc de la nuée, ou à l'aparence de l'Aube du jour

qui ſemble quelque choſe à la veue, & n'eſt rien en effect : mais pluſtoſt au Soleil, realement treſutile & tresbeau. Il promet donc de donner un prezent profitable, & vrayment eſt tel. Car celuy qui l'a une fois receu, n'a afaire (apres Dieu) d'aucune choſe qui ſoit au Monde, comme eſtant l'unique antidote & medecine pour les maladies quelles qu'elles ſoyent, le vray reſtaurateur de la vieilleſſe, & le trezor ſans fin de toutes richeſſes. Ce qu'il promet & pretend mõtrer par la continuation de ſon diſcours. Mais tout ainſy que le ſujet eſt plus occulte & ſublime, la meditation en doit eſtre plus haute. Pourtant, puiſque le premier ſujet de ce diſcours eſt tel, qu'il n'eſt non plus comprenable au ſens, que Dieu meſme, il ſera contraint de prendre les ailes de l'Aigle, à fin de voler juſques au centre du Soleil esblouiſſant, & en raporter telle illumination que les yeux de l'humain entendement le pourront aucunement concevoir. Voila pourquoy il ſe diſpoſe à recercher à ce coup le plus beau ſujet, apres Dieu, de la ſacrée Poëſie, montant du ruiſſeau juſques à la vraye ſource.

c Le Poëte qui n'eſt meſlé, & ne ſait traiter de toutes matieres dignement & ſelon leur qualité, n'eſt pas vray Poete. Auſſy Homere entre les Grecs, & Virgile entre les Latins, ont merité ce vray titre, & le montrent par leurs eſcrits: & noſtre Poete, qui le merite aujourd'huy en France, le teſmoigne luy meſme par les ſiens. Mais il ſe trouvera difficilement un ſujet plus digne de ce divin exercice que cetuy-cy. Car cette riche matiere comprend en ſoy le myſtere de la Creation du Monde, & des grandeurs & merveilles de Dieu : eſtant un vray Soleil, donnant lumiere,

pour

pour certain, aux chozes tenebreuzes. Tout ce que la voûte du Ciel englobe n'est qu'une lumiere recelée sous un monstrueux voile d'obscurité. Ce que tesmoigne bien le peu de durée & la ruine de toutes choses. Car tout ainsi que la lumiere est cauze de la vie, ainsy sont les tenebres celle de la Mort. Mais Dieu par un juste jugement les a associées à la lumiere, afin que tout perist en son tems, & la corruption & generation des choses naturelles ne cessast jamais. L'homme aussy est du tout aveugle, & a bezoin que ses tenebres soyent illuminées par la lumiere, laquelle du-tout celeste & astrale, esclaircist la veue de l'entendement. Ainsin une lumiere reluit par l'autre, les tenebres estants discutées, & l'esprit n'estant plus captivé par une supine ignorance, se peut librement adapter la celeste impression, par laquelle il chasse hors la doute, & polist les chozes rudes & raboteuzes, leur dõnant quelque grace, comme le Poete dit qu'il veut faire icy, où de fait, il marie dextrement au doux stile de la Poesie une haute matiere de Philosophie, & mõtre facile ce que la pluspart tiennent impossible.

d Dieu seul est le vray Phebus, pere de clairté, & juste distributeur de lumiere. Pource le Poete se dit poussé d'iceluy, suivant en celà les vrays Sages, qui tous ont confessé tenir leur savoir de Dieu. De fait ce sujet est si divin, principalement en la seconde operation, comme le Poete declare amplement, qu'il est & a esté tousjours impossible, & sera à tous ceux qui viendront apres nous, de le cognoistre d'eux mesmes, comme estant un secret qui fuit la cognoissance des plus grands & experts Philosophes du Monde. Car toute la raizon rezonnante du logicien, avec cel-

le d'Empedocle, & d'Ariſtote, voire toutes les experiences naturelles defaillent en cela. De ſorte qu'à bon droit Hermes trois fois treſgrand dit, *Ie ne tien cette ſcience que par l'inſpiration divine.* Alphidius de meſme, *Saches, mon fils, que le bon Dieu a rezervé cette ſcience pour les poſterieurs d'Adam.* Geber affirme le meſme en ſa Somme, dizant, *Noſtre Science eſt en la puiſſance de Dieu.* Voila pourquoy, prenant pour ailes ce chariot de lumiere, le Poëte s'en voleſur le mont Parnaſſe, où Phebus prezide, & ayant recherché tous les creux & caveaux de cette montagne ſacrée, a en fin deſcouvert une riche quarriere d'où il tire dequoy baſtir & conſtruire non un Poëme plombé, mais un Poëme vrayement doré, doré en l'ornement du diſcours, & qui plus eſt, doré en la verité des choſes, dont il va gratuitement faire part à tous ceux qui s'en rendront dignes. Ie ſay que nos chercheurs de Midi, à cette nouvelle, dreſſeront auſſy toſt les aureilles, & voudront en guize des anciẽs Argonautes, s'embarquer à la cõqueſte de cette riche Toizõ, mais je leur cõſeille de differer un peu leur embarquemẽt juſques ſur la fin du diſcours de noſtre Poëte. Cependãt ils pourrõt prendre avis s'il y aura de la tempeſte pour eux, ou ſi, ayants vent en poupe, ils pourront aborder au port de ſauveté.

Et te jure [a] *qu'aucun craignant de faire faute,*
N'a deſcouvert encore une choze ſi haute:
Mais ce n'eſt-point à toy que doit eſtre celé
Ce que ſans pratiquer le Ciel m'a revelé.
Puis, [b] *tu n'en uzeras, tant je t'eſtime ſage,*
Pour de ton glaive armé de poizon & de rage
Moiſſonner tes haineux, ny pour faire au gozier

Des

Des grands Roys pour regner, pendre ton fer meur-
trier:
Ny pour montrer encor maintes pierres Indiques,
Qui divizent l'or fin sur tes doys magnifiques.
Ny pour, riche en habits, dans de l'or te porter,
Mais pour [c] *sobrement vivre, & le pauvre assister.*

a Le soupçon legitime engendre une crainte de mesme, principalement lors qu'il se prezente à nos yeux quelque aparance de mine ou tresbuchet sousterrain. C'est ce qui fait que nostre divin Poëte proteste à son fidelle amy qu'aucun n'a ozé devant luy reveler vn si grand secret, & luy veut faire entendre que si l'amitié qu'il luy porte n'enfloit sa voile, il iroit costoyant prudemment la rive à luy cognue, pour y faire aborder son vaisseau chargé de sa conqueste, plustost que de prendre la haute mer & s'abandonner au libre chois du pirate, pour se faire descharger à credit de la riche matiere qui maintient son navire roidement balancé contre l'orage. Il sait & tesmoigne que les Sages ont tousjours estimé fort dangereux de voir Diane nue, tesmoin le pauvre Acteon, qui changea son corps humain en beste, & son front ordinaire à des cornes de de Cerf. Il n'ignore aussi la substance de l'Oracle sacré, qui deffend de jeter les perles devant les porceaux. Dont à bon droit on a craint de faire faute. Que si cette rare Marguerite estoit vne fois estalée sur le Theatre universel, il n'y auroit aucun des spectateurs qui aussy tost ne la dezirast, & ne courust apres cette Atlante. Le bravache soldat quiteroit ses armes, le bien-dizant avocat, son Bartole, le medecin ses Dieux, Hypocrate, Galien, Avicêne, & l'Anatomiste sa charogne,

rogne. Voila pourquoy les Philoſophes qui nous ont precedez, comme dit Alphidius, ont caché leur principale intention ſous divers enigmes & innombrables equivoques, afin que la publication de cette ſcience occulte ne ruinaſt le Mõde. Car outre la confuzion ſuſdite, le labourage ceſſeroit, le trafic ſeroit perdu, & n'y auroit perſonne qui ſe vouluſt meſler de travailler, ayant en ſa puiſſance ce comble de contentement, & ne ſe fiſt acroire noble pour ſon argent, dont on pourroit bien dire, comme tresbien rencontra quelqu'vn ſur cette nobleſſe baſtarde,

Adieu valeur, adieu ſcience,
De Nobleſſe les deux piliers,
Puiſqu'on voit qu'vn peu de finance
Annobliſt les Gallefretiers.

C'eſt pourquoy Hermes s'excuzant, au commencement de ſon livre, dit, *Mes enfans, ne penſez-point que les Philoſophes ayent caché ce grand ſecret pour envie qu'ils portent aux gens ſavants & bien inſtruits, mais pour le cacher aux ignorants & malicieux.* Certes il y auroit auſſy dequoy ſe faſcher à bon eſcient: car comme dit Roſinus, *Par ce moyen l'ignorant ſeroit ſemblable au ſavãt, & les meſchants en uzeroyent, au détriment de tout le peuple.* C'eſt ce que noſtre Poëte veut faire entendre, comme nous verrons maintenant.

b Il prie & commande icy tacitement à ſon intime amy de ne déceler ce ſecret des ſecrets, & luy objecte, outre ces incommoditez, quatre malheurs capitaus qui viendroyent auſſy toſt à ſurcroiſtre, à ſavoir, la vengeance, l'ambition, le luxe, & la vanité. Certes nous cõcevons, outre vne infinité d'autres, ces vices déteſtables, en noſtre premiere generation. Nous les mettons de pouvoir en action ſi toſt que noſtre jeuneſſe vient

vient à bourgeonner: & ne commencants quazi qu'à efpanir la premiere fleur de noftre Printems, voicy auffi toft le mouvement douloureux, vray prezage du prochain enfantement de ces monftres hereditaires malagmez & incerez en noftre premiere matiere & fubftance. Si bien qu'il ne refte que l'eau convenable pour avancer la maturité de ce fruit dangereux. Mais où la trouveron-nous, qu'en cette herbe generale qui eft convertible au bien & au mal, & fans laquelle ces monftres ne peuvent naiftre, vivre, ny atteindre leur parfaicte maturité? Si maintenant il eftoit dangereux de découvrir l'herbe qui évacue le fang d'un, de deux, ou de pluzieurs hommes, à plus forte raizon dévroit-on receler, voire enterrer le fecret qui feroit diftiler le fang d'un million de creatures humaines, & desborderoit une mer de cette noble & vivifiante liqueur. Car fi une ame Neronne poffedoit ce folide & fans fin augmentable nerf de la guerre, quelles horreurs, quelles cruautez, quelles furies ne pouffe-roit-elle dehors? Quelle feroit la digue & levée fi ferme qui peuft arrefter la violente courfe de ce torrent? Certes il y auroit à craindre que renverfant la paliffade, & perçant les flancs, elle culbutaft tout, & refpandift fes inondations fur tous également. L'ame feinte & mafquée d'vn ambitieux Nemroth feroit-elle plus arreftée en fes mouvements? Que fi elle poffedoit cette riche toizon, ne voudroit-elle pas effencifier fes conceptions crayonnées en Idée? Seroit-il bien poffible qu'elle fe continft fi long tems fans jeter realement les fondements de fes chafteaux baftis en Efpagne, & les pozer non feulement en France, mais par tout l'Vnivers? Si fans la jouiffance

de ces

de cet ineſtimable Threzor, aucuns ſe ſont bien ingerez ſi avant, que d'attenter non ſeulement à la Monarchie, mais au Monarque meſme, (teſmoin l'accés de la fievre peſtilencieuze, dont la France a eſté travaillée ſi long tems, & auquel elle a pensé rechoir durant la jouyſſance de ſa pleine ſanté) que pẽſez vous, s'ils le poſſedoyent, quel ſeroit le remede convenable pour apaizer l'inſatiable appetit de ces eſtomacs gloutons de domination? Vn Heliogabale ſe pourroit-il accommoder à la diette quarantaine? Le fabuleux Phenix & la rare Remore ſeroyẽt ils en aſſeurãce dãs leurs cachez manoirs? Lepileptique mouvemẽt des danſeurs ne ſaiziroit-il pas le cerveau & tous les membres de cet heureux poſſeſſeur qui ſeroit enclin à cette folie? Le paillard ſe contenteroit-il d'une courtizane? Le paizan de ſon bureau, le marchand de ſa ſarge, le gentilhomme de ſon ſatin? Ne voudroyent-ils pas tous briller de clinquãts à l'Eſpagnole, & ſe porter dans l'or, cõme dit noſtre Poëte? Le galeus ne couvriroit-il pas ſes doys de maints diamants & rubis, afin de cacher ceux de ſa gale par de plus precieux? Bref, je penſe que les valées voudroyent eſtre montagnes, & celles-cy nuées? Les ruiſſeaux une grande riviere, & celle-cy la pleine mer. Et ainſi verroit-on une confuzion univerſelle, & un Chaos plus veritable que celuy d'Ovide. Ce qu'eſtant convenable d'obvier, oyons noſtre devoir que nous propoze noſtre excellent Poëte.

c Il dit qu'on doit ſeulement rechercher ce Trezor pour vivre ſobremẽt en tout & par tout & aſſiſter les pauvres, ambition à la verité ſainte & profitable autant pour l'ame que pour le corps: dequoy je ne puis diſcourir icy plus au long,

long, puisque ce saint sujet s'offre plus amplement cy apres. Car voicy pour commencer à entamer une si belle matiere, où nostre auteur gardant l'ordre requis à l'intelligence de cette science, & pour nous y donner plus facile entrée, nous montre la procedure de la Nature en la generation des metaux.

Or en [a] l'age lointain, que l'equitable Astrée,
Estoit, non encore Astre, icy bas honnorée:
Que [b] Ceres, que Denis, que Priape germant,
Sans semer, sans tailler, sans planter nullement,
Ez plaines, ez costaus, ez riants jardinages,
Rapportoit les espys, les raizins, les herbages:
Qu'on ne voyoit briller la fureur sous le fer,
Ny renverser les pins pour traverser la mer:
Que les beufs ne mouroyent frapez des mains humaines,
Et l'avarice encor n'avoit borné les plaines.

a Le Poëte voulant comme toucher au doy la premiere voye de Nature, & minuter le commencement de son operation quant à la generation particuliere des metaux, nous propoze icy l'âge generalissime de tous âges, par la Iustice non encores corrompue, par la multiplication fraichement commandée de la bouche du Createur, & par toutes les commoditez & plaizirs arrivãs sans peine. Ainsin il nous met devant les yeux la reculée antiquité, objet de la matiere qui est la generation de l'or & des autres metaux, sujet de son Trezor des Trezors.

b Avant que passer outre, il faut icy remarquer une grace, & comme un don particulier à nostre Poëte, d'entrelasser parmy les diverses fleurs de

ses

ſes Poëmes, ſans contrainte, & comme inſenſiblement, des raports ores à deux, ores à trois, ores à quatre colonnes. I'en donneray à la curiozité des lecteurs ces exemples; dont cetuy-cy tiré du ſecond jour de ſa Semaine, eſt à deux colonnes, ou vers coupez:

Le Loup joyeux de ſang, le hibou malheureux,
Eſcumeur de la nuict, hoſte des bois ombreux,
En-vain cherchant l'eſpais, en-vain cherchant les ombres,
Des plus obſcures nuits, des foreſts les plus ſombres,
Feroit ſonner ſes pieds, feroit pleindre ſa voix,
Tousjours de jour ez chams, tousjours de jour ez bois.

I'en ay remarqué un ſemblable dans ſa Muſe divine, en la vocation des Gentils. A trois colonnes, outre celuy que noſtre texte nous fournist, je raporteray cet exemple puizé dans ladite Muſe divine, au Dialogue de l'ame & de Chriſt:

Bref, le ris, le baizer, & l'agreable cours
De mes yeux, de ma bouche, & de tous mes diſcours,
Sur tout arreſte, embaſme, entierement contente,
L'humain regard, la levre, & l'aureille eſcoutante,
Mais ce glu, cette odeur, ce plein contentement,
T'eſt ſans force, te put, t'engendre du torment.

A quatre colonnes, j'en allegueray ce ſeul exemple du ſettieſme jour de la Semaine, où il ſemble qu'il ait eſté d'autant plus heureux que ce raport eſt plus riche & difficile que les autres,

Le cliquetis, l'eſclair, la pointe, la fureur,
Des armeures, des feux, des eſtocs, du vaincueur,
Eſtourdiſt, esblouiſt, outre-perce, deſnie,
Les aureilles, les yeux, l'adverſaire, la vie.

Ses eſcrits artificieux nous fourniroyent encore d'une autre ſorte de raport, qui ſe fait dedans un meſme vers. Mais cette façon eſtant plus ancienne & cõnue, nous la laiſſerons maintenant pour reprendre nos brizées.

Bref,

Bref, [a] *en l'âge doré, s'il le faut croire ainsi,*
Nature qui de l'homme avoit plus de souci,
Ayant faict l'or ez creux de la Terre profonde,
Le poussoit d'elle-mesme aux yeux de tout le Mõde:
Et le Monde, au bezoin, saoulant ses cofres d'or,
Ne s'enqueroit content, d'où sortoit ce Trezor.

a Il descrit icy les felicitez du premier âge, nommé doré par les Poëtes, & par eux colloqué, non sans mystere, sous le regne de Saturne. Age où le fer n'avoit encore esté batu en lames, où la Terre de son gré, sans cognoistre le soc de la charrue, enfantoit ses fruits, & de mesme poussoit, comme pour parade, ses grains d'or, brillans parmy l'arene des rivieres, & sur les croupes des montagnes. Or en leur fraiche generation nos premiers parents apercevants ces chozes, & ayants encores le jugement solide, acompagné de la science & cõnoissance interieure des Creatures, par lequel le premier homme jugea incontinant le naturel de tous les animaux, seurent aussy tost la vertu & proprieté que la Nature couvoit sous cette esblouissante couleur : & tirants le vray Soleil de ce Soleil terrestre, le mirent en uzage pour le corps & la santé. Ainsy l'or reluizoit par tout en vertu & en quantité: mais estoit plus requis pour sa vertu, n'en ayãts les hommes à faire pour autre sujet. Car le partage de la Terre n'estoit encore fait, la balance n'estoit en uzage, l'avarice n'ostoit le doux sommeil aux humains, & ne trotoit ce fascheux mot de *Tien* & *Mien* en la bouche des hommes. L'or estoit cõmun, & n'y avoit rien de plus precieux ny plus mesprizé que l'or. Mais la sage Nature, prevoyant que la malice des successeurs feroit

que

que ce metal seroit la ruine de tout le Monde, fit en sorte qu'il ne se peust aizément trouver. Aussi n'eust-il esté descouvert sans la trop curieuze veue de celuy qui premier l'arracha du ventre de la Terre, dont pour l'abus qui s'en est ensuivi, le Poëte se plaind au Troisiesme jour de sa Semaine, quand il dit,

Mais bien fut malheureux ce penetrant Lincée,
Qui dardant les rayons de sa veue insensée
Dans les profonds secrets des cavains infernaux,
Fit connoistre au Soleil le Soleil des metaux.

Mais oyon maintenãt les particulieres raisons & les effects du mescontentement de la nature.

Mais [a] *depuis qu'au desceu de la simple Iustice*
Les Mortels eurent fait trop immortel le vice:
Qu'on vid trembler l'yvroye ez guerets fromẽteus,
Et le chãpestre ez chams paistre en doute ses beufs:
Nature se faschant de l'Humaine nature,
Cacha l'or precieux dedans la Terre obscure.
Humains, non plus humains, dit-elle, en le cachãt,
Vos maux feront changer le pur or en argent,
Le pur argent en fer, & puis le fer encore
En l'airain, dont le front de fauve se colore,
Puis ce fauve metal en l'estain paslissant,
Puis ferez l'estain pasle estre plom noircissant.
Quand [b] *vous estiez parfaits, je tendois à parfaire*
Tous les metaus en or, & rien n'estoit contraire.
Ores, quoy que je tende à les rendre parfaits,
Divers empeschements nuiront à mes effets,
Voire & pour les trouver, il-faudra que l'homme entre
Par les portes d'horreur, dans le terrestre ventre.

a Si tost que cette monstrueuze Hydre, enfantée par la dezobeissance d'Eve, & fomentée par la cre

la credulité d'Adam, pour eſtre en heritage à toute ſa poſterité, cõmença à pulluler ſes teſtes: Nature, paſliſſant de voir ce hideux animal infecter l'humain lignage, & craignant qu'imbeu de ſon pernicieux venin, il la violaſt, s'enfuït, & cacha ſon trezor doré dans le profond centre de la Terre, ne laiſſant à l'or que l'aparence du luſtre qu'il avoit au-paravant. C'eſt ce que veut dire noſtre Poëte, deſcrivant icy ſommairement les maux que le vice a attrainez au Monde.

Or ſur le changement de ce premier âge en celuy de fer, j'ay remarqué au premier livre de ſes Peſcheries, ce trait qui n'a point mauvaize grace,

Toſt apres les plus obſtinez
Se virent ailleurs deſtinez:
Qui du fer eſcorche la Terre,
Qui bat, qui ceind la cimeterre,
Qui verſe les arbres plus hauts,
Qui, ſubtil, en creuze des naus,
Qui puis, eſcumeur, en trafique,
Qui s'en ſert pour la guerre inique:
Tout changea, &c.

Pour ne paſſer icy legerement ce qu'il dit que Nature a caché l'or, il faut ſavoir que le ſens de cacher, eſt du-tout allegorique. Car jaçoit que l'or ne ſe trouve la pluſpart, qu'ez profondes entrailles de la Terre, ſi eſt-ce qu'on le trouve aujourd'huy en pluzieurs endroits des Indes dans le ſablon des Rivieres, comme nous dirons en ſon lieu & au pied des montagnes, enterré ſeulement de la profondeur de deux pieds, Auſſy faut-il conſiderer ce que dit Raſis, au livre de la Divinité, *Sachés que les choſes naturelles ſont par un ſi ſubtil artifice concatenees enſemble, qu'en chaque choze eſt chaque choze en pouvoir, quoy*

qu'on

qu'on ne la voye en effect. Et Albert, au livre des mineraux, dit que l'or ſe trouve par tout, parce qu'on ne voit aucune choze elementée dans laquelle on ne trouve naturellement l'or au dernier raffinemẽt. Puis, il prouve que la plus grãde vertu minerale eſt en chaque homme, & principalement entre les dents. Ce qu'afferme le docte Penot, dizant avoir eſté trouvé de l'or fin en grains longuets entre les dents des corps morts. Nature ne l'a-telle donc pas bien caché, puiſque l'homme cerchant l'or ailleurs, ne ſe prend garde qu'il reſſemble celuy qui cerchant ſon aſne, eſtoit monté deſſus. Qui pis eſt, il tient à toute heure la miniere d'or dans ſa main, & ne la cognoiſt point; & quand il la cognoiſtroit, il ne l'ẽ ſauroit tirer ſans la permiſſion de ladite Nature, & l'aide de l'Art. Voilà dõques l'or bien caché, voilà ſes profondes cavernes, & voilà en fin, ô myſtere! l'or du ſiecle doré, muſſé au plus profõd centre de l'or meſme. Nature avoit raizon, Dieu le voulant ainſi. Car il n'eſtoit pas raizonnable que celuy qui avoit tant meſprizé la lumiere, & embraſſé ſi fort les tenebres, jouiſt de la veue de cet Aſtre reſplendiſſant. Cette Geantomachie du peché menaçoit déja l'humain lignage de deſtructiõ totale. Nature redoutoit auſſy quant & quãt la retrogradatiõ de ce beau Soleil terrifié juſques à la forme du plom vil & abject. Voila pour conclurre la raizon generale & particuliere pourquoy l'or eſt ſi caché aujourd'huy, & ne brille plus par tout, comme il faizoit ſous le regne de ce premier Roy de Crete.

b Dieu avoit au commencement creé toutes chozes bonnes & parfaites, mais la cheute de l'homme, introduizant avec elle les maladies, & finale

finalement la Mort, introduizit aussi les maladies & la mort des metaux. C'est surquoy s'excuze icy la Nature; & les empeschements qu'elle met en avant, sont les maladies des metaux imparfaits, qui n'est autre choze qu'une humidité superflue, adherante au Mercure, & un souphre combustible se tenant au souphre naturel & incombustible. Or tant que ces deux superfluitez demeurent, les metaux sont malades, perissent & meurent finalement. En cette sorte lors qu'à l'eau adherante au Mercure desdits metaux, survient d'autre eau des nuées, l'humeur radical, ou Mercure est noyé, & tout le metal se rouille & perist petit à petit. D'autre part, si au Souphre naturel & metallique arrive davantage de souphre combustible, soit par l'ignorance des Alchimistes, en leurs cementations, & calcinations, ou par la faute des fondeurs, le soufre combustible s'augmente & s'enflambe, dont il destruit le metal, & le consume. Ainsi s'ensuit la mort d'iceluy. Car l'esprit s'envole, forcé par ces violents efforts, comme ne pouvãt long tems demeurer en un corps sale, maladif & infect. Si bien que cette crasse cauzant l'imperfection des metaux, empesche que la Nature ne peut du premier coup en faire de l'or : comme nous dirons cy-apres plus amplement.

C'est pourquoy l'œil ravi, void des riches metaux
La garde ores commize aux dents des animaux.
Les serpents caverneux, & les dragons terribles,
Voire & les noirs Démons, hostes des monts horribles,
Rezistent courageux, à ceux-là que le gain
Pousse à foüiller, hardis, dans le terrestre sein.

Mais quoy ? Lon [b] s'eſt enquis, tant la nature
humaine
Prefere au doux repos, ſouvent la dure peine,
Lon s'eſt enquis pluſtoſt d'où le metal provient,
Que pourquoy tant caché Nature le détient.

a Le Poëte deſcrit icy brievement la peine qui acompagne ordinairement ceux qui ſont trop adonnez à la recherche des veines profondes des mineraux: & touche les hazards auſquels ſe trouvent quelque fois envelopez les miniers, leur propozant les morſeures des beſtes venimeuzes, la peur Panique qui les acompagne le plus ſouvent, & outre cela l'illuzion, & les embuſches Diaboliques, leſquelles, comme il eſt aduenu ſouvent, les aveuglants par l'aparition d'une veine fantaſtique, les incitent à creuzer tousjours, ſans ſe donner de garde que tout à coup ils ſe voyent baignez juſques par deſſus la teſte, ou eſtans acablez par les pieces des rochers, periſſent la pluſpart mizerablement. Agricola raconte en un Dialogue nommé le Berman, qu'en une mine d'Annenberg en Allemagne, nommée la Corinne Rozée, un Demon tua tout à un coup douze miniers: de ſorte que ladite mine a eſté delaiſsée, quoy qu'elle regorge en argent. Je laiſſe à part les maladies, mauvaizes couleurs, tremblements de membres, & en fin la brieve vie qu'en raportent la pluſpart de ces perceurs de montagnes.

b Il démontre en ſuite la vanité de ces cercheurs metaliſtes, leſquels devoyent, avant que deſcendre dans ces goufres effroyables, ſavoir pourquoy Nature a tant caché les metaux, & ne les fait eſclorre ſur le dos de la Terre, comme

me elle fait les vegetaux & animaux. Car par ce moyen, ils fuſſent pluſtoſt parvenus à la poſſeſſion de la vertu & utilité, que de la veue & maniment de ces corps ſolides, leſquels demeurãts en la forme de leur lourde maſſe, ne profitent en rien: mais ſont pluſtoſt cauze de mal que de bien à la vie humaine. Veu que comme dit noſtre Poëte par cette belle ſentence, au troizieſme jour de ſa Semaine,

L'Or en ce tems ferré qui de vertu n'a cure,
Eſt des vices humains l'inhumaine paſture,
Vn charme de l'eſprit, apaſt des deſloyaux,
Semence de ſoucys, element de tous maux.

Nous quiterons donques ces entreprizes faſcheuzes à ceux qui aiment mieux la coque que le moyeu, l'ombre que le vray corps: & procederons par voye de compozition à la vraye anatomie des metaux & mineraux. Mais avant que venir à leur particuliere generation, nous deduirons la production generale. Et ainſin endoctrinez en la vraye connoiſſance de la creation de toutes les parties de nos ſujects, nous parviendrons aizément à la parfaite conſtruction du corps metalique. Lequel rezolvant apres derechef en ſes parties, nous pourrons ſans faillir, imitãts Nature où il ſera neceſſaire, parvenir par une exuberante décoction à une vertu ſeminaire & multipliante des metaux. Dont pour bien entendre noſtre Poëte, en ce qu'il chãte tresdoctement de la naiſſance de ces corps aſtrez de noſtre baſſe Aſtronomie, il faudra prendre la matiere un peu de plus haut, declarant comme la Nature beſoigne ez antres de la Terre. Ainſi lõ aprendra en quoy l'art la peut enſuivre, & conſequẽment quelle eſt la matiere requize pour les parfaire

sur terre. Car en cecy consiste le principal but où doit vizer le vray Philosophe, comme Geber l'en exhorte au commencement de sa Somme: & Avicenne defend de s'entremettre de pratiquer cet art Royal, si premieremẽt on n'a conu le vray fondement & matiere des mines. Nous commencerons donques à la generation de la matiere generale des metaux, qui est le Mercure. Nous pozerons six chefs, & viendrons premierement à ce qui est meu, secondement à ce qui fait mouvoir, tiercement au lieu ou terme d'où vient ce qui est meu, quatriesmement au lieu où il est porté, en cinquiesme lieu, ez voyes par où il passe estant engendré, & finalement à ce qui excite le moteur.

Ce qui est meu est la matiere du Mercure, laquelle n'est autre choze qu'une humidité visqueuze & subtile, comme dit Albert, & Geber qui affirme le mesme en sa Somme, & Aristote, qui dit au quatriesme des Meteores, que tous simples qui sont congelez par le froid abondent en leur premiere matiere en humidité aqueuze. Il faut à prezent considerer que cette matiere aqueuze remplist tout le ventre de la Terre, & est un suc coagulable, lequel est la premiere matiere du Mercure & la plus reculée des metaux, engendrant en outre toutes choses par le moyẽ de son agent, qui est le moteur, car elle ne peut produire soy mesme, & cet agent n'est autre choze qu'une façon de terre minerale, qui est comme la cresme & graisse d'icelle, laquelle Nature, comme toute savante, adjoint à la matiere visqueuze. Ainsi se produit le Mercure de ces deux, agent & patient, ou humidité visqueuze & terrestréité subtiliée, & par ce moyen est double, ayant

ayant en ſoy ſon ſouphre ou terre, qui ne differe d'avec l'humidité viſqueuze, ſinon entant que ladite terre eſt plus cuite, & par conſequent plus eſpoiſſie, & en un mot, un Mercure joint à ſon ſoufre homogene inſeparablemeut. Ainſin entrent en la generation du Mercure deux humiditez viſqueuzes, l'une au dehors & extrinſeque, que nous avons nommée patiente, l'autre au dedans intrinſeque & agente. Leſquelles ſont tellement meſlées enſemble, que toutes deux ne ſont qu'une ſimple matiere, laquelle ne peut en partie eſtre conſumée par le feu, qu'elle ne le ſoit entierement. De cette admirable mixtiõ eſt procreé le Mercure que nous voyons cõmunément. Ce que nous certifie Arnold de Villeneuve quãd il dit que ces deux ſuſdites matieres ſont conjointes parfaitement dans le Mercure, & le terreſtre retient l'humide avec ſoy ou l'humide l'emporte. Le meſme affirme auſſi Albert le Grand, qui recerchant les cauzes des compozitions metaliques, a tresbien remarqué, conſiderant pourquoy l'argent-vif eſt tousjours mouvãt, que c'eſt pource que l'humidité ſurdomine en la partie terreſtre, comme par meſme raizon, ſavoir par leur miſtion indicible & univoque, le terreſtre dominant ſur l'humidité, eſt cauze que l'argent vif ne moüille les mains, ny aucune choze qu'il touche, excepté ce qui eſt de ſa nature. Quant au troiziеſme poinct, à ſavoir le lieu ou terme d'où vient ce qui eſt meu, ce ſont les cavernes des terres minerales, comme teſmoigne Albert en ſon livre des Simples metaliques. Et en cecy s'acordent avec luy Geber, Ariſtote, Arnaud de Villeneuve, Bonus Italien, &c. Le quatrieſme poinct eſt le lieu, où il eſt porté : pour lequel il faut

confiderer que Nature ne pouvant eftre oyzive, pouffe le Mercure à recercher fon agent, lequel nous appelons communément Souphre, qui eft en mefme degré, faizant comparaizon de luy à l'argent vif, que la prezure en la comparant au laict, l'homme à la femme, & l'agent à la matiere fujette. C'eft donc vers ce lieu où le Mercure eft naturellement porté par la Nature, comme enfeigne Ifac Holandois en fon livre des euvres mineraux : qui dit en outre, touchant le lieu où il paffe, que le Mercure venant premierement à eftre converti en une exhalaizon, s'evapore par les ouvertures des mines, qui eft fon feul paffage. Or ce qui excite le moteur fe fait par un mouvement exterieur, qui n'eft autre chofe que l'action du Ciel : comme en cecy font d'acord tous les Philozophes tant anciens que modernes. Dont nous conclurons, que par l'infatigable mouvement des flambeaux celeftes, pleins d'un feu actif, la Terre eft comme engroffée & fecondée, & recevant cette influence, eft d'autre cofté pleine d'un feu vaporeux, que la Nature alimente d'vne eau minerale, par la concoction de la matrice de la Terre, & prend corps, devenant un fuc coagulable, par le moyen de ce qui meur, qui eft la vifcozité terreftre. Donques la matiere trouvant fon agent exterieur ou prezure, devient une terre qui contient en foy la matiere du haut Ciel, comme tefmoigne Penot en fes axiomes Magiques. Ainfi naift le Mercure des Philozophes, qui n'eft autre choze que l'efprit du Monde, devenu corps au centre de la Terre: duquel nous parlerons plus amplement en fon lieu. Procedon donques à la generation des metaux, qui fe fait de la terre minerale que le docte

Liba

Libavius appelle Chalcanteuze: Metaux ayants pour matiere le Mercure, & pour forme le Souphre ou agent exterieur qui le congele. D'où vient que le Mercure est dit la mere, & le Souphre le pere des metaux, le Mercure principe feminin, froid & humide, & le Souphre principe masculin, sec & chaud: cōme ledit Libavius tesmoigne & en discourt plus amplement en son livre de la nature des metaux. Or des metaux aucuns sont parfaits, autres imparfaits. Les parfaits sont ceux que la nature a amenez jusqu'au terme absolu du genre metalique, & sont Argēt & Or. Donc pour passer outre, nous reviendrons à nostre Poëte, que le Lecteur pourra plus aizément entendre par nostre introduction precedente.

Donques [a] l'or esclatant, Roy de toute la bande,
Ce metal traine-gens, qui chaud, sur tout cōmande,
Vient d'un [b] Souphre subtil, pur, & rougement joint
Au blanc & vif argent, qui pur, ne brûle-point.

a Ainsi que le Soleil celeste est le centre du Ciel, & Roy des Estoiles, principalement des Astres estivaux, le Lion le Roy des animaux irraizonnables, & l'homme de tous les animaux: Ainsi l'Or est le centre, Soleil & Roy des metaux, & la creature la plus noble que Dieu ait créée apres l'homme. Car il n'y a rien au Monde qui soit de son genre ne rien si precieux, pourtant est & devoit-il estre l'ornement des Roys & Monarques.

b L'Or est donques le plus parfait metal, subsistant d'un tresmeur & trespur Mercure & estant par la force d'un tres-excellent Souphre, cuit & mixtionné aveques luy, est rendu tres-ferme,

treſcompact, & orné d'une teinture citrine, & en ſomme n'eſt qu'un Mercure treſexquizemẽt cuit & treſconſtamment coagulé. Car quand le Souphre rouge & pur ſe meſle avec le blanc clair & pur Mercure, il congele ledit Mercure, & lors cette matiere devient un jaune & reluizant Arſenic, plus ſubtil & plus pur que l'Arſenic blanc, & le plus grand venin du Monde. Que ſi un grand & puiſſant cheual en avaloit une once, il mourroit ſans doute : comme teſmoigne Iſac Holandois en ſon premier livre des mineraux. Car ce venin s'adreſſe du premier coup au cueur par une vertu magnetiſme, & de là s'eſpand en un inſtant par tous les membres, infectant mortellement par tout où il paſſe, & cauzant ainſi le treſpas, non ſeulement à l'homme, ains à tous animaux egalement. Mais par longueur de tems, & par l'action du moteur externe & interne, le venin ſe recule dans l'interieur de la ſubſtance de l'Or, ramenant au dehors la partie familiere à Nature. De ſorte que cette matiere qui paravant eſtoit un treſgrand & funeſte poizon, devient maintenant par le pouvoir de l'art une medecine treſ-excellente. Car cet axiome eſt certain,

Quand la choſe qui eſt dans le centre d'un ſujet en pouvoir, vient en action, la choze diffuze par effect en la circonference, ſe cache au centre en pouvoir.

De ſorte que l'or mis en action devient l'unique ferment de la vertu Solaire, exiſtant volatile & ſpirituel dans les chozes radicales des metaux

metaux vegetaux & animaux. Ce que ne devroyent ignorer nos medecins putatifs ; en outre nos tireurs de teintures devroyent considerer que l'or en son manifest est bien citrin, mais en son ocult extremement rouge. Pource n'est-il pas seulement teint luy mesme, ains donne une teinture abondante aux autres ; & est un principe & seminaire du Souphre parfait. Il porte en son front la chaleur seche moderée, & cache en son profond le feu de la mesme Nature. C'est pourquoy il a en soy la semence masculine, & une splendeur amiable & attrayante, dont il est courtizé de tout le monde. Il imite la Nature de son pere celeste, dont il est le Soleil des Chymistes, mais plus legitimement des vrays Philosophes. Et tout ainsy que le Soleil du grād Monde, estant au Signe du Lion, darde sur nostre Meridien ses plus cuizantes flamesches : ainsi l'or estant décorporé par l'artiste jusques en sa couleur plus haute, à savoir obscurément sanguine, est en sa propre maizon, nommé le Lion terrifié, & communément apelé Lion rouge, se comparant au Lion d'Afrique quant à son exterieur, mais en son operation & vertu, plus proprement au cueur de l'homme. Il sympathize à l'Elixir ocult des vegetaux, mais principalemēt à l'Astre du vin, lequel n'est autre choze que sa quint'essence. Il ne communique qu'avec le Mercure sept fois mortifié par les bains vitriolez de Hongrie, avec lequel apres, comme dit l'alegorique fontaine du Trevizan, il se mesle inseparablement. En fin, ce metal traine-gens, (comme le nomme proprement nostre Poëte) fait son arsenal & ses munitions, pour la guerre contre le Duc Mercure, d'orpiment, de sandara-

ce, de ſouphre fixe, précipité fixe, cinnabre, antimoine, &c. Nous laiſſerons encore les diſſectiõs de ces eſprits incorporez à noz faizeurs de cendres, & retournerons à la generation plus exacte de noſtre Roy ſouſterrain.

Notez donques que l'Or s'engendre en deux façons, la premiere, quand le Mercure exhalant par les fentes de ſa mine, rencontre le Souphre des Philoſophes rouge, & pur, dont ſe fait l'Or, Nature ſepare de luy l'agent exterieur, qui n'eſt qu'ũ Souphre. Voila pourquoy l'Or eſt plus parfait que les autres metaux, & les autres metaux moins parfaits, parce que leur Souphre ou agent exterieur n'eſt encores ſeparé. D'où vient que l'un demeure plom, l'autre eſtain, l'autre cuivre ou fer, n'eſtans amenez à cette ſimplicité de l'Or, ſinon par une longue & labourieuze decoction de la Nature, qui n'a autre intention que de purger les metaux de leur Souphre. Car ce qu'elle fait en la premiere operation par une parfaicte decoction, elle le faict en la ſeconde par vne longue & continuelle digeſtion, digerant & purifiant les metaux peu à peu, tãt qu'ils ſoyent reduits en Or. Et cecy eſt la ſeconde generation de l'Or, dont le Poëte parlera cy apres, & dont le bon Treviſan dit, *Le Souphre n'eſt autre choze que pur feu, aſavoir chaud & ſec, cachez au Mercure qui eſt par long tems en la miniere, meu par le mouvement naturel des corps celeſtes, & ſe mouvãt ainſi ſe digere en luy le froid & l'humide.* Dont ſelon les degrez des alterations il eſt changé en diverſes formes metalliques, comme nous dirons tantoſt, Car voicy noſtre Poëte qui ameine maintenant ſur le Theatre l'Argent, pour luy faire jouer ſon perſonnage en ſon rang.

L'argent,

L'Argent, [a] Or imparfait, qui son maistre maistrize,
Où defaut la chaleur & la couleur requize.
Se va de [b] pur Mercure ez mines produizant,
Et de Souphre trespur, blanchastre, & reluizant.
[c] *Comme on void ces Bernards, sur les rives Tethydes,*
Se former au patron des coquilles humides
Qu'ils revestent tous nuds, quand la jeune saizon
Et leur muable instinc, les change de maizon:
Ce blanc metal se forme en bestes dessous terre,
Suivant les creux retors des veines de la pierre.

a Dieu n'a rien creé solitaire, ains a donné à chaque masle sa femelle, aux poissons, aux oyzeaux, aux bestes, à l'homme, aux herbes, aux plantes, & aux chozes sensibles & insensibles, afin que par la conionction des deux sexes se continuast la propagation des especes de toutes creatures, excitée par la continuelle influence du Ciel, qui mesme a sa femelle, laquelle est la Lune. De fait, il est raizonnable que celuy qui marie, conjoint & engendre toutes chozes icy bas, ait aussi sa moitié, pour luy aider à l'execution des commandements de l'Eternel. Voila pourquoy la Lune a la charge des Estoiles hyvernales, dont elle est le centre, comme le Soleil l'est des Astres estivaux. Et tout ainsi que le Phebus celeste est le pere de nostre Soleil, ou Or, ainsi cette Diane est la mere de nostre Lune ou Argent. Et tout ainsi que la femme est moins parfaite que l'homme, l'Argent est moins parfaict que l'Or en toutes ses parties, qui sont le poids, le son, la couleur. De sorte qu'il demeure tousjours quelque choze à parfaire en elle, qui

jamais ne vaudra rien, ſi elle ne s'acorde en tout & par tout avec l'Or ſon legitime eſpous, quitãt l'amour & la prezomption de ſoy-meſme, qu'elle cache ſous le maſque fardé du Souphre ou agent exterieur, lequel perd quant & elle tous les autres metaux quand ils paſſent par le bain chaud de Vulcan.

b La generation de l'Argent ne differe guere de celle de l'Or. Car quand le Souphre blanc & net tombe dans l'Argent-vif pur, alors par la cõmiſtion de ces deux s'engendre l'Arſenic blanc, qui eſt auſſi un dangereux venin, toutes-fois moins que l'Arſenic rouge. La Lune donques eſt un metal parfait, (mais un peu moins que l'Or) blanc, compozé d'un Mercure pur & quaſi fixe, & d'un Souphre blanc & net, qui n'eſt pas du-tout achevé de cuire, & toutes-fois eſt preſque fixe comme le Mercure. Pourtant n'endure-telle le cæmẽt Royal, l'Antimoine, Souphre, cadmie, &c. Et peut nonobſtant eſtre fixée par cæmentation phyzique ou reduction en ſa premiere matiere. Elle ſe dilate moins que l'Or ſous le marteau, & ſe laiſſe, comme luy, tirer en filets tres-ſubtils. Elle eſt la Lune des Alchymiſtes, & l'Or blanc des vrays Philoſophes. Car

La Lune du Ciel n'eſt pas la mere de la Lune terreſtre des Philoſophes, mais un certain Mercure celeſte, premiere creature de la Nature.

Les anciens Philoſophes conſacrent à cette Lune terrifiée le cerveau de l'homme, mais principale

cipalement celuy de la femme, estant raizonnable que l'effect homogene quadre en tous ses mouvements avec son plus proche objet. Elle a pour son siege & tabernacle le Cancre housterrain, qui est le Mercure vulgaire, comme l'Or, le Lion ou Mercure corporel. Dont estant passée par les mains des Philosophes, elle donne une teinture blanche, & est la mere de la naissance & production phyzique, comme l'Or le pere. Elle a le corps moins compact que l'Or, & pource est plus haut-parlante & esclatante. Aussi ne pezetelle point tant que l'Or. Elle a son magazin fourni à part, de cinnabre, sublimé fixe, sel Armoniac fixe, Aymant, Souphre fixe & blanc, & des sels qui ne craignẽt le feu, pour faire la guerre au Mercure, toutes-fois avec une pretention autre que celle de l'Or, n'acordant avec son espous, qu'en l'assassinat & mort de ce pauvre jouvenceau, qui ne parle pas sans raizon, quand, plaignant son dezastre, il dit,

Ceux que j'ay engendrez me tuent.

Elle est la porte du Ciel, & cache en son interieur le manteau azuré de la voûte celeste. Elle s'engendre en deux façons, comme le Soleil, & en parlerons encore cy apres.

c Bernard, est un petit poisson de l'espece des Cancres, vivotant sur le bord de la mer, comme recitent Mathiole & autres. Il s'enferme dans la coquille qu'il trouve, comme un Hermite dans sa petite cellule, dõt mesme on l'apelle Bernard l'Hermite. Ainsi croissant il prend la forme de sa maizonnette, comme s'il estoit jeté au moule. Nostre Poëte en tire une comparaizon pour plus vivement

vivemét exprimer cette diversité de figures que nous voyons en l'Argent venant des mines: asavoir qu'elle procede des concavitez & retortillements des veines de la roche ou pierre minerale. Pour confirmation de ce, Agricola raconte en son Berman, avoir esté trouvé souvent des pieces d'Argent formées les unes en quarré, les autres en octogone, les autres cõme un diamant, & souvent en vraye aiguille. Il affirme d'avoir trouvé dans les minieres des instruments des miniers, tous formés d'Argent, à savoir un marteau, & un petit couteau de sarpe. D'avantage, dit avoir veu dedans les pierres minerales, des figures d'herbes, bestes, & autres choses estranges: semblant par cette diversité dõt Nature se plaist à operer, qu'elle a voulu braver les Geometriẽs, tailleurs d'images, & lapidaires.

[a] *L'amant du noir aymant, le* [b] *Fer salement dur,*
Naist d'un Souphre qui brûle, & d'un Mercure impur:
Et [c] *l'Airain tintinant vient d'un impur Mercure,*
Et d'un Souphre terrestre à la rouge teinture.
L'Estain [d] *d'Argent-vif blanc & de Souphre provient,*
Voire en sa superfice un blanc Mercure tient.
Et [e] *toy, Plom languissant, puizes ta laide forme*
De Mercure non pur, & de Souphre difforme.

a L'amour que le Fer porte à l'Aimãt, & l'Aimant au Fer, est si grande, & admirable, que ny Empedocle, ny Aristote, ny aucun de ces recercheurs de raizon, n'en ont jamais seu proferer la moindre cauze. Ains semblables à ce Peripateticien dezesperé, se sont noyez avec leur raizon dans

dans cette mer de merveilles, laquelle cependant efpand fes ruiffeaux par tous les valons de la Terre, & regorge par la fommité des montagnes hautaines. Car il n'y a choze fous le Ciel qui n'ait ce divin attrait enfermé en foy. Ainfin y a-til beaucoup de genres aymantins, qui par une femblable force de l'Aymant tirent à eux d'une familiarité oculte, les chozes lefquelles à l'œil leur femblent contraires. Mais d'où vient cette privauté ? C'eft de ce que

L'efprit habitant dans un corps eftranger atire à foy fon corps homogene.

Si les Archiphilozophes du paffé, & nos combateurs de langue du jourd'huy fe fuffent avizez de ce fecret, ils euffent fait place à cette chafte Vierge la Nature, que leurs vaines raizons s'efforcẽt de violer. Si nos Medecins auffi fe fuffent avizez de trouver & faire fortir de pouvoir en action cette vertu Magnetifme qui habite dans tous leurs fimples, ils euffent naturellement tiré hors du corps humain l'humeur peccante, fans force ne violence, & fans tãt de fymptomes funeftes, delivrants cette vertu aymantine, par preparation naturelle, de fon corps eftranger, pour faire la cure, comme dit Hypocrate, haftivemẽt, feurement & joyeuzement. Ie m'eftõne que cette routiere & vieille forte de medecine imbeue & crevant de raizons naturelles, n'a toutesfois rien plus en haine que d'operer par voye de Nature. & femble auffi que nos Alchimiftes s'engagent par une ligue indiffoluble avec cette forte de Medecins: voulants compozer avec les chozes contre

tre Nature, l'œuvre où la ſeule Nature doit prezider. Que produizent-ils auſſi tous deux? L'un un cemetiere boſſu, l'autre des monſtres qui s'en vont en fin aveques le vent. Laiſſon-les reculer de la Nature, & aprochons un peu de plus pres l'enclos de cette merveille, qui eſt que l'Aymant n'attire pas ſeulement le fer, mais le fer eſtant froté par l'Aymant, & frotant d'autre fer, contribue ſa vertu à en attirer d'autre. Cette vertu attractive & cõmunicative ſe peut artificiellement produire par la diligence du vray Medecin en la Colophoine, Terebentine, Souphre, Poix, Rubarbe, Agaric & ſemblables, en les depurant, exaltãt & fermentant deuement, & ſeparant d'eux le corps eſtranger. Le Philoſophe peut par cette vertu, faire que ſa fõtaine attire le corps du Roy, que ce Roy apres atire à ſoy tous ſes bons ſujets. Mais où s'en va precipiter ma plume? Pour retourner donc à noſtre Poëte, nous remarquerons que ce n'eſt point ſans cauze qu'il nomme noir l'Aymant dont ſa Muſe parle icy. Car celuy qui eſt blanc n'eſt point amant du fer, ains de la chair, comme luy-meſme l'a tresbien remarqué en ſa Semaine, où il dit elegamment,

Ainſi que le Lierre, à replis tournoyants,
S'agrafe contre un mur chargé de mouſſe & d'ans,
Ou ſerrément eſtreind, d'une tortiſſe alleure
D'un Cheſne perruqué l'eſparſe cheveleure:
Ou comme la pucelle eſpointe eſperdûment
Des fleches de l'Amour, embraſſe eſtroitement
Son jeune favorit, & ſur la bouche aimée
Imprime un doux baizer, l'arre d'un Hymenée:
Ainſi ce corps friand, cet Aimant vigoureux,
Atache en noſtre bouche un baizer amoureux:
Voire un baizer ſi joint, que la main envieuze,
A peine fait laſcher ſa prize audacieuze!
Mais bon Dieu! qu'avon-nous du ſolide Element

De plus prodigieux que ce subtil Aymant?
Qui froté, comme on dit, aux lames inhumaines,
Fait sans trespas, leur pointe outre-passer les veines,
Fontaines de la vie, & glisser au travers
Des peaux, fibres, tendons, muscles, arteres, nerfs,
Sans effroy, sans douleur, & sans que mesme on voye
Qu'un torrent, par la playe, à flots rouges ondoye?
Quelle forte vertu, quel vertueux effort,
Fait qu'un glaive aceré, l'image de la Mort,
En faizant une playe heureuzement traitresse,
Sans tuer nous massacre, & sans navrer nous blesse?

I'estimerois incroyable la vertu de cette seconde espece d'Aimãt, si moy-mesme n'en avois esté tesmoin oculaire, & n'avoy veu dans la ville du Puy qu'un Apoticaire ayant froté une aiguille à cet Aymant blanc ; s'en perçoit les mains, sans douleũr quelconque, & sans qu'il en sortist une goute de sang!

b Ce mauvais garçon & rustre incivil de fer, comme l'apelle Paracelse, oze bien debatre la Royauté avec son Prince, se dizant le plus proche de la couronne, & s'estonne ledit Paracelse, comment d'un si vil roturier on pourroit faire un Gentilhomme. Ce qui est toutefois aizé à faire au Roy : & le peut aussy faire par imitation le vray Philosophe, ostant au fer son habit exterieur, & luy vestant la chemize azurée, a fin qu'il devienne Astral, & change son naturel en celuy du Mars celeste. Tout cecy se fera aussi si on le fait seulement baigner & laver en nostre fontaine, dont l'eau est de telle vertu que tous les six metaux y quitent leur forme ancienne & corruptible, & vestent une nature incorruptible, De sorte que sortants nuds de cette fontaine ils resplendissent comme le Roy des metaux, & sont alors vrayment les Planettes de nostre Ciel terrifié,

rifié, ou basse Astronomie. Or afin que le lecteur puisse mieux entendre cecy & ne s'õbrage-point de ce que nous nommons les chozes corporelles & materielles, Astres: il-faut qu'il entende que nous dizons ce qui est haut, formel, comme ce qui est bas, materiel. De sorte que tout ce qui de sa propre nature & mouvement tend en haut, nous les dizons plus parfait: pource qu'il est porté à l'hostel de la forme, & au comble de la perfection: & ainsi se conforme dautant plus à la nature du Ciel, qu'il est plus etheré & despouillé de l'embaras materiel. Car il endosse alors la noblesse de la forme, & (selon les institutiõs Philozophiques) devient Astral, voire peut estre apelé Astre. Voicy maintenant la vraye roue sur laquelle tournent & se façonnent de tous tés l'Enfer, le Ciel, & tant de transmutations en Astres, & diverses formes par Ovide & autres Poëtes. Le fer materiel donc est un metal imparfaict, dur, & d'une couleur livide en son aparent, mais rouge en son occult, ayant beaucoup de fixe, & peu de Mercure volatil, participant toutesfois un peu des deux jaçoit qu'il n'ait guere du dernier. Pource se fond-il tardivement, & soustient long tems la rougeur du feu. Il se calcine promtemẽt, parce que si peu d'argent-vif & de souphre non fixe qu'il a, est bien tost consumé, & pour sa petite quantité actuelle se mesle difficilement avec l'argent vif. Toutesfois ses parties terrestres luy estans ostées, & rendu Astral, comme nous avons dit, il devient actif, plus mercurial, & adhere opiniastrement à l'argent-vif. Il peut estre exalté en acier, & transmué en cuivre. S'il est toutefois joint à l'Or ou l'Argent, il n'en peut jamais estre separé, ains comme un vray Conne-

stable

ftable & Lieutenant de Roy, procure l'estendue des limites du Royaume. Aucuns le preferent pour son utilité au Roy des metaux, & peut estre au regard de l'economie & police. Mais le vray Philozophe considerant l'intime substance, nature, & fin de l'Or, n'ignorant point cependant les tresgrandes utilitez du fer, trouve que les utilitez d'iceluy ne sont à comparer à celles del'Or. Ainsi faut-il pezer & discerner la difference du maistre & du serviteur. Le fer a son magazin fait de l'Aymant & toutes pierres & marcasites à feu, pourtant est il le vray Vulcan des Philozophes, & le Mars des Alchimistes, le fiel des Phyzisiens, & qui est choze merveilleuze, l'unique Chirurgien pour les playes & l'estanchemēt de sang : par ce moyen faizant & guerissant les blesseures.

c L'amie de Mars est le Cuivre craquetāt, roüillant, & dur, & est compozé d'un Mercure & d'un Souphre impurs, ayant la pluspart fixe & l'autre volatile, toutesfois moins fixe que le fer. Il a la couleur rougeastre & se fond & emflambe plustost que le fer. La cauze est que Venus a plus de Mercure & de Souphre volatil que le Mars. Cependant est en cecy de l'humeur de son favorit, qu'elle ne cherist & n'aime gueres la compagnie de Mercure, pource qu'elle en tient fort peu. Elle abonde en Souphre vitriolé, & beaucoup de terrestreïté. Elle endure fort librement d'estre batue de son amoureux. Voila pourquoy elle s'estend ayzément sous le marteau, mais comme une impudique, regorge toutesfois ses vilainies. Pour la privauté qu'elle a avec Mars, les Poëtes ont feint cette surprize de Mars couché aveques Venus, descouverts par Phebus, & subtilement attrapez

attrapez par le ret du jalous Vulcan, qui cauza, comme dit Ovide, un plaizant ſpectacle à tous les Dieux, & un grand dezir à Mercure d'eſtre ſurpris comme Mars, en un ſi plaizant esbat. Voire avec raizon, car Venus ayant deſpouillé ſa robe verte, & eſtant en chemize, ſeroit ayzément prize pour la chaſte Diane, dont Mercure, apres Phebus, aime ſur tout l'alliance. Si elle eſt ſi temeraire que de baizer l'aimant de ſon amy, elle s'en farde, prenant le vizage de Phebus. Le meſme maſque luy donne auſſi la Cadmie. Elle a au corps humain le gouvernement ſur les reins, & pour ſon meſnage toutes ſortes de vitriol. Aucũs des Alchimiſtes la choiziſſent pour le ſujet de leur Elixir & Lion verd, mais l'ayans long tems alambiquée, ils trouvent la verité en la fable qui dit que Venus eſt née de l'eſcume de la mer. Car penſans exalter ce metal juſques à la vertu de ce grand feu, qui pourroit deſſecher un Ocean de vif-argent, ils ne trouvent en fin, le paſſants par les foudres de Vulcan, qu'une eſcume virulente & puante : loyer vrayment digne de ces nautonniers qui ſans nacelle prezument de voguer ſur la mer de cette Cyprienne.

d Le debonnaire Iupiter nous donne l'Eſtain pour embellir noſtre Ciel, & parce que ce n'eſt autre choze qu'un plom purgé & plus digeré par Nature que Saturne, on l'apelle Plomblanc, & par ainſi, enfant du Plom, comme Iupiter eſt fils de Saturne. Il eſt imparfaict, mol, blãc, & reſplendiſſant, avec un peu de lividité. Son Mercure eſt le plus parfait entre ceux des imparfaits metaux : auſſi eſt-il plus mol & volatil que le Mercure des metaux durs, & plus ſtable & cuit que le plom noir. Son Souphre eſt blanc, aigre,

&

& moins meur que son Mercure, laissant en son despart une teinture dorée & rouge. Cependãt il laisse tousjours quelque partie en arriere par l'actiõ de la fonte, & ainsin a en soy quelque fixeté, voire égale à ses deux principes, jaçoit qu'il abõde plus en Mercure qu'en Souphre. Il a peu de sõ, à cause de sa molesse: & parce qu'à son Mercure adhere quelque terrestreïté, il craque & meine bruit quand on l'estend sous le marteau. Il aime fort le Mercure, & en cela montre la prochaineté de la perfection en ses racines. Pourtant se tient-il opiniastrement à l'Or & à l'Argent, desquels il ne veut desmordre qu'à grand force: & si lon le contraint par la violence du feu de lascher prize, il emporte tousjours la piece, destruizant quelqu'un de leurs membres. Il veut le foye au Microcosme, & le bismuthum, ou estain de glace, & l'Antimoine blanc pour vtencile. Ce pervers metal a long temps bani le plom de l'isle d'Angleterre, comme jadis Iupiter chassa Saturne de l'isle de Crete. Les Poëtes le dépeignent, non sans raizon, pour l'inventeur des fards, puisque nos Espagnols en savent industrieuzement tirer leur blanc, pour ceruzer la peau bazanée de leurs Sennoras. Aussi noz Sophistes savent bien cercher en ce bon Dieu quelque lumiere ou teinture, pour teindre, ou plustost barbouiller le Cuivre. On tire cependant de luy une belle couleur rouge, & les vrays Philozophes rendent l'Estain Iovial, luy donnant les ailes de l'Aigle. Mais en la medecine il ne vaut gueres que pour restaurer la breche faite au dehors en ce beau bastiment du petit Monde.

Le malheureux Saturne veut le plom noir pour sa part, comme sa creature empreinte au

Ciel des Sages, & est un metal mol plus imparfait & livide que l'estain. Il est legerement congelé par vn Mercure & Souphre puants, impurs & terrestres, & quelquefois infectez d'un esprit arsenical. Il est aigre & rongeant, pourtant devore-til toute imperfection adherante aux metaux perfaits, laquelle il cōvertist avec soy, en un Souphre & vilenie brûlée. Il se fond plus legerement que les autres metaux, à cauze de la petite congelation de ses principes, & de sa grāde molesse. Il ne peut estre calciné facilement, pource que son Souphre est fermement mixtionné auec son Mercure. Ce qui ne se fait point en l'Estain, duquel le Soufre s'envole legerement, laissant une chaux ou poudre, pource qu'il a des esprits acres & terrestres. Il calcine ayzément l'Or & l'Argent. Il arreste le cours de l'Argent-vif par sa fumée, cependant luy-mesme est rezout legerement en Mercure. Il est familier avec l'Argēt, & differe d'avec l'Estain, en ce qu'il est plus impur, humide, & difficile à calciner, ayant plus grande quantité de Souphre constant. L'Antimoine le plus terrestre, puant & arsenical est de sa nature. Or parce que ce vieillard Saturne est prudent & secret, les Philozophes luy ont de tous tems dōné en garde la Vierge sacrée, vray sujet de leur art oculte & sciēce Royale. Il l'enferme soigneusemēt au centre de la Terre donnant pour garde à cette vierge féconde deux dragons venimeux & cruels, afin de la preserver de la force enragée de ceux qui persecutans la benigne Nature, se rendent du tout indignes de la veue resplendissante de cette Diane, laquelle ne veut estre gouvernée que de ceux lesquels n'ont encore beu dans la coupe de Babylon, remplie d'erreur, de

menson

menſonge & de tromperies : ains ſe montre à ceux qui ayants deſpouillé le manteau fallacieux de la raizon humaine, taſchent à ſe rendre dignes de voir ſous la permiſſion de ce bon gouverneur de Crete, cette belle Danaë. Voila pourquoy lon trouve aujourd'huy ſi peu de Iupiters, & beaucoup d'Acteons en cette chaſſe Spagirique, & un nombre infiny de Vulcans cornus en la forgerie Alchymiſtique : leſquels laiſſans batre la paille vuide, je m'en retourne à noſtre divin Poëte.

Ainſi [a] le blanc Mercure eſt parmy les metaux,
Tel que le fécend ſperme entre les animaux,
Il ſemble induſtrieux, au Mercure Nomie,
Dont le luſtre enrichiſt la haute Aſtronomie:
Car aveques les bons il luit plein de bon-heur,
Avec les malheureux languiſt plein de malheur:
Et [b] comme il ſe cõforme à ces corps prognoſtiques,
Ainſi fait-il, adextre, envers les metaliques.
Mais ce n'eſt pas aſſez: Il-faut [c] Lyncée encor,
De plus loin deſcouvrir la naiſſance de l'Or.
La Nature [d] recerche une place profonde,
Où la [e] terre ſe forme en mainte maſſe ronde,
Vn immobile [f] endroit, où par-fois puiſſe entrer
L'ardeur du boiteux févre, & [g] Titan penetrer.
C'eſt là [h] qu'elle fait l'Or, prenãt de l'eau clairette,
Et de la terre rouge, onctueuzement nette,
Dont [i] l'une de froideur eſt pleine humidement,
Lautre de [l] meſme eſpece eſt chaude ſechement.
Mais ſi [m] l'amas n'eſt pur, la puiſſance moiteuze
[n] Diſſoût & [o] refroidiſt la vertu chaleureuze.
Lors [p] le feu qui, ſubtil, au centre eſt alumé,
Va rechaufant l'eau froide, & [q] le chaud conſumé:
Ainſi [r] s'entremeſlants par leurs minces parties,
Ces chozes [s] en Saturne apres ſont converties:

Puis

Puis [t] s'eschaufants encore à fin de mieux monter,
Se cuizent d'vn degré, devenants Iupiter.
Puis [u] par chaleur plus grande, à la Lune par-
viennent,
Puis [x] se font en Venus, puis [y] Mars elles deviennēt.
Puis sentants [z] du long chaud la finale action,
Aquierent du Soleil la grand' perfection.

a La nature de l'Argent-vif est si admirable que Fallopius, comme recite le docte Libavius, le tient avec l'Aymant, ez chozes purgatives, entre les miracles de la Nature: estant une liqueur & une eau qui ne mouille point pourtāt les mains. Il est spirituel, froid, humide & blanc en son manifest, mais chaud, sec, citrin, & rouge en son ocult. Il est tresfamilier aux metaux, adhére interieurement à iceux, les rezoût, & s'acomode à leur nature.

Le Mercure passant par degrez par la nature des metaux prend leur forme l'une apres l'autre, jusqu'a la nature de l'or, où il s'arreste, comme au bout de la carriere de la Nature.

Il est la premiere matiere de tous les metaux, lesquels se rezolvent en Mercure, comme la glace en eau. Il a en soy son Souphre analogique & homogene, & de ce Souphre procede sa teinture. C'est esprit volatil & legerement fuyant surpasse tous les metaux en ponderozité, & ne reçoit pas de prim'abord lesdits metaux en soy, sinon l'Or. Il peut estre achevé par art, & estre reduit en metal par leur Souphre. Il s'endurcist

& se

congelle par voye de sublimation,& pour sa volabilité s'enfuit du-tout du feu, de sorte qu'il n'admet-point de separation en ses parties. Quād il est fixe il demeure du-tout arresté. Il y a deux sortes d'Argent-vif, le mineral & le corporel. Le premier se trouve dans les mines, & l'autre se tire des metaux, & de la mixtion de ces deux s'engendre le Mercure, lequel est inconu à la pluspart des Alchimistes, mais fort familier, voire domestique aux vrays Philozophes, & pourtant dit par eux, Mercure mystique.

b Le Poëte compare icy le Mercure terrestre avec le Celeste, lequel selon qu'il se joint au firmament avec les autres Astres, se fait semblable à eux. Pource, dizent les Astrologues, que quand il est platiquement joint avec le Soleil, il y a deux Soleils au Ciel: & ainsi, estant avec Saturne, Mars, Venus, est dict Saturnien, Mercurien, Venerien. Il est bon aveques les bons, mauvais avec les mauvais, augmentant & multipliant leur bonté ou mauvaistié, bonheur ou malheur. De mesme est nostre Mercure icy bas. Car estant radicalement joint avec l'Or, il devient pur Or avec luy, & ainsin avec les autres metaux. De sorte que de sa nature, il est du-tout convertible, & comme cire ou paste, pour recevoir toutes impressions, & porte tel nom qu'on luy veut donner. Car au commencement de l'euvre des Philozophes, ils le nomment eau: quand la noirceur aparoist, terre: quand il est sublimé, ou exalté au blanc, air: quand il est rubifié, le dizent un feu, lequel est la fin de leur travail. Pourtant les Philozophes ne luy attribuent sans raizon tant de belles qualitez, quand ils commandent de ne prendre autre choze que le Soleil & le Mercure, lesquels joints

ensemble font la pierre. Car luy seul attenue l'Or, & le reduit en sa premiere matiere, ce que ne peut le plus violent feu du monde. C'est de ce glorieux Mercure, dont estant regeneré les Philozophes dizent,

Tout ce que les Sages cerchent est au Mercure.

Il s'engendre estant sublimé avec de l'eau de vie, & est une Vierge, parce qu'il n'a encore fait aucun metal au ventre de la Terre, & cependant il nous enfante la Pierre. En dissolvant le Ciel, c'est à dire l'Or, il ouvre & tire d'iceluy l'ame, & la porte quelque tems en son ventre, la remettant en son tems dedans le corps mondifié, dont naist aux Philozophes leur Pierre, avec le sang de laquelle les corps des metaux, estans teints, sont glorifiez & vestus de la robe precieuze de leur Roy, demeurant au reste ledit Mercure une Vierge sans macule. En fin ses vertus sont en si grand nombre, qu'il faudroit un traité d'apart pour les specifier au long.

c Les Poëtes anciens, dizent que Lyncée fut celuy qui descouvrit premier les metaux, penetrant de saveue les arbres & les rochers, d'où est venu ce proverbe d'un homme ayant bonne veue, qu'il a des yeux de Lyncée : mais qu'on puisse voir ce qui est sous terre il est impossible. Toutesfois Agricola nous raconte en son Berman, que Lyncée a commencé le premier à fouir apres le cuivre, l'argent & les autres metaux: & s'adonnant à cet exercice, portoit avec soy, comme les autres fossoyeurs metalistes, des lãternes sous terre, d'où est venu que le populace dit qu'il pou-

voit voir en toutes les parties de la Terre. De meſme ſent de Lyncée l'interprete de Lycophron.

d Le Poëte deſcrit plus particulierement la generation de l'Or par la Nature, laquelle, comme dit Eximidius en la Tourbe, eſt le commencement de tout, perpetuelle, infinie, cuizant & digerant toutes chozes : pourtant ne peut aucune choze eſtre procréée ny engendrée ſans elle. La Nature ſeule collige le corps Elementaire en l'euvre de la Nature, & comme eſt tresbien dit, De Dieu procede quelque-choze prochaine à luy, laquelle eſt la Nature, Nature que Zoroaſtre nomme un feu invizible. Ainſin eſt-il vray que l'Eſprit de Dieu, un amour ignée, a de ſoy-meſmes fait ſortir quelque vigueur du feu lors qu'il eſtoit porté ſur les eaux : car rien ne ſe peut engendrer ſans ce feu, ou chaleur, qui eſt un feu, non celuy qu'on s'eſt figuré Elementaire, mais Aſtral. Dieu a inſpiré cette vigueur ez chozes créées, lors qu'il dit, *Croiſſez & multipliez.* Ce qui ne ſe pourroit faire, s'il n'y avoit une Nature double, de laquelle tous les Sages dizent, que la Nature ſe resjouiſt en la Nature, la Nature ſurmonte la Nature, & la Nature contient la Nature. Ce ne ſont pourtant deux Natures diverſes, mais ſeulement une differente en forme, ayãt l'une les chozes de l'autre en ſoy, l'autre ayant autres accidents, par leſquels elle opere ce qui convient à ſa Nature. Ainſi toutes chozes ſont ſorties d'une choze, & finiſſent en une choze; & ces deux chozes ne ſont, quant à la generation de l'Or, qu'une eau ſulphureuze vainquant toute la Nature. Ainſi les Natures vont au devant de leur Nature, & Nature engroſſe Nature, dont Nature ainſin engroſſée, cerche un lieu propre

pour parfaire & enfanter le fruit de la Nature. Nature porte donc ſon fruit dans la matrice du Monde, laquelle eſt le centre de la Terre, & cette place profonde dont parle noſtre Poëte.

e Quand la graiſſe de la Terre eſchaufée trouve la ſubſtance de l'eau quelque peu globée, il ſe fait une mixtion de force petits grains en forme de perles menues. Car dans les mines habite une vertu fort abondante à donner la forme en déterminant les meſlanges à vne certaine fin, laquelle toutes fois n'a ſceu figer le Mercure en Or, s'il n'eſt meſlé avec cette vertu informante par petites parties par l'exhalaizon fumeuze & ſouphreuze, afin qu'il ſoit de par tout circuy, & la chaleur puiſſe plus facilement penetrer pour le fixer, que ſi leſdits grains eſtoyent en forme longue, triangulaire ou quadrangulaire. De fait cette fabrique ronde convient mieux au circulaire mouvement du Mercure, lequel eſtant paſſé par un cuir ou drap, tumbant par menus grains ſe fonde tous-jours ſur ſa rotõdité, comme le ſeul patron de la perfection de la Nature, qui produit preſque toutes les ſemẽces & germes de la Terre en forme perleuze. Ainſi le ſoufle chaud eſtant dans le Souphre des Philoſophes, au centre de la Terre, ſpirant ſur l'onde moite du Mercure; fait tout de meſme comme les enfants, qui mettants du ſavon parmi l'eau, & ſouflants par un petit chalumeau dans cette mixtiõ viſqueuze contenue dans une coquille, forment des petites bouteilles rondes & orbiculaires qui s'atachent au bout de leur petit canal, leſquelles ſecouees, montent en l'air, ou quelque-fois, à cauze de leur viſcozité meſlée avec l'eau, par la douce haleine s'arreſtent, voltigeants quelque tems

tems avec grand plaizir à ces petits Singes de Nature. Qui doute maintenant que le Souphre inuadant le Mercure, & la chaleureuze exhalaizon ſouflant ſur cette matiere Mercuriale, ne forme des petites veſſies & ampoules rondes, qui ſentants la vertu coagulante demeurent ainſin eſparſes & ſeparées par l'inſidence de la terre minerale, laquelle ſe met entre deux? C'eſt donc ce que veut dire noſtre Autheur, touchant ce rond amas de Terre, ſervant comme de moules à la Nature, pour reprezenter ſon euvre ſi parfait ſelon le patron de la perfectiō de toute perfection, qui eſt le père de l'Or, ou Phebus celeſte.

f Dieu a, par un contre poids admirable, aſſis la Terre ronde, comme ſur ſon vray fondement, ſur lequel elle demeure ferme en ſon eſtre, ſans ſe mouvoir ny vers l'un ny vers l'autre Pole Car il eſt requis comme veulent tous les Philoſophes, qu'il y ait, pour la generation & corruptiō des chozes naturelles, un lieu immobile. Si la Terre ſe mouvoit, comme font les Aſtres, l'art d'Aſtronomie ne ſeroit point, ny les ſaizons, ny la production des chozes. En fin toute cette Machine du grand Monde ne ſeroit qu'une confuzion totale. Il faut donques que la matiere ait vn lieu immobile où elle produize ce pezant & grave Roy, comme veut noſtre Poëte. Autrement le boiteux févre, (qui n'eſt autre choze que le Vulcan, ou la chaleur de la Terre, lequel Paracelſe apelle Archée) ne pourroit envoyer les flames de ſon ſoufle ſur cet Embryon de Latone: ains à la mode de nos ſoufleurs envoiroit ſon vent en fumée, & perdroit ſa journée: ce qui eſt faux, comme Ovide teſmoigne le contraire en l'alegorie de Mars & Venus citée cy devant.

g Titan c'eſt le Soleil, ou pluſtoſt le feu vigoureux des corps celeſtes, d'où procede ce mouvement exterieur, (duquel nous avons parlé cy devant) & d'où auſſi l'influence devale & penetre juſqu'au centre de la Terre. Mais cette chaleur eſt ſi petite, comme dit le Trevizan, qu'elle eſt imperceptible, & y eſt continuée. *Car jaçoit,* dit il, *qu'il ſoit nuit, la chaleur naturelle ne laiſſe d'y eſtre.* Et il y a de l'aparance : car le Soleil n'eſt ny chaud ny froid, ny ſec ny humide, pourtant n'a aucun angle ny extremité. Et comme dit Iean Iſac Holandois, *Le Ciel a le pouvoir de ſupediter les choſes neceſſaires, en refrigerant le chaud, eſchaufant le froid, ſechant l'humide, & humectant le ſec.* Cependant Eximidius dit, *Les Eſtoiles & Aſtres, eſtans ignées ſont de cette nature de fomenter & cuire*, & afin qu'ils demeuraſſent en leur eſtre, & fiſſent leur office, *Dieu*, dit-il, *a, entre eux & la Terre, & les chozes qui doivent eſtre fomentées & cuites, conſtitué des aëréens pour deffendre aux Eſtoiles, & principalement à la flame du Soleil, de bruler toutes chozes.* Cette opinion, ſuivie de Raimond Lulle & d'Ariſtote, eſt fauſſe & erronée : & tiens avec ledit Trevizan, que les corps celeſtes ont une chaleur continuelle, & ſi lente, qu'à peine elle ſe peut imaginer, & qu'ainſi le Soleil n'eſt ny chaud ny froid, mais que ſon mouvement eſt naturellement chaud & vigoureux, excitant par une chaleur amiable l'action de la chaleur du Vulcan de la Terre. Celuy qui dezirera plus ample diſcours ſur ce ſujećt, lize la troiziesme partie de la Philoſophie naturelle dudit Trevizan.

h Le lieu donques où ſe fait l'Or, eſt où ſe fait ce rond amas & meſlange de terre calchanteuze, &

ze,& ce Souphre mouvant & rouge, le patient & blanc Mercure, & la douce & excitante chaleur du Soleil susdit. Or ce Mercure blanc est l'eau clairette dōt parle nostre Poëte, élabourée, nettoyée & exaltée jusqu'à son supreme degré. Nature pareillement prend de la terre rouge & legerement fondante, laquelle sans uzer de mezure ou balance, elle joind par une proportion indicible, avec le brillant & estincelant Mercure, & ainsi cuizant ledit Embryon, & separant ce qui est superflu, produit l'Or en premier chef comme nous avons dit cy-devant. C'est icy le Roy des metaux, qui parvient à sa Royauté par la seule election de la Nature. Voyon maintenant cōment en pluzieurs lieux ce Roy se crée & parvient à la Couronne, par pluzieurs offices & estats, & en fin par sa propre vaillance.

i Le Poëte veut dire icy que le Mercure de l'Or non encore cuit par l'action de son Souphre, est plein de froideur sous la forme humide, & qu'il ne faut pourtant entendre cette froideur estre comme au Mercure vulgaire, mais seulement au regard de son propre Souphre, de mesme qu'on pourroit dire que la plus chaude femme est tresfroide au regard de l'homme, comme tesmoignent tous les Physiciens & Medecins.

l Le Souphre rouge, cōme nous auōs dit, est tres chaud & sec, au regard de son froid & humide Mercure. Nostre Poete monstre encore plus clairement que cy-dessus les qualitez des deux principes parfaits de l'Or, afin de ne rien omettre & bien distinguer lesdits deux principes, d'avec les deux imparfaits commen cemēts des imparfaits metaux.

m Nous avons dit cy-devant en la plainte de

la Nature, qu'elle ne peut pas tousjours donner du premier coup au but de la perfection, à cauze des empeschemens provenans en la premiere mistion de l'humidité visqueuze & terrestreité onctueuze, qui font cet amas impur, duquel parle icy nostre Poete. Cependant la mouvante Nature ne pouvant demeurer oyzive, tasche d'amener son euvre commencé à la perfection destinée. Pour quoy faire, elle adjoint à ce Mercure son propre agent, mixtion minerale, laquelle congele ledit Mercure, comme la prezure le laict, & estant parachevé, elle le couve par une chaleur lente, & comme febricitante, tout ainsi qu'une poule eschaufe ses eufs.

n Il est bezoin, en toute legitime conjonction que l'humide dissolve le sec, le patient l'agent, autrement ne se peut faire l'alteration, ny sans icelle la vraye congelation en forme metalique. C'est pourquoy le Mercure dissoût son Souphre, pour se mesler avec luy, comme deux goutes d'eau se joignent ensemble inseparablement.

o Par cette dissolution l'amas aparoist en forme d'eau espaisse, où domine la frigidité, chassant la chaleur jusques au centre de la mistion, afin qu'elle puisse également jeter ses flameches par toute la circonference.

p La chaleur ainsi repercutée, le Souphre commence petit à petit à eslancer du poinct de son cercle ses rayons vifs & actifs par toutes les parties du Mercure froid & mortifié. Et pource que la chaleur & secheresse est plus digne que la froideur & l'humidité, elle tend tousjours à les veincre, s'eslevant petit à petit par l'agitation du mouvement des corps celestes.

q La froidure donc & l'humidité dominans encore

encore, semblent avoir du tout esteint la chaleur naturelle du Mercure, laquelle languissant, dénonce plustost la mort que la vie.

r Parce qu'au Mercure rien n'est vuide de chaleur souphreuze, ains est meslée aveques luy par toutes ses parties, l'action continuelle de cette chaleur perseverant tousjours, surmonte la frigidité & humidité du Mercure, & le sec & le fixe commence à dominer. Dont selon les degrez de cette alteration du Mercure par son Souphre, commence à paroistre la premiere couleur de la Nature, à savoir la noirceur.

s Ainsi ladite chaleur ou Souphre, gagnant vn degré, sur l'humidité du Mercure, se fait le plom, comme tesmoigne le Trevizan, & est le premier metal que par ceste voye la Nature produit, qui n'est autre chose qu'un Mercure espoissy, toutesfois ladre, vilain, & pondereux, inutile à la generation, & en fin conforme en toutes ses mœurs au Saturne Olympien.

t Nature continuant sa decoction sur cette congelée & impure masse gagne un autre degré sur l'humidité du Mercure Saturnien, se fait Estain, ou Iupiter, lequel n'est qu'un plom blanc ou Mercure plus congelé & purifié. Ainsi ledit Mercure est par Nature promeu à une plus noble charge, estant d'un rustre & paizan fait clerc & homme de Iustice, imitant en tout le Iupiter celeste.

v Icy la chaleur commence à se revigorer un peu d'avantage & consommant de l'humidité du feminin Mercure, se fait la Lune, un metal imparfaitement parfait, un Mercure à demy fixe, congelé au blanc par le Souphre, lequel est dedans ledit Mercure, Nature commencant & s'a-

prestant à separer le Souphre exterieur de ce Mercure effeminé.

x La chaleur se hausse maintenant, & gourmande la frigidité & l'humidité du feminin Mercure, commençant à les pousser vers le centre dont ladite chaleur estoit auparavant l'hostesse, afin que l'ocult commence à se manifester, & le manifeste à se cacher, le vaincu à se hausser, & le vaincueur à estre surmonté. Ainsi par ce changement s'engendre la verdoyante & impudique Venus, portant quant & elle la verole que le Mercure couvoit sous le menstruel blanc de la Lune, laquelle estant pure en son exterieur, fait que ladite Venus est aussi plus nette en son interieur, & ainsin est né le Mercure Venerien.

y Icy triomfe la chaleur Mercuriale, & le jalous Lemnien quitera bien tost sa bezongne: car voicy un Mercure enflamé, qui d'orenavant avec un peu de suport de la benigne Nature, parviendra tost à l'estat où il respire dés sa premiere jeunesse. C'est la Royauté, car il ne luy manque plus rien qu'estre despouillé de sa cuirace & de ses armes, afin que comme triomfant, il endosse le manteau flamboyant de Phebus changeant ainsi sa ferocité en une gravité & Majesté Royale, & sa durté en une grave molesse. De sorte que Mars n'est autre choze qu'un Souphre Mercuriel, & quasi fixe, caché sous vne grande durté.

z L'agent exterieur estant totalement separé du Mars, le manifest caché au centre, & l'ocult ayant gagné la circonference, se montre maintenant le Mercure parfaitement congelé portant en son front les marques de l'Archée de la terre ou feu. Ainsin est né l'Or, qui n'est autre choze que pur feu digeré par le Souphre estant dedans le Mercu

le Mercure, indivizible & simple, & par consequent la plus noble Creature que Dieu ait creée sur la Terre, apres l'homme.

Ainsi [a] *l'Or se parfait, & ne faut qu'on s'estonne*
D'ouir qu'un tel suject sa naissance luy donne:
Des charongnes des beufs se va bien produizant
De petits animaux un troupeau reluizant:
Animaux qui grouillants prennent des ailerettes,
Volent ez prez fleurus pour voler les fleurettes:
Et faits Mousches à miel, ez troncs des chesnes vieux,
Font, race de fiente, un miel delicieux.

a Le Poete fait icy une belle comparaizon des Abeilles naissants par fois de corruption, avec l'Or, maintenant provenu d'un puant & ladre menstrue du Mercure impur en ses racines, duquel neantmoins naist ce vertueux miel des Philozophes, qui est l'Or, lequel osté de sa rusche & passé par le filtre des Sages, devient vn miel & Nectar savoureux: miel & Nectar duquel ayant uzé tous les jours, un certain soldat Romain vescut outre l'age commun des hommes. C'est celuy à qui l'Empereur Octavian demanda ce qu'il avoit faict pour ataindre un tel age si sain & robuste, & qui respondit, *Iay souvent beu du miel dissoût, & me suis froté de son huile au dehors.* D'ailleurs cette comparaizon des Mousches à miel & leur operation, est fort convenable avec le Mercure qui naist aussi comme de fiente minerale, à savoir humidité & terresteité visqueuze & impure, & lequel estãt preparé, devient Mousche à miel minerale, de laquelle parle fort à propos le docte George Reppley Philozophe An-

glois, quand il dit, *Le Mercure est nostre mousche à miel. Car tout ainsi que l'Avette prend le plus pur & la quint'essence des fleurettes, & des herbes, ainsi fait nostre Mercure sur les teintures & quint'essences des metaux*. Retournons à nostre Or.

Pour [a] l'Or qui court blafard ez courãtes rivieres,
Ayant aux flots cruels escumants ses minieres,
Payé devant le tems son avare rançon,
Foible, il ne peut venir à sa jaune cuisson:
Mais y [b] fust parvenu par la vertu mouvante
De l'esprit metalique, & la force eschaufante
Des Souphres, qui bouillants, portent par maints canaux
Le feu continuel qui cuit les froids metaux.

a Parce qu'il se trouve le plus souvent de l'Or meslé parmi le sablon des rivieres, Albert le Grand a pensé que ces petits grains s'y engendroyent. Mais il se trompe, comme dit Agricola: car ce jaune sablon y est porté par le cours & les ravages des rivieres qui le desracinét de la pierre minerale. Ainsi l'eau humectant & penetrant souvent ladite terre, avec son impetuozité le transfond & l'emporte par ses ondes roûlantes. Tout ainsi que lavant vn metal cementé & mis en poudre, pour en oster les remedes salez & brûlez, en versant l'eau hors du mortier pour oster les feces, bien souvent si lon la verse trop rudement, il coule de la poudre metalique. De mesme avient-il souvent aux Orfévres nettoyants leurs laveures. Et Pline escrit que les Espagnols ayants coupé les monts, jettent force eau dans leurs cavernes, afin de laver l'Or, lequel coulãt en des receptacles propres, ils cueil-
lent

lent en masse poudreuze. Ainsi l'Or, estant arraché de ses grandes & petites veines, est meslé parmy l'arene, comme dit nostre Poëte, & est transporté deçà & delà, mais ne s'y engendre point, parce que le sable n'a point de veines, dans lesquelles l'humeur dont se fait l'Or, se puisse contenir. Toute-fois si sous le sablon y avoit des veines, l'Or s'y pourroit produire, comme tesmoigne le susdit Agricola.

b Le Poëte ne parle pas icy de l'Or granulé & parfait, qui se trouve parmy le sablon des rivieres, mais seulement de celuy qui n'estant encor achevé de cuire, est contraint, devant le terme, de payer le tribut à ces coureurs de Neptune. Cet Or donc enlevé de son nic & de sa matrice, ne peut parvenir à sa naissance, parce que le sablon aride n'a point de receptacle, ny de veine propre pour le loger, ains est ce mizerable embrion cõtraint de demeurer une masse informe, laquelle eust recouvré la parfaite dispozition de ses membres, si on ne l'eust arraché d'entre les bras de la Nature, dont la chaleur nourrissante l'eust en fin escloze & achevée. C'est ce que veut dire nostre Poëte en cet endroit touchant cet Or blafard des rivieres. Dont estans sur ce propos, & prests à sortir du Royaume tenebreux de Pluton, comme déja arrivez sur ses derniers limites, il faut, (afin de humer l'air tant deziré avec plus de contentement) nous aler promener un peu sur ces plaizantes rivieres, où nous verrons les larcins des postillons de ce ravissant Neptune, non de l'Or seulement, mais de maintes pierres precieuzes. Cependant je freteray l'esquif, envoileray vostre navire, & apresteray tout vostre equipage pour le voyage de Colchos. Et afin

afin de vous faire deſcouvrir tous ces beaux fleuves, je vous prezenteray icy comme une Carte de riviere, tout à propos, pour voſtre contentement, prize du ſecond livre des Peſcheries de noſtre Poëte, où ſa Muze deſcrit doctement les plus precieux fleuves du Monde:

Ie chante tout premier, les rivages dorez,
Qui du Monde plus beaux, ſont du Monde adorez,
Sont cheris des Humains, preignants de fole envie,
Qui avares pour vivre, & prodigues de vie,
Gaignent ſans rien gaigner, & repaſſent les Mers,
Pour ne paſſer qu'un coup les fleuves des Enfers!
Ie veux chanter les ports de la Portugaize onde,
Où ſous ſes pieds ailez la Poûtre vagabonde
Qui courtize, en béant, ſon Zephir gracieux,
Fait rejalir le bril de l'Or ambicieux:
Ie veux chanter le Bete à la profonde vague,
Où l'Or, en brillonnant de vague en vague, vague.
Ie veux chanter l'Achate aux Cantarides ports,
Qui la Gagate roûle ez Sicilides bords,
(La Gagate au front noir, à qui l'huile coulante
Eſt onde mortifere, & l'onde huile brûlante)
Et qui, riche, bigarre en mille petits ronds
Des glaces de Cypris ſes rivages féconds:
Afin qu'en châque tems, de ſa marge, il reſſemble
A ces chams apréez où le Printems aſſemble,
D'un eſmail ſans eſmail, beau de mille couleurs,
Le Muguet, & l'Euphraize, à mille & mille fleurs:
Et que des Scorpions les nouailleuzes queues,
N'eſlancent ſur ſes bords leurs pointures tortues:
Car ils hayent l'Agathe, & cette Agathe hait
Le dezir eſſardé que la fiévre nous fait.
Ie veux chanter Lycorme, au ſurnom Evenide,
Au rivage Gregeois, à la vague Ætolide,
Et au ſable doré. Ie veux chanter encor
De Marize Egean le jaunaſtre trezor.
Ie veux chanter, gaillard, des Indes reculées
Maint fleuve precieux. Les ondes dévalées
Du ſuperbe Caucaze au Gangetique bers,
Du Gange à l'Antibole, & d'Antibole ez Mers,
Vont-elles pas roûlants mainte richeſſe blonde

En des grains menuets? Et l'Hydaspienne onde,
Qui vomist son tribut dans Inde long-courant
De maints sablons gemmeux va ses bords décorant.
Mais doy-je preferer le Phizon ne l'Hydaspe,
Au clair-flotant trezor du Scytique Arimaspe?
Ie ne veux t'oublier, fleuve aux flots Lydiens,
Pactole blondissant: ny Herme, qui tes biens
Brouillaßant par ses eaux, d'or triboule sa face,
Comme on void quand de l'air la fascheuze grimace,
Moite, bave sur nous, s'eschanger peu à peu
En un rous partroublé des rivieres le bleu:
Fleuve cent-fois heureux, qui jouist sans envie
De tout ton Or, qu'en-vain le vain Mortel envie.
Ie tay les flots voûtez de ce Corbe Colchois,
Qui dresse en se courbant sur le courbe gravois
Des trezors tresluizants: & ne dy le Parane,
Dont ez flots surcroissants la bourbeliere Cane
Bavote l'argent fin. Ie laisse à dire encor
Du gemmeux Maraignon l'admirable trezor:
Trezor durement clair, dont la verdeur efface
Des fuyards blez d'Avril la verdissante face.
Ie ne fais oreiller les rocs essorillez,
Pour ouir d'Oreillan les trezors remouillez.
Mais n'estime, ô beau Bel, que les vagues dorées
Facent caler le los de tes ondes vitrées:
Non, non, le fol mespris du verre scintilant
Ne m'engendre un mespris de ton verre coulant.
N'est-ce un außi grand cas que tes ondes fuitives
Nagent sur un pavé de christalines rives,
Qu'Eole sur ton front, par se tourne-bouler,
Face d'un clair nuaus l'air sombre estinceler,
Comme on voit brilloter d'un à l'autre rivage,
Quand sous les fiers metaux Mars alume sa rage,
Et que tes flots verrez figent incontinent
Le plom & la ferraille, en verre brillonnant,
Comme c'est un grand tort, que d'oster à ta glace,
Pour estre trop vulgaire, & son prix & sa grace?
Außi, plustost, grand Bel, ta verrine beauté,
Laissera l'esclatant de son vert argenté,
Que rien de mon cerveau ton souvenir estrange,
De mon cueur ton amour, de mes vers ta louange.

Sorton de ces rivieres, & nous embarquons à bon

bon eſcient, dreſſon nos maſts, & guindons nos artemons, pour commencer le voyage, & aler à la conqueſte du Trezor de tous les Trezors. Car voicy la pleine mer, le tems nous eſt propre, & Neptun & Eole nous promettent je ne ſay quelle bonne rencontre. Mais avant que dezancrer, & expozer nos voiles à l'aleine de ce doux Zephire, oyon noſtre Poëte prendre ſon congé des Deeſſes ſouſterraines.

Voila ce que m'a dit le troupeau des Nymfettes
Qui rezide & prezide ez cavernes ſecrettes,
Qui entre ez antres noirs des monts, qui crevaſſez,
Muſſent de l'Or brillant les trezors entaſſez.

Le Poëte feint icy un troupeau de Nymfettes comme Concierges du doré Dedale de ce mauvais fils de Saturne. Tous les Poëtes ſont pleins de telles gentilleſſes, nous baillants tantoſt un Satyre, un Faune, tantoſt un Dieu marin, un Glauque, tantoſt une Diane chaſſereſſe, un Pan, une Nereide, une Syrene. Mais quant à noz mines, les Payens n'ont pas creu ſans aparence qu'il y prezidoit je ne ſay quelle divinité, pour les aparitions frauduleuzes qu'ils y voyoyent. Car comme recite Agricola, il ſe tient ez mines une eſpece de Demons, dont les uns ne font aucun dommage aux metalliſtes, mais vont vagabondants par ces cavernes creuzes, & ne faizants rien, ſemblent tou-jours s'exercer eux-meſmes: maintenant creuzants une veine, tantoſt amoncelants ce qui en eſt coupé: quelque fois tournants la roue dont on eſpuize, quelquefois ſe jouants aux miniers & les irritants, faizãts ſemblant d'y prendre plaizir. Ce meſnage ſe fait
ſouvent

souvent ez mines, où l'espoir des richesses attire le plus du tems les metalistes, vassaux & tributaires de Pluton, qui vont sans crainte des inondatiõs inopinées, & desilluzions de si dangereux hostes. Cependant noz Alchimistes encor plus avides apres ces entrailles de la Terre, ne veulent prendre la peine d'employer seulement un an à la lecture & contemplation de la Carte de la Nature, despeinte si vivement dans les escrits de tant d'illustres Philozophes, & notamment par le docte discours né sous un labeur certainement Herculien de ce brave Libavius, qui n'a non seulement pour ce regard enterré le renom des anciens, mais si bien barricadé son euvre, qu'aucun cy-apres n'y pourra ajouster du sien sans superfluité. Ie ne puis assez recõmander ses doctes escrits, par lesquels il a redigé cette science en vray art. Dont à bon droit il emporte le laurier d'Hermes, lequel est le premier conquerant de cette Royne des arts : de cette Royne qui ne vous sera favorable si vous ne courtizez sa mere, l'amiable Nature, qui seule engendre nostre art. Vous examinerez donc diligemment les dits des anciens, à fin d'estre instruits en la connoissance des chozes naturelles. Mais sur tout il vous faut, (comme dit Isac Holandois en son livre des mineraux) savoir particulierement ce qui est sujet au cercle de la Lune, son cours, le tems du commencement de sa carriere, & le poinct d'où elle a debusqué. Ainsi vous saurez la nature des metaux, comment ils croissent, & en quelle nature ils ayment à estre reduits, & se fussent reduits si Nature n'eust esté empeschée, dont il faut aussi avoir cognoissance du naturel de la choze empeschante. Sur tout il vous faut savoir, si vous

si vous voulez estre operateur parfait, en quelles operations il faut imiter Nature, & en quelles non. Autrement je ne vous conseille point de vous embarquer avec nous. Car ceux qui l'ignorent, viennent à cette table comme l'asne au souper, sont banis du Consistoire des Philozophes, & ne recueillent aucun fruit de leur culture, n'ayants la racine où leur contemplation entée puisse fructifier. D'ailleurs soyez diligents avant que vouloir aprendre à medicamenter les metaux malades & imparfaits, de vous regenerer vous mesmes, & de puizer cette science de la source de toute sagesse, qui seule la fait découler sur qui bon luy semble. Cerchez-la pour vous baigner en l'admiration des merveilles de Dieu, & des operations de la Nature, laquelle est son image, comme dit Hermes trois fois grand en son cantique. Vous procurerez sa gloire & nō la vostre, laquelle est nulle. Ainsi vous commencerez ce voyage à fin d'en raporter de l'assistance aux necessiteux, & du soulagement pour les malades. Car où l'operation, comme dit Libavius, est sans labeur, & l'intention mauvaise, que personne n'en espere seulement le moindre heureux succez. Il faut aussi que l'Argonaute soit exemt de temerité & stupidité, qu'il cognoisse bien son Pole & les signes des chozes, afin que s'il sort, tant soit peu, de la vraye route, il puisse facilelement se redresser. Il faut aussi qu'il soit patient, car cōme dit le Sage, *toute precipitation est du Diable, & beaucoup sont peris pour l'amour de leur impatience au milieu de leur course.* Evitez toutes les observations des Estoiles, excepté l'Ourse, vous asseurants que vostre navigation sera bien commencée si vostre basteau se dezancre sous les

les vœux & prieres pieuzes, ſans exceder le pouvoir de la Nature, & les ſciences ordinaires & legitimes, comme eſtant auſſi la ſeule pretention de noſtre Poëte, lequel voyant ſe preparer à enfiler la haute mer, j'impozeray icy ſilence.

[a] *Mais je vay bien plus loin: la [b] Nature admirable*
En ſix ou ſept cents ans faict l'Or tant dezirable:
Et [c] mon hardi deſſein te veut montrer encor
Que [d] pluſtoſt, & mieux qu'elle, on peut faire de l'Or.
Tu n'iras [e] donc guidé du gain & de lanternes,
Cercher pour l'Or la Mort ez obſcures cavernes:
Cavernes que premier, jadis [f] Faune ala voir,
Ignorant ce qu'icy je veux faire ſçavoir.
Car ce qu'un curieux en des perils s'eſlance,
Quand il procede mal, procede d'ignorance.
Quel plaizir, en portant, vray Demon ſoûterrain,
Le martel au cerveau, le marteau dans la main,
D'aler cerchant, fouillant, par infertiles peines,
Les profonds inteſtins des montagnes hautaines?
Quel plaizir que d'entrer, fuyant les Aſtres clairs,
Mort de peur dans la Terre, & vif dans les Enfers?
Faire une mine triſte en ne trouvant la mine,
Et comme les Géans, autheurs de leur ruïne,
Renverſer les hauts monts, puis en-fin ſuporter?
Acablé ſous le faix, l'ire de Iupiter?

[a] Certes noſtre Poëte entreprend un voyage hardy, long, & non ſans danger de rencontrer pluzieurs eſcueils menaçants de naufrage. De fait ſon entreprize n'eſt en rien inferieure à celle du

le du Magnanime Iaſon & de ſon compagnon Hercule, embarquez pour cingler en Colchos, non pour embler la Toizon d'or, mais aprendre ce divin art de Medée, comme recite Suidas, art ſi ſublime & magnifique, que lon y voit comme dans un clair miroir, non ſeulement l'univerſité de toutes Creatures, mais l'interieur de la Nature, ſon pouvoir, ſes effects, ſon eſtre. Car dans le ſujet de cette ſcience eſt amaſſé, comme en vn centre, tout ce que nous voyons enclos & eſpars en la circonference de ce grand Monde. Dont n'eſtant ce ſujet de la nature du Ciel ny des Elements, les Philoſophes l'ont nommé d'un nom peculier, l'Ame, moyenne Nature. Et tout ainſi que Dieu, ſeul Archetype de ce Monde, y eſt partout prezent: cette moyenne Nature eſt partout le petit Monde du Philoſophe, à ſavoir par tout ſon ſpherique vaiſſeau. Et comme Dieu eſt grand, incomprehenſible, & infiny, ainſi cette choze ſemble preſque innombrable en la procreation de ſon ſemblable, & peut eſtendre ſa durée avec celle du grand Monde. Car alors la vertu generative ſera arrachée d'entre les mains de la Nature par l'execution de l'edit irrevocable de l'Eternel, ſeul auteur de cette admirable ſcience, dont aucuns ont atribué l'invention à Aros, & Marie Profeteſſe, toute-fois avec plus d'aparence, à Hermes Triſmegiſte. Certes il nous faut monter plus haut, pour cercher la premiere ſource de cette riviere eſpandant ſes veines par tous les corps des Creatures, qui ſurmontant en nombre les millions des millions, ne peuvent avoir eſté anatomizez en vn ſiecle, mais par ceux qui en ont conſumé beaucoup, comme Adam, Enoch, Mathuſalem, & pluſieurs de leurs

descendans. C'est cet Adam creé par la bonté de celuy duquel la puissance acomplist la volonté, & dont la grandeur & la verité resplendissent de gloire eternelle. C'est luy qui de cette Sapience immortelle receut la cognoissance de toutes choses, lesquelles plus elles aprochoyent l'origine de l'interieur du possesseur, plus elles luy estoyent familieres & domestiques. L'esprit donc de celuy sõmeilleroit, qui croiroit que celuy qui n'ignoroit la Nature, ses procedures, & le caractere qu'elle empraind comme un seau ez chosesproduites, ignorast la choze mesme. Nous lizons le contraire, car le Createur ayãt mis devant ce premier Roy du Monde, tous animaux à luy assujetis, Adã prononça comme unique Phyzionomiste, le courage & magnanimité du Lyon, la cruauté du Tigre, la voracité du Loup, la vistesse du Cerf, la ruze du Renard, leur impozant à trestous leur nom convenable. Comment donques n'eust-il connu alors le naturel des metaux & le pouvoir auquel Nature les destinoit, pour prevenir les mizeres dont les Creatures le menaçoyent desja avec toute sa posterité? Celuy qui de tous tems, nonobstant la cheute de ce mizerable, a conté les cheueux de nos testes, & a soin des inutiles passereaux, comme nous a revelé l'Oracle du veritable Apollon, luy auroit-il osté le soin & le moyen servant à sa necessité? Non certes. Car si tost qu'il fut bany de l'heureux séjour du Paradis terrestre, il previd & prevint de bonne heure, l'incommodité de la faim & du froid, tesmoin les estats qu'il enseigna à Cain & Abel. Celuy qui sceut si naturellement choizir & discerner sa moitié, d'avec les autres animaux, pour la propagation de son espece,
eust

euſt-il failly a l'election des chozes medecinales & antidotaires ? & dormi en faizant le chois d'entre les mineraux, vegetaux, & animaux, ſe laiſſant en cela ſurmonter par pluzieurs beſtes qui cognoiſſent leur medicamẽt propre? Auroit-il, ſans eſtre jalous de ſa primogeniture, voulu ceder, cõme Eſau à Iacob, tous les droits d'icelle à ſa race, & ainſi releguer cette divine cognoiſſance au tems d'Hermes Triſmegiſte, ou de Iob? Quelque aparence nous le pourroit faire acroire: oyant parler Iob ſi avant des metaux, & Hermes pozer à cette divine ſcience un fondement ſi ſolide, ſans qu'aucun de leurs devanciers, l'ait pratiquée. Mais il ne faut croire que laiſſant ce Royal exercice, il ait mieux aimé s'amuzer avec Iubal à enſeigner à chanter, & faire des fifres & violons, ou avec Tubal caïn s'adonner à la forgerie du cuivre & du fer. Mais quoy ? Ce ſeroit trop d'atribuer tout à ce premier homme & ſes plus proches deſcendans, il faut preferer cet honneur à ceux qui veſquirent ſur la déclinaizon de la perfection des ſiecles precedents. Que la raizon juge s'il y a de l'aparence. Quant à moy, quitant ma part de cette diſpute, je m'arreſte ſur ce que de la connoiſſance de l'homme interieur d'Adam, n'eſtant apres ſa cheute du tout eſteinte, mais ſeulement troublée en pouvoir (degaſt que la continuelle tranſgreſſion à fait depuis ſortir en effect) procede la theorie & la pratique de noſtre Philoſophie. De ſorte que l'Eternel créant les ſemences minerales, vegetales & animales, avec leur vertu productive en infiny, infuze en Adam la ſemence treſgenerale de toutes ſciences, ſervants à l'uzage de ce triple Embrion, dont la cognoiſſance nous embaſme

embafme & abreuve d'un Nectar & d'une Ambrozie, fentant les grandeurs & merveilles de Dieu & de la Nature. Grand eft donques, & plein de majefté le fujet pourquoy noftre Poëte nous va mener fi loin. Car s'il eft ainfi que la fcience eft d'autant plus admirable & recommandable que le fujet en eft fublime: cet objet doit de droit tenir le premier lieu apres la vraye & fainte Theologie. Car il ne s'aquiert fans labeur & danger, pourtant eft-il bezoin que celuy qui fe met à la conquefte de cette riche Toizon, mene avec foy un Hercule indomtable: car il trouvera à qui parler à la defcente de fa barque. En premier lieu s'opozera à luy un Geryon à trois teftes, lequel domté, il faudra qu'il paffe fur le ventre à l'hydre, laquelle renaiffant reziftera toufjours. Apres fe prezētera le cruel Diomede, marchant à quatre chevaux, lequel defpefché, le conquerant fera bien-heureux, s'il peut furmonter le bequettement des oyzeaux Stymphalides, & vaincre le Sanglier noirciffant, matter le Lyon rugiffant, terracer le Taureau mugiffant, & en fin en chaffāt, ateindre le Cerf à pieds d'airain, & aux cornes d'or, & atirer par cautelle le triple portier hors de l'Enfer, afin de librement arracher le fujet dezíré hors de fon temple criftalin.

b Le Poete voulant mieux faire entendre la grandeur de fon entreprize, brave icy la Nature, luy reprochant la tardiveté dont elle uze à la production du Roy des metaux, euvre où elle employe le plus fouvent fix ou fept cents ans. C'eft ce qu'affirme auffi ce grand Philozophe Ifac Holandois, dizant en fon fecond liure des euvres mineraux, Le Mercure venant des mines n'eft autre choze qu'vn fperme crud, n'eftant af-

ſez cuit ez mines, & peut-eſtre devroit encore y eſtre deux ou trois cents ans avant que ſe congeler. Et quand il ſeroit du tout congelé, il y demeureroit encore pluzieurs années avant que la matiere fuſt convertie en poudre, & y eſtant, faudroit que par une longue decoction de la chaleur naturelle, elle devinſt poudre rouge & ſe fixaſt, & cela, dit-il peu apres, ſe feroit de l'Or en mille ans, ſelon que Dieu & Nature operent. Dont noſtre Poete peut bien donner le long terme qu'il donne, puiſque cet auteur en donne meſme d'avantage à la Nature en cette operation.

c Ton deſſein eſt vrayment bien hardy, mon Poete, & du-tout herculien. Car tu entreprens non ſeulement de combatre les monſtres ſuſdits, mais ozes prendre les armes contre l'univerſelle Gigantomachie de ces faux Alchymiſtes, voire contre cette fourmillante cohorte de Philozophaſtres à quatre cornes. Mais tourne hardiment la teſte à ces monſtres, & à ces ennemis jurez de la Nature. Montre-leur combien eſt grand leur aveuglement, & comme ils ſe fourvoyent de la verité des chozes, nonobſtant tout leur babil, & l'autorité de leurs maiſtres. Traverſe-les de cet eſtoc, en depeignant au vif leur prezomtion d'ozer preferer la vanité de l'Eſcole Peripateticienne, à celle de la Nature, l'image de Dieu, & égaler leurs opinions frivoles à des raizons fondées ſur l'experience. Moque-toy hardiment d'eux, qui laiſſent captiver ſous vne impie tyrãnie, leur eſprit, eſtants confinez par le bon plaizir de leurs bourreaux, en des limites, que ces mizerables, pour mourir, n'ozeroyent franchir!

d Voicy un teſmoignage que le deſſein de noſtre

stre Poëte est hardy comme il dit. Est il possible de faire de l'Or plustost & mieux que la Nature? Est-il possible à l'homme de faire une pomme, une herbe, une feuille d'arbre, ou comme dit le saint Oracle, d'ajouster une coudée à sa stature: & cependant faire l'Or, qui n'est qu'en la puissance de la Nature? Ne craint-il point qu'on le vienne maintenant assommer par un million d'ergos? Ie luy conseille de ne branler point pourtant, puisque la verité, l'autorité & l'experience, sont pour le seconder en ce combat. Voicy donc la verité & l'experience par le tesmoignage de deux graves personnages, dont le premier est Franciscus Picus Mirandula, en son troiziesme livre, chapitre second, & l'autre Robert Valense en son livre de l'antiquité & verité de l'art chymique. *Depuis peu d'années*, dit ledit Mirandula, *est decedé Nicolas Mirandula Prestre, connu par nous, vieillard, de l'ordre des freres mineurs, homme de bonne vie. Cetuy-cy, selon le tesmoignage de pluzieurs, du Cuivre a fait de l'argent & quelque peu d'or. Et celuy est encor plein de vie, lequel a veu faire de l'or audict Prestre en Ieruzalem.* Ledit Picus dit encore: *Il y a eu un Prestre Apollonien, homme de bon renom de l'ordre des Predicateurs, qui n'a craint d'afirmer qu'il savoit vingt & quatre moyens infaillibles par lesquels il faisoit de l'Or, & esteyent escrits en un Temple public à Rome ces mots*, AVRI EX PLVMBO COLLECTORI. *Vn tel a esté veu depuis peu de tems à Venize, lequel par une certaine poudre, n'excedant la quantité d'un grain de poivre, à transmué une assez grande quantité de vif argent en Or. Et un de mes sujets a converti une once d'argent-vif en argent, par la quantité d'une choze ne*

pezant qu'un grain, & celà en la prezence de trois teſmoins: dont parlant à un deux, j'ay ouy dire qu'il avoit diligemment pris garde à la projection & converſion, & que la medecine eſtoit de couleur de cendres. Il y a un perſonnage encore en vie, & de mes amis, qui en ma prezence a fait de l'Or & de l'Argēt plus de ſoiſſante fois par les chozes metalliques, & n'y eſt parvenu par un moyen ſeulement, mais par pluzieurs. I'ay veu une eau metallique engendrant de ſoy-meſme de l'Or & de l'Argent, ſans y ajouſter Or ny Argent, ny Souphre, ny Mercure. I'ay encore veu tirer de l'Argent du Cuivre par la force d'une certaine eau. Il y en a un qui tire quand il luy plaiſt, de l'Or pur de ſes petits fourneaux, & le vend publiquement pour fort bon Or: & cetuy cy eſt aſſez bien moyenné. Il y a auſſi un certain perſonnage vivant, lequel j'ay veu tirer de l'Or & de l'Argent du Cuivre par le ſuc d'une certaine plante, & s'eſt ſi bien mis à ſon aize qu'il marche & ſe maintient à l'egal d'un gentilhomme bien renté. Vn autre tranſmuoit l'Argent-vif en Argent, qui contenoit auſſi de l'Or. I'ay veu tirer du Cinabre tantoſt de l'Or, tantoſt de l'Argent, ſans toutefois y ajouſter aucun d'iceux: & ay veu de l'huile du Cinnabre par une ſimple adminiſtration, ſe produire Or & Argent, toutesfois en petite quantité. I'ay auſſi ſouvent veu transformer le Mercure du Plom & du Cuivre on bon Or & Argent. I'ay manié de mes mains & veu de mes propres yeux, l'Or lequel en ma prezence avoit eſté fait de l'Argent en l'eſpace d'environ trois heures, ſans changer l'Argent en Eau ou en Mercure. Celuy qui deſirera plus de l'experience prouvée par ces Auteurs, lize leurs euvres, & il trouvera dequoy ſe contenter. Arnold de Villeneuve ateſte par ſa foy ſainte d'avoir fait, veu

& tasté la Pierre. De mesme en dizent Thomas d'Aquin, le Comte Bernard, Arnol, Guillaume le speculateur tesmoigne qu'il a abandonné à Rome des verges ou lingots d'Or faits par luy à toute preuve. De mesme jurent & protestent les disciples de Paracelse de leur maistre. Et Isac Holandois maistre dudit Paracelse affirme d'avoir fait la Pierre par divers œuvres. Rhungius, illustre Chimiste, escrit d'avoir veu l'argent chimique: Batiste Porte, Ierosme Rubeus, Dornesius & George Ripleus Anglois certifient d'avoir veu l'argent fait des deux Cinnabres. De mesme le Sieur du Chesne docte Medecin, Iean des Vogelins, Penot, Henry Conrad, & autres innombrables afirment tous d'une voix, la verité de l'art de faire de l'Or, comme dit nostre Poëte. Libavius escrit qu'il a fait l'Azoth, & dit n'avoir passé outre, mais j'en laisse le jugement aux enfants de la science. Pour moy, *je* croy qu'encor qu'il n'ait passé outre pour lors, qu'il ne s'est depuis arresté en si beau chemin, jaçoit que le Phizophe die, *Qui sait nostre Cuivre, sait tout; bien qu'il ne sache le reste.* Car il n'eust sceu faire l'Azot sans faire le cuivre des Philozophes. Cayer nous raconte en son histoire de la paix, qu'il y a aujourd'huy un disciple de Paracelse Aleman, lequel a ateint la perfection de l'euvre, & se nomme Hulsterhuren, lequel pour avoir mal mesnagé sa science & sa liberté est tombé sous la puissance de l'Empereur. Moy mesme ay veu, tesmoin pluzieurs que je pourray nommer en cet endroit, tirer de l'Or & de l'Argent d'une certaine eau minerale, sans y avoir ajousté de l'Or ny de l'Argent. I'ay encore veu transmuer le Cinabre artificiel en Argent: & changer le fer en cuivre

en moins de trois heures. Ce qui, moyennant l'entrée que j'avois en cette science, par la Theorique, m'a fait confesser l'art estre veritable, lequel j'avois inconsiderément blasmé, comme les autres, en mon Introduction en la Phyzique judiciaire. Venon maintenant à l'autorité dont Agricola, quoy qu'il n'affectiõne guere l'Alchymie, est contraint d'aleguer les auteurs illustres de cette Royale science, en la prefation des chozes metaliques. *Ie m'estonne*, dit-il, *qu'il y a de tous tems eu tant d'Alchimistes qui ont compozé l'art de changer un metal en l'autre. Hermolaus Barbarus, orné de tout genre de doctrine, en a produict pluzieurs par leur nom. Mais moy*, dict-il, *vous en nommeray pluzieurs, & sont Osthares, Hermes Trismegiste, Chanes, Rosin, Alexandrinus escriuant à sa sœur Theosebie, Olympidore Alexandrin, Democritus, Orus, Chrisorichius, Lebichius, Comerius, Ioannes Apuleius, Petasius, Pelagius, Africanus, Theophile, Synesius, Estienne escrivant à l'Empereur Heracle, & Heliodore à Theodose, Geber, Callides, Rhacaidibus, Veradian, Rhodian, Canides, Merlin, Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Augustin, Panthee Venitien. Trois femmes illustres en ont aussi traité, & sont Cleopatre, la vierge Taphuntia, & Marie Profetesse. Tous ces Alchymistes ont uzurpé une oraizon absolue, excepté Ioh & Aurele Augurele Ariminense, qui ont compris leurs paroles sous des vers.* Ce sont icy les propres paroles d'Acrigola, lequel nonobstant tant d'autoritez par luy-mesme aleguees, ne laisse d'opugner la verité & l'experience, avec l'aboyante troupe des zoïles & Satyres cornus. Mais y at-il choze plus sotte & inique que de hayr ce qu'on ignore? Prenez que la choze doi-

ve estre haye, y at-il cependant rien plus abiet & vilain que condamner une science en laquelle on n'a seulement entendu la moindre maxime,ny connu la Nature & son pouvoir, moins les proprietez ocultes des metaux?Mais cõment comprendroyent-ils ce qui est hors d'eux,qui ne sentent ny ne savent ce qu'en moins de vingt-quatre heures la Nature opere en eux mesmes,transmuant herbes,plantes, & tous fruits & animaux mangeables en leur sang, & substance totale? Au reste, que ceux qui nient l'Alchimie estre une science veritable, lizent la deffence d'Alchymie de Libavius, auquel je les recommande. Et pour conclurre cette partie, voyon comment l'art peut faire de l'Or. Il faut cognoistre devant tout, qu'il y a trois cauzes effectrices,qui font le commencement, le milieu & la fin de toutes chozes, lesquelles elles tiennent toutes enfermées en elles, & sont Dieu,Nature & l'art. Triangle divin,dont Dieu dit, Nature faict & l'Art imite. Ainsi Nature commandée par la cauze premiere,produit tous les jours des chozes nouvelles, dont l'art imprimant en soy par la conception la similitude de ces chozes poursuit d'une façõ admirable la trace & les lineaments de laNature:de sorte que si l'entendement de l'homme n'estoit quelquefois opilé, vous diriez que la Nature est defaillante eu ses operations. Car l'art s'aydant de la Nature, la corrige, surmonte, & suplée au defaut d'icelle. principalement en cette sacrée Philosophie naturelle & operative, la conjoignant en cela à la medecine,qui ne nous peut montrer la verité de ce qu'elle enseigne,que par l'experience. Car,par exemple ladite Medecine certifie que la Rubar-

be purge la colere, on n'en peut rien croire, ſinon que l'ayant baillée à un malade, la ſanté s'en enſuive, par la diſtraction de l'humeur. Ainſi dirons-nous ; que ſi l'experience montre que par la fumée du plom ou ſouphre des ſels le Mercure s'endurciſt & congele, & le fer eſt changé en cuivre par le vitriol, le cinabre converti en argent par la fumée de l'argent, lon peut preparer une medecine tresparfaite & homogene aux metaux, par laquelle nous puiſſions parfaitement arreſter l'Argent-vif, & parfaire les imparfaits metaux, veu que les compoſez mineraux congelent l'Argẽt-vif, & le reduizent à leur naturel. Si l'Argent corporel, encor imparfait, parfait une mixtion imparfaite & illegitime, pourquoy, rendu parfait, & reduit en Elixir, ne pourra til guerir les autres metaux imparfaits ? Pareillement le Vitriol Venerien, transformant, ou pour mieux dire, tirant de l'ocult de Mars cette affinité qu'il a avec le cuivre ; l'Or, un metal parfait & reduit en medecine, par une exuberante decoction, moyennant l'adminiſtration de l'art, ne pourra-til tirer en effect l'Or que les imparfaits metaux tiennent en pouvoir ? Il apert donques par ces raizõs qu'on peut auſſi bien, voire mieux que la Nature, faire de l'Or. Car il eſt certain, teſmoin meſme Ariſtote au quatrieſme des Meteores, que tout ce qui fait acte d'ũ œil, eſt œil. Noſtre Or que nous faizons par noſtre divin euvre eſt ſemblable au mineral, & plus parfait, par ce que l'art, en purgeant encore l'Or mineral, a, par une double decoction, ſuplée au defaut de la Nature, dont il faict auſſi mieux que l'Or mineral l'operation de l'Or. Auſſi la preparation que l'art ajouſte à celle de Nature eſt cauze que nous abregeons le
tems

tems en la production de l'Or, comme nous dirons plus amplement cy-apres. Celuy qui voudra savoir d'autres raizons sur ce sujet lize le traité de Roger Bachon, intitulé *De l'admirable puissance de l'art & de la Nature.*

e L'avidité du gain est bien mizerable, quand en lieu de trouver dequoy pourvoir à la necessité de cette vie, on se jette sans y penser entre les bras de la Mort precipitée, ou qui pis est, en un mal lequel consumant peu à peu comme une chandelle, fait mourir sans mourir. C'est pourquoy ordinairement ces formis de metallistes sont sujets à une courte haleine, & perissent la plus-part minez par la phtysie, comme dit Agricola en son Bermã, ajoustãt qu'on trouve en des mines de Carpate telle femme laquelle a despeché sept maris en noces reiterées, lesquels une mort précipitée luy a ravis l'un apres l'autre. Ceux-cy en lieu du gain cerchent vrayment la mort, dont parle nostre Poëte.

f. Agricola dit en son Berman que Faune estoit fils de Picus & neveu de Iupiter, & qu'il estoit autrement apelé Mercure par les Grecs. Cetuy-cy auroit esté le premier qui trouva l'or en Crete. Au reste nostre Poëte se moque icy plaizamment des grimaces, postures, & façons de ces mizerables metalistes, leur propozant le vray moyen par lequel sans dãger, & sans peine, ils pourront trouver des mines plus certaines & fructueuzes que celles qu'ils cerchent, la plus-part guidez par une boussole fallacieuze.

Or [a] le Sage imitant la Nature tres-sage,
Prend de ce qui desja s'est cuit par son ouvrage.
Et d'un [b] feu non commun sçait abreger le tems,

Et mettre en jours ſes mois, en ſemaines ſes ans.

a Le Comte Trevizan dit en ſon epiſtre reſponſive ſur la tranſmutation des metaux, qu'il y a des chozes vegetales, mais principalement ſenſitives, leſquelles la pluſpart, engendrent leur ſemblable, par la concurrence des deux ſemences miſtionnées en la coïtion du maſle & de la femelle Euvre naturel, que le Philoſophe, dit-il, imite en la generation de l'Or. Car l'homme ne ſauroit achever les ſpermes humains, mais peut diſpozer l'homme à la generation productive. De meſme eſt ce en l'Or, & en la generation du Mercure cõmun, dont pour l'indicible proportiõ de ſon humidité viſqueuze avec ſa terre onctueuze, l'art ne ſauroit imiter la Nature en cet endroit, ny luy contribuer le pouvoir productif. C'eſt pourquoy le docte Libavius dit en sõ traité de la pierre Philozophale, que l'art ne peut donner un pouvoir eſſentiel, ains eſt contraint de le prendre de la Nature, non comme elle le détient imparfait en la matrice de la Terre, mais comme il eſt pendant, meur & cuit en l'arbre: & en cecy le Sage imite la tresſage Nature, comme dit noſtre Poëte, laquelle prẽd pour faire l'Or, le Mercure cuit & digeré, & le Souphre fixé par elle.

b Le feu ſecret des Philozophes eſt par eux nommé le Vulcan, par une comparaizon de ce Vulcan, lequel ſelon Diodore Siculien eſt le premier inventeur de mettre l'Or, l'Argent, le Cuivre, le Fer, & tout ce qu'on peut forger d'iceux, en uzage par le feu: dont eſt avenu que ces hommes de feu luy ont dedié leurs vœux & ſacrifices, & pour ſon utilité, l'ont nommé Vulcan, ne plus ne moins que cette race idolatre & Payen-

ne apeloit la guerre Mars, parce qu'il fut le premier inventeur des armes offenſives. Or il y a pluzieurs Vulcans ou feux, comme le feu contre Nature, le feu naturel, le feu non naturel, & le commun.

Le feu contre Nature eſt le feu de charbon, lequel eſſaye par violence la fixation de l'euvre, le feu naturel eſt le feu interne & inné ez chozes, le feu non naturel eſt apelé miniſtrant, ſerviteur & externe, qui ſelon les ocazions ſe fait en pluzieurs manieres, comme pour la premiere preparation de l'euvre, par le bain, lampe, ou fiens, & en la ſeconde avec des cendres. Le feu commun eſt le feu de la flãme ou du bois. Il faut derechef entendre leſdits feux myſtiquement, comme le feu naturel eſt le Souphre du Soleil & de la Lune. Le feu contre Nature, eſt celuy contre la nature du Mercure, & eſt l'eau fort, autrement apelé Dragon violent, un feu tres-fort, qui brûle comme celuy d'Enfer, & eſt le Mercure des Philozophes, lequel ils nomment auſſi feu de la geſne, par la putrefaction duquel ſont reſſerrées les cloſtures que le feu mondain ne ſauroit onques ouvrir. Ainſi le Mercure eſt bain, lampe, fient, & cendres : mais tous ces feux ſont dedans le verre du Philozophe. Il y a encore d'autres apellations des feux Chymiques, leſquels ſelon les diverſes operations ſe ſont aquis divers noms, que je nommeray icy ſelon la table des feux des Philoſophes, reprezentée par Libavius en ſa Pyrotechnie.

Il y a donc le feu dit des principes, qui eſt de deux ſortes, manifeſt, & ocult: dont chacun ſe divize en deux parties: ſavoir le manifeſt, en celeſte & elementaire: l'ocult, qui eſt caché dans

chozes naturelles, en instrumental & principal: l'instrumental est comme le feu de la gesne, autrement nommé caustique potentiel, dont la matiere estant d'avantage élabourée, passe en clef de l'art, & en menstrue celeste, acomodé pour la rezolution & exaltation: le principal est à cauze de la medecine, afin qu'il soit analogique à l'element des Estoiles, & à la chaleur naturelle, comme de ceux qui sont instruits pour le pouvoir medecinal, qui sont quint'essences, huiles ignées & celestes, & de ceux qui fabriquent la Pierre, dans lesquels est le feu du Mercure, de la Lune & du Soleil, & sont dits, feu des Philosophes, selon les degrez divers, chaux vive, rubre, teinture, & elixir rouge, comparé au feu du Soleil, dont est apelé Souphre vif.

Ainsi le Philosophe peut par le feu Chimique, abreger le tems de la Nature, par deux voyes, à savoir par la reduction des metaux en leur premiere matiere, & par le moyen du Ciel ou Tartre des Philosophes (qui sont deux feux instrumentels) & ainsi refaire lesdits metaux de nouveau, congelant leur Mercure par le feu aproprié, & introduizant une forme nouvelle, par le moyen du Souphre naturel, rouge, ou blanc, ce qui se peut faire en fort peu de tems, & l'autre encore plustost, comme par la projection de nostre divine medecine. Ainsi reduira-ton, non seulement les ans de la Nature en mois, les mois en semaines, les semaines en jours, mais les ans en heures, les heures en minutes, & cela principalement par le feu aproprié susdit, & qui n'est pas cõmun à tout Philosophe, cõme les autres que nous avons dit. De fait nul des Philosophes n'a mis ce divin agent, dont il ne se faut esmerveiller si nos devanciers ont failli, ceux du jourd'huy faillent,

& faudront ceux qui viendront. Quant à moy, si je n'eusse senti ce feu, & veu ses effets, je ne fusse parvenu à ce que je say. C'est une choze estrange que nul ou biē peu de Philozophes en a parlé, veu que ce feu par le luy mesme, vray sujet de toutes merveilles, & sel sans lequel les esprits ne peuvēt penetrer, ni se joindre radicalemēt avec les corps. Sans ce feu un corps ne peut entrer dans l'autre, ny aucune vraye teinture estre donnée, comme enseigne Isac Holandois par cette comparaizon prize du second livre de ses euvres mineraux, où il poze le drap blanc & à teindre au lieu du corps, la rubre au lieu de l'ame, & l'alun au lieu de l'esprit, ou substance moyenne, comme mediateur entre l'ame & le corps, sans lequel rien ne se fait. Car si l'alun n'entre en l'euvre, la rubre ne peut entrer dedans le drap, ains demeure fixe à part & se perd invisiblement, dont l'estofe demeure pasle. Car la couleur de la rubre est l'ame, & l'alun participe des deux, qui fait (moyennant l'eau qui reprezente nostre feu aproprié) que l'un entre dans l'autre. Lors le teinturier fait bouillir le drap, l'alun, & la rubre dedans l'eau, & quand il voit sa teinture entrée dans le drap, il le suspend, afin qu'il se seche, lors l'eau s'en-va, & la couleur demeure fixe dedans le drap. La mesme procedure faut-il observer en noz euvres. Car jaçoit que nos corps, esprits, & ames metaliques soyent bien preparez ils n'entreront en la racine l'un de l'autre, ny ne demeureront jamais ensemble sans le moyen de ce feu aproprié, sel armoniac, ou eau seche. Que pensent donc faire nos pauvres Evangelizants Alchymistes, avec tant de fourneaux & de feux fantastiquemēt graduez, sinon esclorre leurs œufs au

vent, & faire une infinité de foles despenses ? Il leur faudroit pour bien employer leur feu artificiel, un euf informé par le sperme du Coq, & ce feu secret, & non commun, comme dit nostre Poëte. Aussi, bien que nous l'ayons apelé eau, il n'est pas pourtant eau commune, asavoir Mercure vulgaire, ains comme dit Geber & Aristote, une eau seche, laquelle, comme dit Hermes, se tire d'une vilaine & puante matiere menstruale, & se trouve, dit Danthyn, dans les vieux estables, cloaques & garderobes. Morien en dit, *Nostre eau croist dans les monts & valées.* Dont ces fols Alchymistes croyent que c'est le Mercure, mais ils se trompent. Car c'est une eau seche donnant ingrez, amassant tous les esprits mineraux, & quand elle a fait quelque conjonction, soit vivifiant un corps par voye Phyzique, ou assemblant en la projection le Mercure congelé, avec la teinture, elle s'en va, les laissant fixez ensemble. Ce feu, ou eau seche se trouve en toute choze compozée des Elements : & si cela n'estoit, nostre science ne seroit pas, parce qu'on a à faire de ce feu tant ez euvres vegetaux, & animaux, que mineraux. C'est pourquoy, si vous voulez faire seurement un euvre grand, une conjonction, fixation ou multiplication, il vous faut ce feu, ou eau seche. Dont le susdit Isac dit, *Toutes les euvres que j'ay escrites sont bonnes & louables, mais il y a deux chozes que je n'ay pas nommées, asavoir l'esprit, & l'eau seche, pourtant j'adjure tous ceux ez mains desquels ce traité pourra tomber, & le pourront entendre, de cacher ce secret : car sans la cognoissance d'iceluy tout art mondain est trompeur & inutile : & ce secret decelé, vous pourrez parfaitement fai-*
re

re tel euvre qu'il vous plaira, & avec peu de tẽs & de travail. Nous tiendrons donques ce secret secrettement enfermé au cabinet de Bias, afin de ne troubler le repos des os sacrez de ce grand Philosophe Holandois, & n'encourir le courroux de Dieu & des Anges, & la foudroyante excommunication de la tourbe des Philozophes. C'est assez d'avoir traité de ce feu non commũ, lequel entend nostre Poëte, vers lequel je repren mon chemin.

Pour matiere il prend donc le Souphre & le Mercure,
De sexe differents, & pareils de nature:
Car vn genre tout seul, de soy n'engendre rien,
Et quand Dieu fit le Roy du Monde terrien,
D'une mesme Nature il forma sa femelle,
A fin qu'il engendrast se joignant avec elle.

Il faut icy distinguer la matiere reculée & la moyenne d'avec la vraye, comme nous avons fait cy-devant en la generation du Mercure & des metaux. Certes ce mot de matiere est si frequent en la bouche de nos Alchymistes, que je m'estonne qu'elle n'est desja changée en forme. Tout le monde demande de la matiere, le juriste, le Medecin, l'apoticaire, le tailleur, l'architecte, voire jusqu'au sale bouvier. Mais tous ceux-cy ont une matiere certaine & limitée, excepté le fol Alchymiste, qui n'a jamais assez de matiere pour la fomanter d'vn million d'humeurs fantasques, & croy que jamais le rieur Abderite n'eut tant d'atomes en la teste, que cette matiere est multipliée au cerveau de nos Alchymistes. Aujourd'huy ils ont choizi un sujećt pour matiere

tiere, demain ils en prendront une autre, & ainſi cerchants tousjours ne trouvent jamais rien. Au contraire le Sage, ferme en ſon entreprize, & apuyé ſur la Nature, ne peut ny ne veut autre que l'unique ſujet engendrant ſon ſemblable, lequel reſpond à ce qu'il cerche, & eſt une choze cuite dedans le ventre de la Terre, par une chaleur ſulphureuze. Car la matiere de toutes chozes n'eſt qu'vne, laquelle opere diverſes chozes naturellement, par l'action majeure ou mineure, en brûlant ou ne brûlant point, & en cecy tous les Philozophes ſont d'acord. Penot nomme cette ſeule matiere l'eſprit du Monde, fait corporel au ventre de la Terre, lequel reçoit en ſoy toutes les facultez, ſoyent animales, vegetales, ou minerales. Car comme la cire prend l'impreſſion de toute forme, cette ſeule matiere ſoufre l'induction de la proprieté de toute choze naturelle. En fin toutes chozes ſont venues d'un & retournent à un. Ce qu'affirme Hermes Triſmegiſte, quand il dit, *Tout ainſi que toutes chozes ont eſté d'un, par la meditation d'un, ainſi toutes chozes ſont nées par adaptation de cette ſeule choze.* Cette unité donques reluizant, non en cette ſcience ſeulement mais auſſi myſtiquement en la creation, redemption, & ſanctification de l'homme, nous ſervira de bouſſole & d'Eſtoile de Nort, pour parvenir au havre de ſalut, & à une beatitude complete.

La premiere partie en cette ſcience eſt celle qui aproche plus du naturel metalique. La matiere dõc rezoute en Mercure eſt la plus proche & premiere matiere en cet art, puiſque tous les metaux ſe rezolvent en Mercure. Mais voyon ſi cette ſeule matiere ſuffira pour engẽdrer noſtre

euvre.

euvre. Le Mercure tout seul ne sauroit rien produire, puisqu'il atend d'estre parachevé, & devenir metal, & quoy que les Philozophes le nomment la seule matiere, il n'est pourtant que la terre où nous jetons nostre semence, afin qu'elle croisse, fleurisse, & porte fruit, comme le grain du froment, dont il faut savoir que

C'est un grand secret de pouvoir comprendre que le Mercure est le menstrue, & le Souphre la semence de noz euvres.

Ainsi les principes de la Nature sont aussi les principes de l'art. Car comme vous avez ouy cy devant, Nature prend pour la generatiõ du Mercure l'humidité visqueuze & terrestreïté souphreuze, qui sont la matiere reculée, & pour la plus proche, ledit Mercure maintenant fait, auquel elle ajouste son Souphre, ou vray agent: pourtant les Sages, comme vrays enfants de la Nature, ont cerché quelque choze dans les mineraux, qui contient en soy un Mercure pur & net, & un Souphre pur & incombustible. Et où ces deux estoyent ainsi meslez, comme n'estants qu'vne choze, selon une proportion deue, & congelez tellement ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, ains sont tous deux volatils & spirituels, ils ont dit que là estoit le sujet de leur Pierre. Que si les yeux de vostre entendement ne sont bouschez, vous cognoistrez le vray Souphre & le Mercure: car je les nomme brievement, sans circuition de paroles, & cognoistrez par ce qui est dit cy devant, tous les metaux qui croissent dans les mines, & leur nature. Que si vous ne m'entendez encore, je vous en feray comme

comme une montre de châcun à part, à fin que vous ne pensiez que j'aye voulu cacher choze aucune apartenant à la vraye introduction de cette science. Commençon donques au Mercure, puisque nostre Poete dit qu'il faut prendre le Souphre & le Mercure.

Pour bien entendre le regiment des Mercures, il faut savoir qu'il y en a de deux sortes, asavoir le Mercure crud, & le Mercure des corps, ou Mercure congelé, qui sont ceux des six metaux. Le Mercure crud est celuy que la Nature a engendré dans la mine, & lequel les Philozophes nomment l'Autruche né dans la Terre, & convient avec l'eau qui ne moüille point les mains. Le Mercure congelé est le metal mesme, principalement l'Or, qui n'est qu'un Mercure parfaitement cuit & élabouré par la Nature. Pource le laissant en repos pour un peu de tems, nous poursuivrons celuy qui s'enfuyant, se moque à toutes heures de noz pauvres Alchymistes, leur jouant le tour de l'Hydre renaissante, dont faschez ils ont condamné ce pauvre Mercure, comme inutile à fermenter la paste moizie de leurs conceptions, forgeants cet axiome, que le Mercure vulgaire, comment qu'il soit preparé, n'entre point en nostre magistere. Cruauté certes tresgrande de condamner ainsi ce Messager des dieux, dont pour maintenir le droit, nous confessons bien que

Le Mercure vulgaire n'est qu'un sperme crud & inutile à la generation.

Mais estant preparé par la main d'un savant artiste, il aquiert non seulement le nom d'un des

Mer

Mercures des Philozophes, mais eſt alors une clef de l'art. C'eſt pourquoy nous dizons que

Si la preparation du Mercure vulgaire euſt eſté connue aux eſtudiants de cette ſcience, ils n'euſſent eu à faire d'autre Mercure des Philozophes, eau metallique, ou Ciel, parce que tout cela eſt compris en ſa preparation.

Si vous vous eſtonnez de cet axiome, Meſſieurs les Alchymiſtes, vous le feriez bien davantage ſi vous pouviez gouſter le fruit de celuy qui dit,

Toute choze dont on peut tirer un Mercure, eſt la matiere de la Pierre.

Toutesfois il ne faut pas entendre cecy trop cruement, mais conſiderer que c'eſt le plus grãd ſecret de la ſcience univerſelle, ſecret que les anciens Philozophes ont de tous tems caché, excepté Raymond Lulle, qui dit en ſon Teſtament, *Le Mercure vulgaire ne vaut pas une figue pourrie : ce que ie dy parce qu'il vaut beaucoup.* Ie vous revelle donc le ſecret des ſecrets, & notez diligemment l'axiome allegorique allegué cy devant, que le Mercure vulgaire eſt le menſtrue de la Pierre, & le Souphre la forme. Mais ce Souphre n'eſt pas Souphre vulgaire, ains le Mercure parfait. D'où s'enſuit que pour noſtre divin euvre, il les faut tous deux enſemble. Car l'imparfait eſt froid & humide, patient & feminin, pourtant dezirant la perfection. Mais il faut conſi-

derer icy qu'il y a pluzieurs sortes de Mercures vulgaires, dont le pire est celuy qu'on trouve dãs les bains, & sous les tas des vieux foins, lequel contiét ces herbes putrifiées, chaudes, seches, & visqueuzes de cette espece, comme la grand' Lunaire, Chelidoine, Adente, & herbe aux sonnettes: & celuy qui s'engendre à la rozée de May, des brouées & seches vapeurs de la Terre, depuis le commencement des jours Caniculaires, jusqu'à la fin de l'Autonne, & qu'on void le soir couler sur la terre, & esclairer comme chandelles, & scintiles de feu. Cetui-cy est si leger, humide, peu cuit, & d'un Souphre si esloigné du poids, de la siccité, pezanteur, solidité & decoction de celuy des metaux, qu'il ne peut soufrir la moindre chaleur, qu'il ne laisse separer son eau, & s'envole avec elle. Mais nostre vray Mercure vulgaire est compozé d'une autre eau plus pezante, & d'une terre ou Souphre plus cuit, & se trouve dans les veines des hautes montagnes, comme nous avons montré cy-devant, dont le meilleur est celuy de Levant ou d'Espagne, lequel nous entendons aussi estre une de nos matieres en pouvoir. Voicy donc maintenant tous les Mercures de l'art. Le grand Rozaire nous en baille quatre, le Mercure preparé, le Mercure exalté, celuy de la Magnesie, & l'Azoth, ou Mercure onctueux: dont trois sont tresnecessaires, asavoir le Mercure calcinant les corps, & est le Mercure preparé, le Mercure sublimant lesdits corps, & celuy auquel on ajouste le ferment. Voilà donc le rôle de tous nos Mercures, dont nous parlerons plus particulierement en son lieu: concluants que de tous les Mercures, le Mercure vulgairement vulgaire peut estre matiere de la Pierre,

Pierre, estant deuëment preparé. Dont nous apelons de l'injuste arrest des Alchymistes incompetents, à la Cour souveraine de la Nature, & de l'experience faite & autorizée par un nombre infiny de Philozophes illustres.

Ainsi qu'il y a beaucoup de Mercures vulguaires, aussi y a-til beaucoup de Souphres. De sorte que comme il y a sept Mercures, un vulgaire, & six des metaux, il y a aussi sept Souphres principaux, à savoir le vulgaire & six Souphres metalliques. Celuy qui entend bien cecy, que dans les metaux n'est-pas le Souphre vulgaire, ains un metalique, & de la nature du vitriol, saura que le Mercure vulgaire, preparé comme il-faut, & comme nous avons dict, pourra rezoudre les metaux, & ainsi ne prendra que la matiere mercuriale, pour laquelle il engloutist toute la substance du metal, regorgeant le Souphre d'iceluy, apres qu'il l'aura separé de la conjonction concentrique qui est faite du Mercure vulgaire & du corporel. Par ainsin il sera contraint de croire que ce qui se separe du vif-Argẽt apres la rezolution & la putrefaction, est le Souphre vitriolé & metalique, de la nature duquel sont les Souphres du vitriol vulgaire, de l'alun, & de toute sorte d'atraments, pierres à feu, & marcasites. Mais ceux-cy sont inutiles aux euvres des Sages, aussi bien que les Mercures des herbes, des bains, & de la rozée susmentionnez. Il y a encore d'autres Souphres, comme l'Orpiment, l'Arsenic rouge, & l'Arsenic blanc, desquels l'artiste peut tirer une moyenne substance, servant aux euvres particuliers. Mais pour les Souphres, tout le secret d'iceux consiste au Souphre des metaux desquels nous parlerons autre part.

Le

Le Sage donques , dit nostre Poëte, prend le Souphre & le Mercure pour le sujet de son euvre , lesquels encore qu'ils soyent differents en forme ou sexe , ne le sont en nature, & faut qu'il soit ainsi. Car comme dit le grand Roy Aros, *Nostre medecine est faite de deux chozes estant d'une essence.* Dont il faut entendre que le Souphre vulgaire n'est point de la nature du Mercure, comme croyent les faux Alchymistes. Car ledit Aros dit , Nostre Souphre n'est pas vulguaire, mais fixe , & ne vole point , & est de la nature Mercurielle. C'est pourquoy Geber dit en sa Somme , *Au profond de la nature du Mercure est le Souphre qui se fait par longue attente ez veines de la Terre.* Car Nature n'a autre matiere pour bezongner que pure forme Mercuriale, ayant en soy son Souphre homogene , fixe & incombustible, comme la raizon, l'autorité, & l'experience le montrent. C'est ce qu'affirmẽt Calib, Bendegid, Iesid, & Marie Iuive, quand ils dizent que Nature fait les metaux de chaleur & secheresse , surmontants la froideur & moiteur du Mercure en l'alterant. Non pas qu'autre substance le parface , & jaçoit que le Souphre semble different en genre du Mercure , il ne l'est qu'autant que l'homme l'est de la femme , lesquels nostre Poëte allegue fort à propos, pour despeindre mieux au vif ses raizons. Car en la Creation, Dieu fit l'homme, & puis la femme , & leur dit, *Faites de voz substances des semblables à vous.* Puis dit des autres Creatures , *Que châcune porte son fruit , qu'elle multiplie , & face son semblable.* C'est pourquoy aussi Dieu commanda à Noé de mettre en l'Arche de châque espece d'animaux, masle & femelle selon son genre , & non autrement.

ment. Si cela n'estoit, il n'y auroit point de generation en cet art. Car le Mercure seul n'engendre rien, mais produit son semblable avec son semblable, auquel seul il se resjouist. Car

La Nature a en sa nature semblable, une operation perpetuelle, non en une espece differente, moins en un genre divers.

Donques plus il y a de diversité ez chozes, moins il y a d'unité, laquelle toute-fois est requize en nostre euvre, sous deux diverses formes. Ceux donc s'aillent cacher, qui veulent messer le Souphre vulguaire avec le Mercure, contre la raizon & la Nature, laquelle ne nous a jamais fait voir l'Argent-vif, & le Souphre vulgaire joints ensemble dans les mines, quoy que le travail des fols Alchymistes pretende les marier ensemble. Car j'en ay cognu à Bordeaux lesquels ont tenu ce couple illegitime trois ans durant au lict nuptial & crystalin, où en lieu d'un enfant legitime, ils n'ont engendré qu'une poudre bastarde & un Cinabre, toutesfois beau, mais qui n'estoit que pour payer le sel qu'avoit mangé en un mois l'un d'iceux. Car il faut savoir qu'ils estoyent trois en cette heroïque entreprize, qui partissoyent entr'eux le tems de leur sentinelle, de trois en trois mois, sans bouger d'aupres du fourneau. Mais ce n'est pas tout. Les petits font des petites folies, mais les grands des grandes, voire grandissimes, tesmoins deux que le respect que je leur doy me deffend de nommer icy. La mesme farce a esté jouée un long tems par un grand Seigneur Aleman, à la Haye en Holande.

Et

Et n'y a pas long tems qu'une dame illuſtre d'extraction & d'eſprit, fomentoit cet embryon ou faux germe, aupres du marché noir en la Beauce, uzant d'un feu de flame un an durant. De ſorte qu'elle diſma tellement le bois de ſon mary, qu'il ſembloit que la grande Iument de Gargantua s'y fuſt promenée. Mais le pis fut encore qu'elle n'enfanta que du vent.

Le Souphre eſt ſec & chaud, agent, & maſculin,
Et l'autre humide, froid, patient, feminin.
Ce [a] different eſtat fait qu'ils donnent naiſſance,
Car deſſus ſon pareil le pareil n'a puiſſance.
Si meſme empire auſſi ſur l'homme avoit le froid
Qu'il a deſſus la femme, onq il n'engendreroit.
Le Souphre [b] eſt ce Lion, ainſi nommé des Sages,
A fin que l'ignorant ignoraſt leurs langages:
Car ſi le fier Lion eſt Roy des animaux,
L'Or au ſceptre ſuperbe, eſt le Roy des metaux.
[c] L'autre eſt-ce grand Dragon à l'eſchine volante,
Qui, colere, eſt rempli de poizon violente:
Car ſentant l'aſpre ardeur, il [d] s'envole ſoudain,
Et [e] tue, en diſſolvant, le metal ſouverain.

a Il eſt hors de controverſe que là où ſe doit faire quelque generation la contrarieté eſt neceſſairement requize. Comme pour noſtre ſujet, la ſechereſſe & la chaleur du Souphre agiſſant, & la froideur & humidité du Mercure patiſſant. Cette contrarieté toutesfois, n'eſt qu'accidentale ou eſchangeante. Car ce que l'un eſt exterieurement, l'autre l'eſt interieurement. De c'eſt eſtat differét, dit le Poete, procede la generation, aleguant la copulation du maſle & de la femelle, qui doivent toute-fois eſtre d'une meſme eſpe-

ce. Lors le masle estend son action sur la femelle, laquelle la reçoit, & engrossée produit le fruit meur & deziré de leur espece : car autrement ils n'engendreroyent que des monstres. Or pource qu'il n'y a autre femelle pour nostre Souphre, que le Mercure imparfait, nous le luy donnons pour femme, & par consequent le parfait à l'imparfait, pour mary : & faut qu'au-moins la secheresse du Souphre excede au quadruple l'humidité du Mercure, afin qu'il y ait de l'action par cette diversité, veu que, comme dit nostre Poete, le pareil n'a de la puissance sur son pareil. Ainsi donques se fait la generation de toutes chozes. Ce que nos Alchymistes desvoyez ne peuvent comprendre, jacoit que la tourbe des Philozophes die clairement qu'il nous faut imiter la Nature en la conception de l'enfant dans la matrice. Ce sont des paroles exemtes d'ambiguité, & cependant comme estourdis & aveuglez ils amalgament le Mercure cru avec la Lune, pẽsants les fixer tous deux ensemble, sans se donner de garde que tous deux symbolizent en une nature froide, humide & imparfaite. Encores n'õt-ils l'esprit d'interpozer une moyenne nature, & les marient sans l'adveu & la benediction d'Hymen. Mais ils esteindront plustost le feu par le feu, qu'ils ne les fixeront ensemble. Quelqu'un peut estre me dira, que je luy montre bien son desvoyement, mais ne le mets point au droit chemin. Or pour l'y mettre je l'avertiray qu'avant que pouvoir fixer le Mercure auec la Lune on les rẽdroit plustost tous deux volatils. Car la Lune est si froide & humide, (comme non fixe) que le Mercure la pourroit sublimer avec luy, la tirant de sa terre. De sorte qu'il ne demeureroit

au fond que les feces de la Lune, dans lesquelles seroit son sel. Notez toutefois icy un secret non vulgaire. Si vous y adjoustez une plus grande quantité de Mercure cru, & donnez le feu un peu plus grand, il emportera & vivifiera vostre Lune, ne laissant point de sel comme devant, ains seulement des feces inutiles. Mais c'est grād cas que l'ignorance ne peut comprendre cecy, ains veut de deux chozes pareilles cauzer une generatiō sans savoir introduire la diversité de sexe dont parle nostre Poete. Observez donc cet arrest donné par la Nature, & publié par l'experience, que

Deux chozes semblables n'engendrent rien, & ne peuvent estre jointes sans un milieu.

Ce milieu est l'esprit, lequel est chaud & sec, dont estant joint avec la Lune & le froid & humide Mercure, il tempere par sa benigne chaleur & secheresse la froideur & l'humidité de tous les deux. Ainsin est-il la seule cauze que l'un entre dans l'autre, & se rend un mesme corps avec eux, par le moyen de son juste poids & du bon gouvernement du feu exterieur. Si donques noz pauvres Evangelizants entendoyent bien le fond de cecy, ils n'auroyent tant de fascheuzes rencontres, ains tousjours des joyeuzes nouvelles: car le bon succez de leurs amalgamations, fixations & multiplications, voire en des euvres plus grandes.

b Nous avons cy devant baillé le rôle de tous les Souphres, entre lesquels nous avons rejeté le vulgaire, & les autres combustibles, comme

l'Arsenic

l'Arſenic, l'Orpiment & le reagal inutiles à nos euvres. Notez donc maintenant ce que dit Ariſtote au neufieſme de ſa metaphizique, aſavoir, *Là où l'agent & la matiere ſont ſemblables, les operations ſont tousjours ſemblables, encore que les moyens ſoyent divers* : comme le Souphre ſemble divers au Mercure, car les moyens & la matiere ſont deux chozes. Que ſi la matiere eſt vne & du tout ſemblable, toutes les operations qui ſemblent au commencement contraires, font en fin un meſme effect : comme teſmoigne ledit Philozophe. Pource Geber dit en ſa Somme, que noſtre ſcience enſuit la Nature au plus pres qu'il luy eſt poſſible. Le meſme dit Hermes, Pythagore, Senior, & pluzieurs autres. Puisdonc qu'elle enſuit Nature, il faut neceſſairement confeſſer qu'elle uze de ſemblable matiere, (qui n'eſt qu'une, à ſavoir l'Argent vif) non entant qu'elle eſt ſeule, mais meſlée avec ſon propre agent, qui eſt le Souphre, lequel eſt de deux ſortes, combuſtible & incombuſtible. L'incombuſtible eſt celuy qui cauze l'imperfection des metaux, & le combuſtible leur perfection. Dont errent tous ceux qui avec de tels Souphres, comme celuy de Saturne, Iupiter & Venus, penſent faire quelque choze de bon en cette ſcience. Car

Il eſt impoßible de parfaire les metaux auec le Souphre des imparfaits, d'autant qu'vne choze ne ſauroit plus donner qu'elle n'a receu.

Ie ne nie pas toutefois qu'avec le Souphre de Mars on ne face de grandes chozes ez euvres:

particulieres, puisqu'il a un Souphre quazi semblable à celuy de l'Or : Souphre dont on peut facilement produire une medecine particuliere pour guerir les imparfaits metaux. Mais quant au Souphre, que le Poete nomme icy un Lyon, son rugissement est bien malaizé à comprendre, sa pate bien difficile à atraper, & sa tasniere bien cachée, quoy que les fols Alchymistes la croyẽt par-tout. Ce qui les renge à cette croyance est ce que les anciens ont dit, Nostre Souphre est en toutes chozes. Mais cette verité, pour estre mal entendue, leur fait prendre ce faux parti. Car jaçoit que toute choze determinée ait en soy sa parfaite medecine, elle n'y est point preparée, & si lon la pouvoit preparer, il ne faudroit cercher autre medecine ailleurs, veu que châcun l'auroit en soy pour son uzage. Ainsin il ne pourroit avenir à l'homme aucune maladie, dont il n'eust en soy le remede, s'il le pouvoit prendre de soy-mesmes, sans detriment de ses parties. De mesme faut-il entendre de toute sorte d'animaux & vegetaux. Dont pour exemple, dans le plom est un Souphre, qui, preparé, pourroit guerir son propre Mercure, mais ne seroit pourtant Or ny Argent; ains un imparfait metal purifié & preparé, pour recevoir l'entiere santé du vray Apollon, Lyon, ou Souphre grand & universel, lequel auroit le pouvoir de donner cette medecine que tout le Monde cerche. Car l'homme engendre l'homme, le Lyon le Lyon, & l'Or engendre l'Or, & peut seul parfaire l'imparfait Mercure. Car il a en soy le vray Souphre incombustible, & est le Roy des Trezors des mines, comme le Lyon celuy des animaux de la Terre, & l'Aigle des oyzeaux de l'air. Mais il ne faut pas penser

que

que l'Or par ſoy, ſeul engendre quelque choze, & ſoit le Souphre dõt parle noſtre Poete, demeurant en ſa forme metallique. Ce ſeroit ſe tromper lourdement, car il n'eſt alors Souphre qu'en pouvoir, mais, deuement alteré, il deuient vray Souphre vif, vivifiant les corps morts & les meuriſſant, de ſorte qu'il ſuplée au defaut de la Nature, parce que ce Souphre eſt ſuperflu en ſa maturité, ſelon ce qui eſt parfait en ſa nature, & devient encore plus fructueux eſtant plus cuit, recuit & depuré: dont s'engendrẽt de luy pluzieurs Souphres nobles par exaltation, comme eſtant reduit en viſcozité, il devient Souphre fixant le Mercure. S'il eſt alteré, il fixe, altere & s'augmẽte, & lors eſt nommé miniere ou Souphre multipliant. S'il eſt refait & reduit, il multiplie ſa vertu multipliãte: ſi inceré, devient le Souphre grãd & vray Phenix des Souphres. Eſtant en baze de ſa putrefaction, il eſt nommé Souphre noir. Eſtant fixé au blanc, Souphre blanc: & au rouge, Souphre rouge. En fin le Souphre eſt le Soleil des Philozophes, & par conſequẽt trois Soleils. Dont Avicẽne dit qu'on ne trouve un tel Souphre ſur la Terre, que celuy du Soleil, lequel eſt auſſi apelé Lyon par les Sages, pource que la cinquieſme maizon du Ciel, s'apelle le Lyon, participant de ſes rares & excellentes qualitez, dont ils luy ont donné le nom d'iceluy. Il y a encor d'autres Souphres des Philozophes, qui ſe preparent par voye manuelle, cõme le ſuc de noſtre Lunaire, l'Or ſublimé en forme d'Arſenic, de meſme l'Argent, & en fin toutes les vrayes teintures des metaux ſont Souphres.

c Ils ont apelé le Mercure Dragon à l'eſchine volante, comme dit noſtre Poete, parce qu'il eſt

un venim fort mortel aux metaux. De fait en les touchant il les tue, principalement l'Or, quand il le dissoût. Et cette morsure venimeuze se fait en la seconde operation de l'euvre. Non pource qu'il entre quelque choze venimeuze en nostre euvre, comme aucuns pensent, s'arrestants à la lettre, mais il faut estre soigneux de ne passer la propre heure de la naissance de nostre Dragon, qui est la vraye eau Mercurielle, Azoth, ou Lion verd, afin de luy conjoindre son propre corps, que nous dizons levain. Il est aussi vénimeux quant à nous, pource que, comme le venin n'aporte au corps humain que dommage, si nous faillons de joindre nostre Dragon à son vray Levain à l'heure determinée, il n'est qu'un vray venin pour le mal qu'il nous aporte.

d Il ne faut entendre ce voler en la premiere operation ny en la seconde, car au contraire le Mercure ne se doit jamais separer de l'Or, pourtant nous administrons le feu petit, de peur que la disjonction se face en lieu de la conjonction, comme l'entendent nos Alchymistes, croyants qu'il soit de bezoin de sublimation en nostre divin Magistere. Ils ne cōsiderent point que les Philozophes ont mis à dessein beaucoup d'operations pour amuzer les indignes de cette science: comme la solution, reduction, distilation, congelation, evaporation, inceration, calcination & sublimation, laquelle ne se fait qu'en l'inceration, dont le Mercure sentant l'extreme chaleur de ce grand Souphre, s'envole jusques à la Lune, (laquelle est la teste Spherique du vaisseau, laissant ledit Souphre, noir, comme charbō, pourtant dit Souphre mort ou Or mort) mais il retombe aussi tost sur ledit Souphre mortifié. Ce que

que voyants les Sages, ils ont nommé cela leur sublimation, & est une vraye sublimation. Pourtant dit Geber en la Tourbe, *Quand vostre Pierre ou euvre sera bien conjointe & assemblée, ajoustez y continuellement la sublimation.* Ce qui trõpe noz gens, ignorants que cette sublimation ou volée du Dragon se fait en mesme vaisseau clos avec les autres operations susdites, sans jamais y toucher, ains pensans qu'à châcun de ces magisteres il faille un vaisseau particulier, & se montrants à chaque coup, non vrays enfans, mais bastards de la science. C'est pourquoy ils ne posséderont aussi l'heritage des Sages.

Voila donques vrayment la matiere certaine:
Pluzieurs en la cherchants, trouvent beaucoup de peine,
Ne sachants que c'est l'Or en sperme transformé,
Et l'Argent-vif bien pur proprement animé.

Nostre Poete met icy pour matiere l'Or transformé en sperme, & le Mercure proprement animé. Ce qu'il faut entendre en deux façons : car il-faut animer le Mercure manuellement & naturellement, & transformer l'Or en sperme de mesme facon : veu que demeurant comme il est, il ne sauroit estre Souphre ny semence de la Pierre. La premiere façon consiste en la preparation manuelle dudit Or, de laquelle Hermes Trismegiste dit, *Au commencement ne soyez paresseux de bien preparer & mondifier vostre Souphre & voz autres ingredients, les mondifiant & conglutinant subtilement ensemble, afin que vous rejouyssiez bien tost. Item Danthon, & Morien dizent, Meslez-bien l'eau avec sa terre, l'hu-*

mide avec le ſec, afin que bien toſt vous voyez la noirceur de la Mer. Et Izac Hollandois dit, Mon fils, quand vous voulez illuſtrer voſtre euvre grād, il-faut q̄ vous connoiſſiez tous ceux qui ſont de ſon genre, & principalement le pere, la mere, le frere & la ſœur dans le lit nuptial, bras contre bras, & bouche contre bouche, & ils mourront incontinent: c'eſt à dire putrifieront bien toſt. Car le pere & le frere ſont une meſme choze, aſſavoir l'Or, & la mere & la ſœur ſont le Mercure. Par cette manuelle preparation donc le tems s'acourciſt fort, parce que vous ſubtilizez fort voſtre matiere, de ſorte que Nature n'a qu'à la cuire. D'autrepart ſi vous eſſenſifiez bien voſtre Or, vous ne rencontrerez point la terre damnée en la premiere decoction, ains le Mercure diſſoûdra l'Or ſans aucune rezidence de feces. Ainſi celuy ſera maiſtre parfait qui ſaura transformer ſon Or en ſperme, avant le jeter dans la matrice du Mercure, lequel il-faut auſſi preparer & animer manuellement, avant le joindre avec ſon Or ou Argent: Car

Si le Mercure n'eſt preparé & animé, il ne profite rien ny en l'univerſel ny en l'euvre particulier.

Donc avant que paſſer outre, il-faut dire que c'eſt qu'animation. Animer manuellement n'eſt autre choze qu'incorporer le Mercure avec ſon eſprit metallique, afin de le rendre propre à recevoir l'ame du Soleil & de la Lune, ſelon qu'il aura eſté preparé. Au reſte cette animation, ſelon tous les Philozophes, n'eſt autre choze que verſer une ame dans un corps. Car le Mercure vulgaire, quoy qu'il ſoit vivāt ſous une forme touſjours

jours mouvante, n'a pas cette vie qui eſt requize, veu que par icelle il ne ſauroit engendrer. Mais il luy faut une vraye vie, afin que d'icelle il puiſſe vivifier le Mercure mort dedans le Sol & la Lune, dont pour le mener à cette action, notez que

Les Philozophes prenent le Mercure congelé par la Nature, & l'animent, puis le vivifient par meſme moyen, & ainſi du binaire ſe fait par le tiers le premier cercle des Philozophes.

En cet axiome giſt un des plus grands ſecrets du Monde. Car il montre au doy cette tant precieuze preparation & animation du Mercure vulgaire. Et ainſi nous avons dit que c'eſt qu'on reduit en ſperme & Mercure proprement animé, comme veut noſtre Poëte, ſelon la premiere façon. Reſte à parler de la naturelle animation du Mercure, & transformation de l'Or en ſperme ou en Mercure. Pour le bien entendre, il faut noter que toute generation ſe fait d'un corporel & vif, car les eſprits, ny auſſi les corps morts n'engendrent point. Il faut donc que l'eſprit, ou Or ſpirituel devienne corporel, le corporel, Or ſpirituel, & en fin tous deux enſemble un Or ſpirituel & vivant. Ce qui ſe fait en noſtre ſecrette, animation, non à part, mais par une meſme & mutuelle action, d'autant que l'animation du Mercure Philoſophal eſt icy la transformation de l'Or en ſperme. Car

L'or resoût en Mercure, est esprit ame, & sperme.

Ce sperme n'est qu'un feu infus dans le Mercure deuement preparé, par lequel il aquiert une puissance vegetative, propre à recevoir la forme de son espece & agent, qui est l'ame. Ame laquelle est une essence aërée, ignée ou celeste, esloignée de la substance terrestre, & neantmoins ledit Mercure ne sauroit recevoir cette ame, sans un moyen, qui est l'esprit participant de la matiere terrestre & de la celeste. Il faut donc entendre que jaçoit que nostre Mercure Philozophal soit animé manuellement, il est encore & doit estre un corps feminin, froid & humide, au regard de l'esprit de l'Or, chaud sec & masculin, comparé au feu & à l'ame divine: laquelle estant si contraire à nostre Mercure ne luy pourroit donner sa forme sans le moyen de son esprit, que le grand Hermes appelle vent, quand il dit, *Le vent le porte dedans son ventre.* Et peu apres, *La Terre est sa nourrice.* Cette terre n'est que nostre Mercure Philozophal, lequel, comme n'estant que pur Or spirituel, est seul propre pour concevoir & nourrir cet Or divin, par le moyen de l'esprit, afin qu'apres il nous produize le fils du feu, & ce Roy tant courtizé des Sages. Notez maintenant qu'à l'heure que cette animation, fermentation ou conception se fait, nostre vraye matiere naist par la concurrence des spermes du masle & de la femelle, lesquels deux spermes sont necessaires, non à part, ains meslez inseparablement. Lors Nature ne sauroit faire de cette mistion qu'un Or spirituel, vif, & engendrant son semblable, comme estant la seule fin de cette

te matiere. Adonc cette spermatique union s'apelle premiere matiere, comme dit est. Car tout ainsi que les semences de l'homme & de la femme, jointes, Nature bezongnant sur icelles ne fait que la forme d'un enfant, ainsi Nature ne peut donner autre forme sur nostre matiere, sur quoy elle bezongne, que celle de l'Or, à laquelle elle est dispozée, n'en pouvant point recevoir d'autre. Cette glorieuze matiere se montre en forme Mercuriale ou eau (que les Philozophes apellent Mer) laquelle Morien dit n'estre qu'Argent-vif exalté par art sur l'Argent-vif imparfait, dizant par là que c'est l'Argent-vif animé. Il se pourroit aussi prouver par une infinité de raizons que le Mercure double est nostre vraye matiere que Nature nous crée, aydée de nostre art.

Ie say [a] qu'il faut couvrir, comme noz Poësies,
Ce celeste secret, d'un tas d'allegories.
Ie say que ce savoir de Nature escolier,
Veut entourer sans bruit, son saint front de laurier,
Maintenir sa grandeur [b] sous un sacré silence,
Et de ses hauts secrets admirer l'excellence.

a Les anciens Philozophes ont esté admirables d'avoir sceu si dextrement ombrager la science sous le plaizant voile des fables Poëtiques. Car si nous croyons Empedocle, l'entiere pratique de cet art & sa matiere, est cachée sous la fable de Pyrrhe & Deucalion, & particulierement la preparation du Souphre sous la suite d'Hercule & d'Anthée. Par la conversion de Iupiter en une pluye d'Or, la distilation de l'Or Philozophal. Par les yeux d'Argus convertis en la queue du

Paon le Souphre changeant de couleur. Sous la fable d'Orphée, la douceur de noſtre quint'eſſence & Or potable. Par la Gorgone empierrant ceux qui la regardoyent ils ont couvert la fixation de l'Elixir, Et caché la ſublimation Philozophale par Iupin converti en Aigle, enlevant & emportant au Ciel Ganymede. Sous la fiction de l'arbre d'or dont coupant une branche en ſortoit une autre, ils ont recelé la diſtilation de l'Or des Philoſophes: qu'ils ont auſſi couverte ſous Iupiter coupant les genitoires de ſon pere. Ils ont nommé l'eau Mercuriale le chariot de Phaëton. Par Minerve armée, ils ont entẽdu cette eau diſtilée, qui a en ſoy les tres-ſubtiles parties du Souphre. Par Vulcan que Minerve ſuit, ils ont caché le Souphre ſuivant ladite eau, & ſon ſel en la putrefaction. Par l'eſpaiſſe nuée dont Iupiter environnoit Io, ils ont entendu la petite peau paroiſſant au commencement de la congelation de l'Elixir: & ont dit que les pellicules noires ſuivantes ſont les voiles noires avec leſquelles Theſée revenoit à Athenes. Sous le deluge & la generation des animaux, ils ont entendu la generation & diſtilation des Souphres. Par Mars, noſtre Souphre, par Iunon l'air, & quelque-fois l'Element de la Terre. Sous Vulcan jeté en Lemnos à cauze de ſa déformité, ils ont figuré la preparation de noſtre premier Souphre noir. Sous Atalante ils ont couvert noſtre eau Mercurielle, iſnelle & fugitive, de laquelle le cours eſt arreſté par les pommes d'or jetées par Hippomene, qui ſont nos Souphres fixants & coagulants. Et ce dequoy Theſée oignit la bouche du Minotaure ſont les eſpeces des Souphres du Labyrinte, c'eſt à dire de noſtre

vaze

vaze engluant nostre eau Mercuriale, laquelle est le vray Minotaure, pour estre minerale & animale, & par ainsi participant des deux natures.

Voila une partie des fictions des Poëtes cachants les points principaux de nostre science. Dont si vous dezirez plus ample interpretation, consultez Brachesque en son Dialogue du Demogorgon,& Geber. Quant aux allegories, metaphores & enigmes, ils sont sans fin, l'en alegueray quelques unes au soulagement des estudiants en ce divin art. Quand donc les Philozophes dizent que l'euvre de la Pierre est un jeu d'enfants,& un œuvre de femme, entendez pour la femme la terre de nostre Pierre, ou le Mercure qui semble achever l'euvre entiere, & pour les enfants,les ignorants qui ayants fait la sublimation se jouent avec la Terre, qui est la baze de la Pierre,& la jettent là. D'autre part les Phizophes dizent qu'on trouve leur Pierre dans les montagnes & cavernes Item Reppley Philozophe Anglois dit en son livre des douze portes,que les poissons & les oyzeaux nous apportent la Pierre. Propozitions dont la faute de les entendre a cauzé cet erreur de cercher la matiere de la Pierre en toute choze. Mais il les faut entendre ainsi, que comme le Soleil celeste est par tout ce Monde universel par ses rayons, de mesme nostre matiere, laquelle est le Soleil terrien ou l'Or, est par tout le vaisseau, qui est le Monde mineur,les montagnes la teste du verre, & les cavernes la terre rezidante au fond du verre. Les oyzeaux sont les couleurs & esprits montants & descendants,&les poissons les deux Mercures.Ils dizent tout clair, Nostre Pierre est

en toute choze: & eſt vray, aſavoir ez metaux qui ſont les chozes de la Pierre, comme de ſon genre. Ce qui ſe peut entendre autrement, aſavoir que la Nature eſt en toute choze, & pource qu'elle a en ſoy tous les noms, la Nature eſt tout le Monde, & le ſujet du Philozophe. C'eſt pourquoy la Pierre a beaucoup de noms, & eſt en toutes ces chozes, mais plus en l'une qu'en l'autre, veu que les Philozophes ne demandent que la vertu generative des metaux, dont ils dizent que les riches, qui ſont l'Or & l'Argent, & les pauvres, les imparfaits metaux, ont auſſi bien cette nature de la Pierre que les autres. Mais cependant la Nature de l'Or & de l'Argent eſt plus conſtante dans le feu que celle des autres metaux. Les Philozophes auſſi cerchent une choze fixe & permanente qui regiſſe tout le Monde, comme font le Soleil & la Lune, à raizō dequoy les anciens nommoyent le Soleil, Seigneur du Monde, contenant en ſoy la vie, & la vertu pour guerir toutes chozes, produizant le jour & la nuit par ſon mouvement, & illuminãt tout le Monde par ſa lumiere. Pourtant dit le Soleil, *Ie ſuis la Pierre, ou, en moy eſt la Pierre.* Ils dizent auſſi, *Faites du maſle & de la femelle un cercle, & le divizez en quadrãgle, le quadrangle en triangle, & du triangle faites l'unité.* Le maſle & la femelle ſont l'Or & l'Argent, ou le Souphre & le Mercure des Philozophes, qui eſt le binaire, le cercle eſt la ſolution de ces deux en premiere matiere. De ſorte qu'ils ſont joints enſemble comme deux goutes d'eau. Le quadrangle ſont les quatre ſignes qui paroiſſent en l'euvre, le premier au Mercure naturellement animé, le ſecond audit Mercure congelé en matiere

tiere noire, le troiziesme est l'euvre fixe au blãc, & le quatriesme l'euvre paracheve au rouge. Le triangle sont les trois couleurs capitales, qui se font en la fermentation & inceration, à savoir noir, blanc & rouge, & l'unité est l'euvre multiplié & inceré. Voila les points principaux des enigmes, metaphores & alegories. Dont nous en expliquerons d'autres selon que nostre Poëte nous en donnera le sujet en la suite de son ouvrage.

b Le Poëte dit que toutes ces allegories & fictions ont esté introduites pour serrer ce sacré secret sous la clef du silence. Pource aussi Platon a enterré ses preceptes sous la lame des figures reculées & mathematiques, tesmoin son epistre de la nature du premier Ens, adressée à Denis Sicilien. *Il faut*, dit-il, *escrire par ambages & enigmes : afin que si lon estoit contraint d'abandonner le livre à la Terre ou à la Mer, celuy qui le liroit ne l'entendist point.* C'est pourquoy les Poëtes ont donné lieu à tant de fables à fin de resserrer le doux Nectar des Philozophes sous l'escorce exterieure de leurs fictions, & le garder d'estre englouti par la tourbe ignoble des ignorans. Pythagore n'en a pas esté moins soigneux : car quand il recevoit quelcun en son escole, il luy donnoit pour premier precepte, de ne divulguer au vulgaire ce qui se traitoit en son escole. Pource il impozoit, durant cinq ans, un continuel silence à ses auditeurs, les contraignant de faire les muets, afin qu'ils ne peussent rien demander à leur Maistre, & moins conferer ensemble de ce qu'ils entendoyent de luy. Nous lizons aussi que les Egyptiens ont colloqué leurs doctrines & traditions entre les chozes saintes, lesquelles

quelles ils ont laiſſées par Cabale à leurs diſciples, eſcrites en lettres non lizables, comme par des formes d'animaux & chozes ſemblables, eſtans les vrays ſeaux de la Nature. Ainſi par ces deſguizements, lon a plus admiré qu'entendu ces chozes ſacrées, comme dit noſtre Poëte.

Mais puiſqu'ores j'y ſuis, la clairté me conduit,
Le jour porte-lumiere eſt plus beau que la nuit.
Il-faut donques purger de ſa froide nature,
Avant le fermenter, le feminin Mercure:
Car dans ſon frilleux ventre, il n'auroit le pouvoir,
Par le maſle levain, de jamais concevoir.
Ainſi pour une humeur froidement infertile,
Mainte femme ſouvent eſt rendue ſterile,
Puis perdant par ſon ſoin, ſa froide qualité,
Plus chaude, en ſe purgeant, perd ſa ſterilité.

Noſtre Poëte voulant ouvrir le rideau, en deſcouvrant le poinct principal, & oſter la pierre contre laquelle chopent ordinairement nos pauvres Alchymiſtes, leur montre combien eſt neceſſaire la preparation du Mercure avant que le meſler avec l'Or, lequel eſt ſon fermēt, Souphre, ou levain. Or notez que le Mercure a une certaine ſuperfluité d'humidité, & des parties plombées, ſouphreuzes, & terreſtres, qu'il luy faut oſter neceſſairement, quoy que cela ſemble abſurde à ceux qui n'entendent les raizons des Philozophes. Cependant pluzieurs ſe trompent en cecy, & ne peuvent parvenir à leur deſſein, ne ſachants ce qui eſt ſuperflu, ny ce qui defaut auſſi au Mercure. I'en ay connu qui eſtoyent bien ocupez apres des amalgamations, fixations & multiplications, les uns d'un mois, les autres de

ſept

ſept ou huit Semaines, & quelquefois de dix mois; voire d'un an entier. Les autres eſtoyent ſi longs qu'ils n'en pouvoyent voir la fin, pour avoir ignoré la preparation du Mercure, dont ils n'ont ſceu garder au commencement, au milieu, & à la fin, l'humidité requize, (à cauze de la ſuperfluité aqueuze) ou la ſechereſſe moderée, à cauze des parties terreſtres ſuſdites. De ſorte que leurs euvres eſtoyent ou trop humides, ou trop ſeches & chaudes. Ainſi s'opiniaſtrants à la lute ils perdoyent la ſolution, & en fin l'ingrês de leurs matieres, voire le tems, le frais & leurs euvres. Pource je vous conſeille de bien mondifier & preparer voſtre Mercure, puiſqu'en cela giſt tout le ſecret de l'euvre. Car

Comme le Mercure vulgaire eſt la premiere matiere des naturels metaux, ainſi le Mercure preparé eſt la premiere matiere non ſeulement de metaux myſtiques, mais de nos minieres, Elixir, & pierre. Car il-faut qu'il entre au commencement, au milieu, & à la fin de toutes les euvres des PhiloZophes.

Ce Mercure a auſſi l'artiſte pour pere & la Nature pour mere, & eſt la clef unique pour fermer & ouvrir les plus ſecrets cabinets de la Nature. Il penetre tous les metaux, & ſepare leurs élements, les reduizant en leur premiere matiere, ce que le Mercure cru ne ſauroit faire. Pourtant on le nomme, feu de la geſne, Mercure de

Mercu

Mercure, Ciel des Philosophes, fort vinaigre, eau de vie metallique, & pour sa qualité corrodante, est dit Salpestre, sel armoniac, sel gemme, alun, vitriol, & sel commun. Dont deuement amalgamé avec les metaux, & principalement avec l'Or, il ne deziste jamais de les reduire à sa Nature, vivifiant leur Mercure mortifié, & separant d'avec eux l'agent exterieur, qui est leur Souphre vitriolé. Par ce moyen, (faizant l'anatomie des metaux) vous pouvez voir que c'est que des metaux. On le nomme aussi eau permanente, parce qu'estant une fois joint avec lesdits metaux par solution radicale, il ne s'en separe jamais. Il est subtil, pur, celeste, du tout exemt de l'humidité abondante, & de la terrestreité souphreuze, pourtant dit, Moyenne substance Mercuriale, esprit de Mercure, Or volatil, feu de la Nature, Mercure mystic, Mercure né d'un Souphre virginal, urine des enfants, fontaine dorée & argentée, Mercure animé, reduizant tous corps qu'il dissoût en Or & en Argent, moyennant son fèu aproprié. Il dissoût puissamment les metaux, pourtant on dit de luy

Nostre Mercure brûle les corps plus que le feu d'Enfer.

Ainsi reduit-il le corps Solaire en un esprit pur, que les Philozophes nomment Azoth, Mercure onctueux, Lion Verd, &c. & lors est achevé le second cercle des Philozophes. En fin il resserre tous les corps solides, & ouvre toutes leurs serrures. Dont il dezire l'interieure nature des metaux, & montant par dessus toutes les planettes les porte dans le Ciel avec soy, & leur fait

fait recevoir la force des chozes superieures & inferieures, comme dit Hermes, devestant leur nature terrestre & les revestant de la celeste, en laquelle le Monde se resjouist. Pour cette divine qualité il avient que luy seul peut commencer & achever tout euvre des Philozophes, comme n'estant qu'Or spirituel, lequel, comme nous avõs dit cy-dessus, revivifie l'Or corporel, & lors ledit Or engrosse l'Or spirituel. Ainsi l'esprit devient corps, le corps esprit, & tous deux deviennent Or spirituel & celeste, lequel apres semé & incorporé avec son sujet legitime, engendre de l'Or à l'infiny. Il faut donc preparer vostre Mercure vulgaire, afin qu'il puisse faire tout ce que dessus. Car autrement il ressemble à la femme sterile par trop de froideur & d'humidité, laquelle toutefois se fertilize estant purgée & eschaufée, selon le degré de la fecondité feminine, suivant la comparaizon tresspropre que fait icy nostre Poëte. Plusieurs Philozophes ont enseigné cette preparation, les uns obscuremẽt, les autres clairement, comme Geber, Arnaud de Villeneuve, le grand Rozaire, le bon Trevizan. Alanus & autres, ausquels je renvoye le Lecteur.

Refuteray-je icy l'objection commune,
Que l'art doit joindre à l'Or le Mercure de Lune?
La Lune au prix de l'Or semble un corps feminin,
Mais son Mercure sec est chaud & masculin:
Car sa constance, ez feux, veinq les experiences:
Ainsi rien ne naistroit de deux masles semences,
Que si du pur Argent le Mercure exalté,
N'est propre à bien serrer ce nœu tant souhaité,
Celuy qui sous l'Or blond cache son clair vizage,
Peut moins lier, plus cuit, ce sacré mariage.

Mais

Mais celuy qui brillant, n'est trop cuict ny trop cru,
Pour ce rare Hymenée, a seul, plus de vertu.

C'est un plaizir d'ouir nos Alchymistes se vanter, l'un que s'il avoit le Mercure de Lune, l'autre celuy de Iupiter, l'autre celuy de l'Antimoine, l'autre celuy du Soleil, l'art ne luy sauroit faillir. Mais les pauvres gens se trompent. Qu'ils ayent le Mercure du Sol, (car c'est celuy qu'ils souhaitent le plus) pour le fixer il faudroit son ferment convenable, qui seroit l'Or, (car de luy donner le ferment de la Lune, ce seroit mettre la charue devant les beufs) & leur faudroit avec iceluy fixer derechef leur Or. Car

Tout Mercure des corps est derechef reduit en metal par un peu de ferment rouge ou blanc dans le feu aproprié, autrement il retient tousjours la forme Mercurielle.

Qu'ils content maintenãt le tems & la despence, & ils n'auront peine d'emprunter les cofres de Crasse pour serrer leurs trezors. Que si ce defaut avient au Mercure le plus parfait de tous, que feront-ils avec celuy de Saturne, de Iupiter & Venus, qui n'ont que la nature & le pouvoir d'un metal parfait. Il leur faudroit les exalter premierement en la qualité du Mercure d'argent, par le Souphre blanc, & apres les fixer avec le Souphre rouge, en Or. Ainsi les frais, & le tems mangeroyent tout le profit. De mesme leur aviendroit il avec le Mercure de la Lune, dont parle icy le Poëte, en le joignant à l'Or pour faire l'euvre. Car ils ne feroyent que fixer ledit

Mercure en Or , à quoy faire il leur faudroit le feu aproprié. C'est donc folie de penser produire le grand euvre avec le Mercure de la Lune, qui est masculin, chaud & sec , comme celuy de l'Or , & moins encore avec celuy du Soleil. Car jaçoit, comme dit tresbien nostre Poëte , que la Lune semble feminine au regard de l'Or, ce quelle endure l'essay du feu, démontre sa grande decoction , & cependant il est bezoin que nostre menstrue soit cru, ou autrement il ne pourroit dissoudre l'Or, dont il est arresté que

Il faut , au grand euvre, que le Mercure cru dißolue l'or en Mercure.

Car sa seule crudité est cauze de la dissolution, dont plus un Mercure est cuit, moins il dissoût & plus il est crud plustost il dissoût. Mais il se congele aussi d'autant plus tard, parce que son humidité ne peut estre si tost consumée. Notez donques ces deux extremitez au Mercure vulgaire, & en celuy des corps parfaits, à savoir que l'un est trop cru, l'autre trop humide, & demeurants tels ne peuvent servir de menstrue : bien que toutefois il nous les faille tous deux. Car celuy de l'Or donne la forme au menstrue froid & humide, de sorte qu'avec le tems il pourra devenir parfait, veu que

L'Or dissoût en Mercure par voye phizique est esprit, ame, Souphre ou forme.

Donques l'Or & l'Argent ne pourront servir que de Souphres, l'un au rouge , l'autre au blanc, & puisque , comme le Poëte a dit cy-devant , & nous venons de montrer, que rien ne s'engendre de deux

de deux maſles ſemences, & qu'en toute generation la diverſité homogene eſt requize, il faut de neceſſité, opozer au Souphre cuit, treſchaud & ſec, le crud, tres-froid & humide Mercure, lequel toutefois demeurant ainſi, ne peut ſervir de menſtrue, n'ayant du tout point de Souphre. Par ainſi le Mercure mediocre, à ſavoir l'animé, eſt icy requis, comme n'eſtant trop cru ny trop cuit, mais deuëment proportionné à ſon Souphre, comme la femme temperée à ſon mary. Il faut maintenant voir comment nous pourrons temperer noſtre Mercure, & pource faire noter cet axiome,

Le Mercure vulgaire paſſe par degrez par le naturel de tous les metaux, s'egalant à eux, juſqu'à ce qu'il parvienne à ſa derniere perfection, laquelle eſt l'Or.

Voilà le chemin ouvert pour parvenir à ce grand ſecret, & le temperer à la nature duquel metal imparfait qu'on voudra, principalement de celuy auquel le Mercure vulgaire ſe peut égaler eſtant preparé, cuit & fermenté, & auſſi aux qualitez du Souphre dudit metal, lequel le doit congeler, car

Le Mercure des metaux imparfaits tient le milieu entre le Mercure cru, & le cuit, comme le verjus tient le milieu entre l'eau & le vin.

Le Mercure vulgaire requiert de nous cette propor

proportion en l'eschaufant, dessechant & fermentant proportionnément. Et quand il est ainsin aproprié au Mercure des corps imparfaits, il n'est plus vulgaire, mais Philozophal, & lors il n'est necessaire de le preparer: car il y a certain corps dans lequel le Mercure des Philozophes est caché, mais le moyen de l'en tirer est fort difficile. Or ne pouvant aizément avoir cetuy cy, il le faut faire monter, afin qu'il luy ressemble, & l'arrester sur le sommet de cette proportion. Mais c'est une maxime que

Si la preparation du Mercure vulgaire n'est enseignée par un artiste, ou revelée divinement, il est hors de la puissance humaine d'y parvenir.

Nous rezerverons donques ce grand secret sous la clef du silence, ayants assez fait de vous avertir, avec nostre Poëte, de ne mesler le Mercure cru avec l'Or, sans l'avoir preparé, afin que vous ne perdiez vostre tems & vostre despence, & ne soyez contraints par le dezespoir de desmentir cet art veritable.

Ie me [a] ry donc de ceux dont l'esperance fiere
Pense enfanter cet euvre, ignorant la matiere:
Car qui ne sait l'entrée au bout n'arrivera,
Et qui ne sçait qu'il quiert, ne sçait qu'il trouvera.
Ie me [b] ry bien de ceux qui laissants la prochaine,
Veulent reduire l'Or en matiere lointaine:
Comme si l'animal, engendrant, ne donnoit
Le sperme, sa matiere, ains poudre retournoit.
Mais je veux que par eux l'Or se soit veu destruire,
(Si l'art le peut desfaire, aussi bien que construire:

Ven-

Veu qu'il souffre, indomté, la froidure & l'ardeur)
Quels refaizeurs si grands referont sa grandeur?
Ie me c ry de tous ceux qui cerchent les teintures
De l'Or & de l'Argent, ez estranges natures,
Ez yeux de mainte beste, ez herbes, ez cheveux,
Ez serpents, scorpions, vers, & coques des eufs,
Et, fols, pensent parfaire une euvre si divine,
Par le sang, les crapauts, la fiente, ou l'urine.
Ils veulent, aveuglez, par la laide noirceur
De l'encre & du charbon, former une blancheur:
Ils amuzent le Monde, & s'abuzent encore,
Ils dezhonnorent l'art, & l'art les dezhonnore:
Mais s'ils sement l'ordure, ils la moissonneront,
Car les chozes, sans plus, donnent ce qu'elles ont.

a Le Poëte se moque galamment, & se rit icy
à bon droit de trois sortes de Philozaphastres,
les uns travaillants confuzément, les autres vou-
lants faire plus que l'art ne peut ny ne requiert,
les derniers cerchants des chozes estranges & il-
legitimes, pour la matiere de nostre euvre. Nous
commencerõs par la premiere bande la plus so-
te & plus blasmable, veu que la cheute d'un sa-
vant est plus lourde que celle d'un ignorant. Cer-
tes la confuzion est dangereuze en tous estats,
mesmement là où la simplesse l'acompagne à ta-
stons. Et est une grande mizere que ces mizera-
bles soufleurs ne veulent ny ne peuvent conside-
rer la possibilité de la Nature, qui ne va point
d'une extremité à l'autre, sans passer par le mi-
lieu. Ainsi se montrent-ils les plus ignorants de
tous. Car si lon fait conter à un enfant une ran-
gée d'escus, ne commencera-til pas par un bout,
pour venir par ordre jusques à la fin? Vn oyzeau
sauroit-il voler d'un arbre à l'autre, sans batre le
vuide

vuide de l'air qui est entre-deux ? De penser seulement le contraire, ce seroit desmentir ses propres sens. Le mouvement le plus viste, comme de la bale du canon,& de la foudre, a son commencement, son milieu, & sa fin. Comment feroyent-ils donques ce grand euvre, n'en sachans seulement l'entrée? commenceants par le mariage du mary rouge & sa blanche femelle, afin de procurer par une mutuelle alteration la concurrence des spermes des deux, faizants naistre l'azoth, ou Lyon verd, tant souhaité des Sages? Comment pourroyent-ils, d'une fleche acerée ataindre l'Aigle blanc, & surprendre le Lyon rouge en sa chaude tasniere ? Mais comment congeleront-ils le Mercure comme il faut, qui ne savent-pas seulement le joindre legitimement avec son agent,qui luy sert de prezure,comme la chardonnerette au laict? Comment,dy-je,le congeleront-ils, quand ils n'ont commencé par la solution de son ferment, baze de la fixation? Car

Ce qui congele le Mercure, le fixe, & le teind par mesme moyen.

Ainsi, faizants cette faute, ils ne produizent que des sophistications, dont la moindre est quelque-fois sufizante de faire gagner à son maistre le Paradis par escalade.

b Les seconds pensent faire plus que le huitiesme des Sages de Grece, quand ils esperent rendre leur Or en la matiere dőt Nature s'est servie en la procreation de l'esprit corporel du Monde, ou en la semence du Mercure hermaphrodite. Car l'Or est un corps simple, lequel ny l'air, ny le feu, ny la Terre,ny le Souphre, ny l'Antimoine,ny

ne, ny les Marcasites, ny choze aucune ne pourroyent destruire. Toutes chozes naturelles ne peuvent rien en l'Or, moins en la matiere qu'on tire de luy. Car tant plus ils agissent en icelle, plus elle devient noble & forte. Comment donc deslieront ils ce nœu, où toutes ces chozes si violentes ne savent rien faire, tant ce corps aproche de la simplicité ? Car plus on le presse à la separation, ou matiere divizible, à laquelle ces resveurs le pensent faire reculer, plus il s'avance vers la simplicité complete, de laquelle il est le plus proche. Notez donques que l'Or ne peut estre divizé en deux parties differentes, ains en deux égales, dont l'une sera rouge, l'autre blanche, ou terre volatile, & l'autre fixe. Non que la partie volatile soit de son corps (comme le Mercure des imparfaits peut estre separé de son Souphre ou sel) laissant sa partie fixe en bas: mais on peut prendre certaine quantité de l'Or, & la sublimer, & en reduire une autre quantité (sous la conseruation de sa fixeté) en un corps transparent & propre pour fixer derechef l'autre quantité volatile. Car

L'Or monte tout en sublimant, ou demeure tout au fond en se clarifiant.

Ie ne nie point qu'il ne faille reduire l'Or en sa premiere matiere, & cela ou par voye manuelle, comme quand on en fait le Souphre arsenical, en sublimant, ou par la procedure de la Nature & l'art, en le dissolvant, & alterant par son menstrue, ou par le Mercure des Philozophes. Car la reduction est la premiere regle en la pratique de l'euvre, où l'artiste desfait en peu de tems tout ce que la Nature a basti en beaucoup d'années,

nées, reduizant ſon euvre en ſa premiere matiere metalique, aſavoir en forme mercurielle ou souphreuze, & non en matiere aquatique ou poudreuze, par laquelle, quand cela ſeroit bien poſſible, tout ſeroit perdu, Car

Il n'eſt qu'en la puiſſance de la Nature de faire le Mercure, en prenant de l'eau & de la terre.

La troiziesme eſcadre ſemble porter envie aux deux autres troupes. Car concevant mal le sẽs des Philozophes, ils ne produizẽt que chozes monſtreuzes. Ils taſchent à aſſouvir leur apétit dezordonné d'avarice, par des viandes deffendues des medecins Philozophes, ou hebetez d'une ſupine ignorance, eſlizent pour baze de leurs baſtiments des eſtofes ruineuzes & eſtranges, & les cerchent ez herbes, ez coquilles des œufs, au ſang & autres ordures que leur reproche noſtre Poëte. Mais quand ils ont bien ſué, ils n'ont rien fait, & demeurent en leur erreur, trompez de ce que les Philozophes dizent, *La matiere de la Pierre eſt en toute choze*, comme nous avons dit cy deſſus. D'autre part il y en a qui ne ſont point ſots, mais treſmeſchants, qui uzent de chozes improportionnables, pour decevoir les gens de bien, & de ces chozes taſchent de tirer du vif-argent, des huiles & des eaux, qu'ils nomment les quatre Elements. Item ſel Armoniac, Arſenic, Souphre & Orpiment, dont ils auroyent pluſtoſt fait de les acheter tous faits par la main de la Nature. Ils cerchent auſſi des teintures dans des chozes vegetales & ſenſibles pleines de cõbuſtibilité & terreſtreïté, ainſi preſque

du tout exemtes d'humidité: & laiſſant l'Or & l'Argent, dont la ſemence leur pourroit par un labeur legitime & l'ayde de la Nature, aporter du fruit ſans fin. De fait en iceux eſt ce que nous cerchons, & non en autre choze du Monde, car le reſte plein de puanteur & d'imperfection, ne peut endurer l'examen du feu. Il y a outre ces trois ſortes d'Alchymiſtes, d'autres plus ſages, prenants pour leur ſujet les quatre eſprits capitaux, comme le Souphre vulgaire, l'Arſenic, l'Orpiment, & le ſel Armoniac, & penſent en produire une bonne teinture. Mais ils ne le peuvent, comme il apert par cet axiome definitif,

Teindre n'eſt autre choze, que reduire le teint en ſa nature, & demeurer avec luy, ſans transformation, en enſeignant la nature de batailler contre le feu. Car la nature du teignant s'acorde à celle du teint.

De fait, ſi vous teignez avec l'Or ou l'Argent l'Eſtain, le plom ou autre ſemblable, l'acord eſt aux natures, parce que tous ont pris leur origine du Mercure. Le meur eſt icy joint avec le non meur, afin que le non meur devienne parfait par le meur. Mais ces quatre eſprits ſuſdits, eſtans differens en nature d'avec les metaux, ie demande s'ils doivent teindre, s'ils ſeront convertis, ou s'ils convertiront. S'ils doivent eſtre convertis, ils ne ſont point teinture, comme il apert par la deffinition ſuſdite. S'ils doivent convertir, ils convertiront la choze teinte en leur nature, laquelle eſt terreſtre & eſtrangere aux metaux.

C'eſt

C'est pourquoy ils ne peuvent, en teignant, faire un metal. Et qu'en teignant, ils convertissent le teint en leur nature se prouve par cet axiome,

Tout ce qui engendre produit son semblable.

A cette raizon estant la teinture de ces quatre esprits generatifs, la Terre engendrera une choze semblable à soy, & terrestre. Pourtant fuyez toutes ces chozes qui ne s'acordent à la Nature, comme les cheveux fumants, le cerveau, la salive, le lait des femmes, le sang, l'urine, la fiente, l'embrion, le menstrue, le sperme, les os des morts, les poissons, les oyzeaux, les vers, crapauts, & bazilics naturels & artificiels, où gist une grãde fable. Ne cerchez aussi les sucs des vegetaux, & mesmement les deux Simples, nommez l'un Lunaire, l'autre Solaire. Gardez vous de prendre aucune choze dont les Philozophes se sont servis de comparaizon, comme quand ils dizent, *Prenez de l'Arsenic blanc, du Souphre vif, Theriaque, Lune fixe, &c.* par ce qu'ils entendent autre choze par ces mots là. Ceux qui feront le contraire se tromperont eux mesmes, en trompants les autres, voulants par une choze meschante faire une choze bonne, & par une choze defectueuze supleer au defaut de la Nature. Croyez donques nostre Poete, que celuy qui seme l'ordure ne moissonnera point le froment: fuyez, comme conseille le bon Trevizan, tous sels, aluns, couperozes, atramants, vitriols, borax, pierres d'aymant, & autres pierres minerales & precieuzes, & le talc, & le gyp. Laissez tous metaux seulets: car bien que par eux soit l'entrée, vous n'en feriez rien, & moins des moyens mineraux.

Car jaçoit qu'on en puisse faire des metaux, ils ne le seront qu'en aparence. C'est donc folie de cercher en une choze ce qu'elle n'a point en soy. Ie ne vous veux toutesfois céler qu'on trouve au centre de la Terre une terre vierge, laquelle purgee par l'eau & le feu de son peché originel, comme dit le docte Penot, est le sujet de toutes merveilles. Car d'icelle, moyennant le Mercure du grand Monde, l'art peut tirer tout ce que la Nature engendre ez entrailles de la Terre, soyēt metaux parfaits ou imparfaits, & sept sortes de sels, autant de Mercures, & autant de Souphres, avec la gomme Azotique de Raimond Lulle, sa Lunaire, Solaire, Ciel, Tartre, sel Armoniac, &c.

Mais [a] poursuivon nostre euvre, & qu'ils suivent leurs voyes:
Ils se trouvent en-fin, orphelins de leurs joyes,
Et quoy que lon leur crie, ô pauvres obstinez,
Ils aigrissent leur mal, estants medecinez!
Comment donc, pour n'errer, opere ores le Sage?
Du [b] Souphre & du Mercure il fait un mariage,
Qui par [c] un juste poids, en vertu, moderé,
Engendre au clair vaisseau, [d] l'Elixir deziré.
Car c'est d'un tel surnom que l'Arabe l'apelle,
Pour receler, prudent, une poudre si belle,
Qu'on nomme Pierre [e] aussi, par-ce que fixement,
Sa fermeté subsiste en un feu vehément.

a La folie a tellemēt congelé, & fixé l'humeur visqueux & lunatique du cerveau de nos Alchymistes, que je croy que ny le Ciel, ny le Mercure des Philozophes mesmes, ne pourroit rezoudre en sa premiere matiere cette pierre dure

qui

qui va roûlant dans la teste sophistique de ces obstinez. Mais quand on l'auroit amolie, je m'asseure que tout l'Elebore d'Auvergne, de Languedoc, ny des Pyrenées, alëbiqué & rendu en purgatif specific, ne pourroit en purgeant, vuider cette humeur gluante. Et quand on les auroit ramenez en leur bon sens, par l'ayde du grand Elixir, ils se prendroyent encore à leur Medecin, faschez qu'il leur ostast ce plaizir, où ils se baignent se promettans en Idée mille felicitez & richesses, ne respirants que des Baronies, des Comtez, voire des Royaumes, & en fin un pouvoir sans limite. Mais ils ne se prennent garde, que, bastissants leur palais imaginaires, il leur arrive le plus souvent comme à ce Tharsis, qui de pauvre Pescheur, croyant devenir grand Seigneur, & chantant sa fortune future, tomba dans la Mer qu'il vouloit abandonner par mespris, & dont nostre Poete mesme chante plaizamment le destin dans ses premieres euvres, où l'ayant fait parler, il conclud en ces mots,

Ainsi chantoit Tharsis, n'ayant rien si à cueur,
Que d'acroistre, esblouy, son renom & son heur:
Mais il se vid trompé: La malheureuse pente
Du roc qui le portoit, fut sous luy trop glissante.
Car le pauvre Tharsis, s'en voulant en-aller,
Se sentit du plus haut jusqu'au goufre couler:
Il s'agraffe des mains, l'ongle & les bras luy faillent.
Il chet, la Mer en bruit, lors les ondes qui bâillent,
Le baillent aux poissons, & luy qui paravant
Des troupeaux de Neptun, gaillard, aloit vivant,
Se voyant ore apast des troupeaux de Neptune,
De maints cris esclatans importune Fortune.
Glauque s'en esbaist: L'escadron argenté
Des Nymfes de Thetis, la rivagere Acté:
Durymeduze & Thée, & Ianire attrayante,
Acourent de vitesse, à la roche noyante:
Mais cognoissants Tharsis, en lieu de l'assister,

Aux flots & aux poiſſons le laiſſent emporter!
Et lors le malheureux, par cette mort cruelle,
(Comme Icare jadis) fit la Mer immortelle.

De meſme en avient-il à nos pauvres Alchymiſtes, qui baſtiſſants leur fortune ſur des fondements ruineux, ſe trouvent en fin precipitez du faiſte de leurs pretentions en l'abyſme du dezeſpoir. Mais revenons à noſtre ſujet.

b Nous avons dit cy devant que c'eſt que Mercure, & Souphre des Philozophes, aſavoir deux ſubſtances homogenes & de meſme nature, qui ſont le Mercure animé, & l'Or, qui ne different ſinon en ce que l'un eſt maſculin, congelé & fixe par Nature, & l'autre feminin, volatil, & animé part art, leſquels aſſemblez ſelon l'intention des Philozophes, & gouvernez par une deue proportion du feu, engẽdrent un corps plus parfait que celuy dont ils ont puizé leur origine. Or pour parvenir à cette perfection, le Philozophe deſpouille le Roy de ſes ornements Royaux, le meine au bord de la fontaine, & là le hache en pieces bien menues, & le jette dans ladite fontaine ſon amie, pour eſtre regeneré en un corps plus beau, & changer ſa vieilleſſe ſterile à une fertile jeuneſſe; par laquelle il aquiert le moyen de s'habiller d'habits dix fois plus beaux qu'auparavant, par le dot que luy aporte la fontaine ſon amoureuze, qui luy avoit fait l'amour ſi long tems. De fait c'eſt le naturel de la femelle d'atirer le maſle à ſes amours, & non celuy du maſle d'atirer la femelle. Car la Nature non jamais oyzive, agiſt en elles, les eſmouvant à la generation de leur eſpece, afin de ſe multiplier & perpetuer. Donques ce mariage du Souphre & du Mercure eſt apelé des Philozophes, Rebis,

ferment, (toutesfois manuel,) parce que ledit Souphre ou Or eſt le vray Levain de l'Elixir, maintenant un vray mariage du maſle & de la femelle, qui donne eſperance à leur ſage Tuteur d'en voir en ſon tems de la lignée, qui eſt la Pierre qu'ils deſguizent ainſi, pour abuzer les ignorants, qui ne regardent qu'à l'exterieur de leurs eſcrits.

¶ Celuy qui veut deuement exercer cet art, & faire une multiplication, fixation, ou miniere, doit ſavoir ſur le doy le poids de châque choze. En cecy ſe trompent la plus-part de noz Alchymiſtes. Car s'ils mettent trop de la choze volatile en la fixe, la partie volatile emporte la meilleure partie fixe. Au contraire ſi la fixe eſt plus forte que la volatile, elle retient la meilleure partie volatile avec ſoy. Pource il faut moderer un poids ſelon la vertu des eſtofes, & en cela neceſſairement ſuivre Nature. Mais comment le feron-nous? Qui eſt d'entre les voyageurs des Royaumes Plutoniques, qui ait onques trouvé aucune balance ez boutiques de la Nature? Nous en atendons encore le raport, & cependant le poids eſt neceſſaire. Notez donques, que le poids, comme dit le Comte Trevizan, n'eſt requis là où il n'y a qu'une choze, car il n'eſt queſtion que du poids en vertu. Mais où il y en a deux, il les faut pezer, pour les proportioner ſelon la quantité requize. Ainſi le poids des Philozophes ſe donne au regard du Souphre qui eſt au Mercure, & en cecy conſiſte tout le ſecret, dont remarquez cette maxime, que

Le feu qui ne domine point au Mercure, eſt celuy qui digere la matiere.

Imaginez donc combien le feu est plus subtil que l'eau, l'air, ou la Terre, & combien il en faut pour pouvoir veincre les autres. Par ainsi le poids est en la premiere compozition elementaire du Mercure, & n'est autre choze, comme dit le susdit Trevizan. Si vous estes Philozophe, vous iugerez qu'il faut que la Nature face le poids: car elle ne peut errer, & ne prend plus qu'il ne luy faut, veu quelle est la juste & sage despenciere des trezors de l'Eternel. Il faut donc que vous faciez premierement la conjonction ou compozition, puis alterant, & mixtionnant, l'union se fera, là où vous n'aurez afaire du poids. Pource si vous dezirez estre vray artiste & bon disciple de la Nature, il la faut imiter en tous ses faits, proportiõnant vostre poids au siẽ: autrement vous vous en pourrez repentir, comme dit à ce propos le Code de toute verité, *Si tu fais mistion sans poids, il aviendra de la retardation par laquelle tu seras descouragé.* Et Abugazab maitre de Platon, a laissé par escrit en fort peu de paroles, mais vrayment dorées, tout le secret du poids des Philosophes, disant, *La puissance terrienne sur son rezistant, selon la rezistance differée, est l'action de l'agent en cette matiere.* Ces paroles sont le vray fondement du poids, lesquelles le bon Trevizan a epiloguees, & ne les a voulu expliquer, pour ne rompre son vœu fait à Dieu, à la raizon & aux Sages, comme nous le faisons aussi pour n'encourir leur juste indignation.

d Elixir est un mot Arabe, comme dit fort bien nostre Poete, qui le prend icy pour la Pierre parfaite en sa blancheur ou rougeur. Car

La pierre des Philozophes n'est au-

tre choze que la tresparfaite teinture de l'Or & de l'Argent.

Geber nous en donne trois ordres, dont le premier est un Souphre blanc, toutesfois non exactement fixe, pource n'arreste-til le Mercure que de mesme. Le second est un Souphre blanc fixant parfaictement le Mercure. Le tiers un Souphre blanc & rouge, qui se peut multiplier en vertu & quantité, & fait projection sur les imparfaits metaux. Isac Holandois est un peu different en ces trois sortes de medecine ou Elixir. Car par le premier il fixe parfaitement, par le second il fixe & fait projection sur les metaux mondifiez, & par le tiers fait projection indifferément sur les metaux impurs, sans les preparer aucunement. Mais en voicy la vraye definition, pour bien distinguer tout ce qui est requis pour ce regard.

Elixir n'est autre choze que le corps rezoût en eau Mercuriale.

Et comme dit Trevizan en sa lettre responsive, Elixir est dit de E, qui signifie ex, & Lixis qui signifie Aqua, parce que de cette eau, asavoir Mercuriale, toutes chozes sont faites. Il en donne un bel exemple, quand il dit, *En la medecine on joint l'eau simple de la fontaine en la premiere decoction par elixation avec la chair d'un poulet, & par le premier degré de la decoction aparoist du jus, & une decoction bonne & parfaicte, estans en efect dissoûtes en l'eau les parties aqueuzes & aerées de la chair dudit poulet, quoy que la terre & le feu y soyent aussi en effet. Mais afin que ladite*

medecine devienne un reſtaurant plus parfait, on broye la chair cuite, & y joint-on le jus, & avec un feu plus fort on diſtile le tout : de ſorte que ce n'eſt plus qu'une choze, où le ſubtil de la terre & le feu ſe ſont meſlez avec les parties aqueuzes & aerées du poulet, dont toute la vertu eſt en cette liqueur. De meſme ſe fait-il en noſtre Elixir, où l'eſprit crud mineral, comme l'eau, eſt joint avec ſon corps, qui eſt noſtre Souphre, le diſſolvant en la premiere decoction, & premier degré du feu. Ainſi de ces deux choſes eſt compozé l'Elixir, à ſavoir d'une eau teinte, ce qu'il faut noter pour bien entendre le Poëte.

e Nous avons dit cy deſſus que la Pierre n'eſt autre choſe que la treſparfaite teinture de l'Or & de l'Argent, mais il faut noter, qu'il y a trois ſortes de Pierre, minerale, vegetale, & animale, dont châcune eſt double, aſavoir blanche & rouge. Mais le grand Rozaire dit que la Pierre eſt dite toute choze, parce qu'elle a de ſoy & en ſoy toute choze ſervant à ſa perfection. Et Vincent dit en ſon miroir naturel, *Noſtre Elixir eſt dit Pierre & non Pierre: Pierre par-ce qu'il peut eſtre broyé, & non Pierre, par-ce qu'il ſe fond*, & comme dit noſtre Poëte, parce qu'il demeure fixe dans le feu. En fin, il eſt auſſi dit Pierre, par-ce que le Philozophe y baſtiſt toute ſa felicité, apres Dieu, en cette vie.

Mais doy-je ore ebloui d'une vaine aparence,
Preſter, veuf de pitié, mon envieux ſilence,
Au ſeul reſpect de ceux dont la crainte a caché
De cet œuvre divin le ſecret recerché?
Certes, ma franche humeur le vray ne peut deſdire:
Car le Dieu dōt l'amour ſi grands chozes m'inſpire,
N'en

N'enseigne le savoir par qui l'Ouvrier est fait
D'un Alchimiste faux, lachrymiste parfait.
Quand donc l'Artiste a mis la matiere en sa place,
Iusqu'au tems acompli sa main ne la desplace:
Elle est comme l'enfant, qui ne doit estre osté
Du ventre maternel, jusqu'au terme arresté.
Car l'air refroidissant sa chaleur naturelle,
Destruiroit la vertu de son ame nouvelle.
L'ame n'est que chaleur, & la matiere apres,
Ne pourroit d'aucun feu se parfaire jamais.
Voilà donc decelé ce tant celé mystere,
Que l'enfant est enclos dans la Lune sa mere:
Car que peut voir nostre œil sous le cours du Soleil,
Qui soit mieux que le verre à la Lune pareil?
Le verre a la couleur clairement paslissante,
La Lune a la couleur paslement esclairante:
Luy reçoit pres du feu les couleurs des vapeurs,
Elle aussi les reçoit du Dieu porte-chaleurs.

Le Poëte descouvre icy un grand secret, asavoir que depuis que l'Hymenée du Souphre & du Mercure est fait, le Philozophe qui en a esté le Paranymfe, ne vizite plus la chambre nuptiale, jusqu'à ce que le mariage est acomply, & l'enfant conceu & né. Il fait comparaizon de cet Embryon agissant à celuy de l'animal raizonnable, qui ne peut ny ne doit estre vizité, jusqu'à ce que de soy-mesme il ouvre la matrice & desire la lumiere: Comparaizon que le vray Philosophe doit bien esplucher. Le Saturne donques opere le premier en l'union des deux menstrues, en congelant & esteignant, au premier mois, par sa froidure & siccité, la matiere en une masse. Le second mois Iupiter opere par sa chaleur

benigne, digerant ledit cōgelé en quelque masse charneuze, qui lors s'apelle Embryon, commençant à démontrer les signes de son genre, toutefois communs à tous animaux. Le troiziesme mois Mars agist dans la matiere par une chaleur & siccité haussée & plus forte, par laquelle il la divize, & dispoze les membres. Le quatriesme le Soleil, comme Seigneur de cette generation, infuze l'esprit, & lors elle commence à se mouvoir & vivre. Le cinquiesme mois Mercure prend sa place en ce travail, faizant les trous & respiraux. Le siziesme Venus dispoze les sourcils, les yeux, les parties honteuzes & autres semblables. Le settiesme vient la Lune, & avec son humidité & frigidité travaille à sortir l'enfant, & s'il naist en ce tems il vit avec difficulté, & ne naissāt point, se debilite. Dont Saturne reprend le gouvernement au huitiesme mois, contraignant l'acception de l'enfant par sa froideur & secheresse, & s'il naissoit lors ne pourroit vivre. Le neufiesme mois le debonnaire Iupiter r'entre en besongne, & par sa chaleur vivifiante recrée les forces debilitées de l'enfant, en le nourrissant, & lors estant renforcé, l'enfant change sa chambre obscure à cette grande & lumineuze Sale de l'Vnivers. Les mesmes considerations faut-il avoir en la generation de nostre Pierre. Notant en outre que l'eau conserve trois mois durant nostre matiere dans la matrice, qui est nostre vaisseau. Autant de tems le garde & fomente nostre feu, auquel succede en mesme operation l'air chaud par trois mois. Toutefois nostre enfant ne peut sortir du ventre de son vaisseau que les vents dudit air ne soyent discutez par le feu Solaire, mais apres il sort, ouvre la bouche, & dezire qu'ō

l'alai

l'alaite, c'est à dire qu'on le reface & incere. Par là vous estes instruits, d'egaler la doze en vertu avec la propre matiere, la mettre dans le vaisseau où il la faut enfermer, sans l'en tirer, jusques à la fin de l'euvre. Il faut seulement uzer des degrez requis & proportionnez à la temperature de la Nature, qui seule nous produira ce que nous dezirons. Au contraire, si nous faillons en ces chozes, elle nous produira un faux germe, ou quelqu'autre nouveauté. Tout le mystere de l'euvre se fait donc par une seule voye & pratique sans lever la matiere de son vaisseau, ny la refroïdir aucunement. Car

L'or, rezoût une fois en esprit, s'il sent le froid, se perd avec tout l'euvre.

Dont si la matiere congelée apres la dissolution, & dessechée, se refroidissoit, elle s'endurciroit & restraindroit tellement ses pores, qu'elle esteindroit & dissiperoit ses esprits, sans les pouvoir jamais restaurer, parce que la douceur du feu requize à sa decoction, ne pourroit penetrer jusqu'au profond de la masse trop compacte, ny l'eschaufer également, sans fortifier le feu, ce que faizant, on la bruleroit, ou la contraindroit-on de s'en aler. Car l'air feroit esvanouir son esprit, sans le pouvoir rapeler, comme il arrive au bas or des rivieres, lequel emporté par grains en forme de sablon, par l'impetuozité des torrents passants par les minieres, & brizants les vaisseaux naturels, avant sa parfaite decoctiõ, ne peut apres par aucun feu artificiel, estre parfait, comme il l'eust esté par le soin de la Nature, s'il fust demeuré dans son vaisseau, & sur la chaleur continue qu'elle luy administroit, comme nous

l'avons

l'avons montré cy-devant en la generation des metaux. C'est ce que veut dire nostre Poëte, touchant la comparaizon de l'enfant avec nostre divin euvre.

Diray-je que le feu, pere à cette grand' Pierre,
Semble au feu qui contourne & féconde la Terre?
Car comme le grand Roy des clairs flambeaux des Cieux
Fait que la vapeur monte au Vuide spacieux,
Et faizant sur la Terre une celeste ronde,
Fertilize du Ciel tout le terrestre Monde:
Ainsi le feu cuizant du sage operateur
Pousse sur sa matiere une lente vapeur,
Pour, contournant tousjours la matiere croissante,
Former l'euvre plus beau que la Nature enfante.
Quand apres l'aspre Hyver, le souverain Flambeau
Ramene sur la Terre un jeune Renouveau,
Sa fertile chaleur, au commencement douce,
En esmouvant le germe, ez racines se pousse,
Les racines apres ressentans ce doux chaud,
Ioyeuzes d'enfanter, tirent leur séve en haut,
Cette séve se pousse ez branches ocienzes,
Qui lors vestent leurs bras de verdeurs gracieuzes,
Puis le chaud peu à peu, renforçant ses vertus,
Durcist le poil nouveau des arbres revestus,
Les arbres souffrent puis une chaleur plus forte,
Et la forte chaleur la maturité porte.
Mais si, quand l'Hyver triste a tondu la verdeur,
Le Soleil, tout d'un coup, renflamoit son ardeur,
Brûlant les arbres nus & sechez de froidure,
Il viendroit, non produire, ains destruire Nature:
Ainsi pour procréer cet ouvrage excellent,
Lors que le feu commence, il doit estre plus lent,

Puis

Puis montant par degrez, doit la Nature ensuivre,
Qui soudain peut tuer, mais soudain ne fait vivre,
Veu que plustost qu'au naistre, à la mort tend tousjours
L'ouvrage où de la haste est admis le secours.
Pource du laict benin la viande legere
Est des tendres enfants la pasture premiere,
Puis quād ce mets liquide a fait leurs os plus forts,
De plus forte viande on sustante leurs corps.
Comme un corps mort ne cuit, lors qu'un Demon y entre,
Par faute de chaleur, ce qu'il met dans son ventre,
Ainsi l'esprit moteur dont l'ayde opere ici,
Sans ce chaud naturel, ne le digere aussi.

Le Poëte nomme icy le feu, Pere de la Pierre, & est le feu naturel. En suite il traite du feu exterieur, & de son gouvernement, dont il donne trois exemples pris du Soleil en la premiere saizon de l'année, de l'estomac, & d'un jeune enfant, concluant toutefois que si le feu naturel n'est en la matiere, ou est esteint par l'ignorance ou negligence de l'artiste, que l'exterieur n'y peut plus rien faire, dont il ameine la comparaizon d'un esprit estranger en un corps mort. Quant au reste, il est assez clair, toute-fois je diray en passant qu'il faut que vostre feu alume le feu dedans le vaisseau, & le garde de s'esteindre, comme veut Reppley, quand il dit en ses douze portes *Qu'est-ce que vous vous amuzez à l'entour de vostre feu, faites vostre feu dans vostre vaisseau.* Ainsi nous avons double feu, le Souphre naturel, ou de la Nature, & le feu instrumental, aydans l'un à l'autre. Si bien que le feu est tout l'art dont s'ayde Nature. Le Trevizan dit qu'il a mis

son vaisseau au bain & au fient, mais pour neant, & sur le feu de charbon qui estoit encore pis: car sa matiere sublimoit. Notez par là que la chaleur des minieres est nulle, ou comme insensible, car si elle y estoit, son ouvrage se feroit tout à coup. Dont il nous faut un moteur exterieur pour haster la bezongne, & n'importe qu'il soit feu de lampe, de fient ou de charbon, estant apliqué selon la proportion de la matiere changeante de nature en nature, & selon que le moteur interieur du vaisseau pousse soy-mesme à l'action. Il faut donc, comme dit le Trevizan, faire feu digerant, continuel, non violent, subtil, environnant, aëreux, clos, incomburant, & alterant, & *En mon vray Dieu*, (dit-il) *je t'ay dit toute la maniere du feu*. Or qu'il ne le faut precipiter, oyez ce que dit le grand Rozaire, *Gardez de vouloir parfaire vostre solution avant le tems requis, car cette haste est signe de privation de conjonction*. A ce propos dit aussi Marie profetesse, *Le feu fort garde de faire la conjonction*. Et notez ce secret, que le Mercure est tout nostre feu, comme feu de cendres, de bain, & de charbon nud, & cela selon qu'il est vif, ou mortifié, blanchi ou rougi, changement que vous devez suivre, proportionnant vostre feu exterieur à la chaleur du bain, des cendres, du sablon, & du feu nud. Si vous estes maintenant bon artiste & Philozophe, vous entendrez ce que doit estre vostre feu. Regardez ce que dit à ce propos la lumiere d'Aristote, *Le Mercure se doit cuire en un triple vaisseau, pour évaporer & convertir l'activité de la secheresse du feu, en l'humidité vapoureuze de l'air circuissant la matiere*. Et le Trevizan en sa pratique alegorique met un mur circuissant un creux de chesne

chesne, dans lequel est la fontaine où se baigne le Roy. Voila donc un triple vaisseau. Et Geber dit, *Le feu ne digere point nostre matiere, mais sa chaleur alterante & bonne, qui est estimée seche par l'air qui est la moyenne region, où le feu ait à se mouvoir & s'amoitir.* En fin c'est le feu, qui peut faire ou destruire nostre euvre, comme dizent Aros & Calib, le Mercure & le feu suffizent, au milieu & à la fin, mais non au commencement, où il est question d'une petite chaleur de feu, & le Rebis.

[a] *C'est icy le secret de Iupiter, qui donne*
Vn doux embrassement à sa douce Latonne.
Ils sont dedans une isle & l'isle est le vaisseau,
Iunon y vient du Ciel, c'est du creux chapiteau,
Par où descoule au fond mainte humeur aërée,
Et trouve, en descendant, cette Nymfe sacrée,
Dont Diane & Phebus en Dele vont naissant,
Qui sont le blanc Trezor, & l'autre rougissant.
Comme le haut Soleil, quand au Mouton il monte,
Surpasse la froideur qui Saturne surmonte,
L'inferieur Soleil qui cet euvre accomplist,
De la matiere au four la froideur abolist.
C'est icy [b] *que l'espreuve à l'artiste declare*
Cet antique secret de Dedale & d'Icare,
Qui pere & fils enclos, leur forme desguizant,
Au labyrinthe estroit du vaisseau reluizant,
Ont du visqueux amas des matieres subtiles,
Dessus leurs flancs cirez mis des plumes mobiles,
Et d'un vol ondoyant, parmi l'air emmuré,
Ore haut, ore bas, fendent le Ciel verré.

a Le Poëte ayant bien amplement enseigné cy dessus le gouvernement du feu exterieur, retour-

ne au mariage du Souphre & du Mercure,& descrit le coït de Iupiter & Latone,dont se fait la conjonction des deux precieux gemeaux,Phebus & Diane, qui naissent en l'isle de Dele. Par Latone donc il entend le Souphre impur & alteré, ou le bas de la Pierre,par Iupiter l'eau Mercuriale animée, ou le haut de ladite Pierre, ou le Souphre plus subtil, & par Iunon le corps du Mercure aërien lequel descendant du Ciel ou chape du vaisseau, va trouver ledit Souphre impur, à savoir Latone,laquelle engrossée par le Souphre subtil ou Or spirituel , enfante l'Elixir blanc & rouge. Car alors la froidure,(comparée à Saturne) est surmontée par la douce chaleur de Iupiter,ou de l'inferieur Soleil. Ainsi le haut se fait comme ce qui est en bas,& le bas comme ce qui est en haut, selon l'axiome de nostre grand Hermes, c'est à dire que l'Or qui est fixe & terrestre, par sa pezanteur tombe tous-jours en bas, cerchant son Element, parce qu'il est seul entre les metaux qui tombe au fond du Mercure, & tous les autres nagent dessus, & le Mercure, parce qu'il est volatil, recerche le haut, qui est l'air: mais sentant l'Or,le dissoût en sa forme de Mercure courant, comme luy, le fait esprit leger & sperme masculin, aëré , & prest à monter en sa region supreme & etherée. Ainsi le bas est monté en haut, & faut maintenant que nostre Mercure (ou Iupiter) descende en bas, afin que le haut & volatil soit semblable à ce qui estoit en bas, qui est l'Or. Car le corps est devenu esprit, & faut maintenant que l'esprit devienne corps.

b Dedale signifie en la pratique de nostre euure, le Souphre variable, parce qu'il le change d'une couleur & nature en autre, car Dedale signifie,

gnifie, chozes diverses. Ce Souphre est le pere de l'autre subtil & fuzible, ou Or spirituel dans nostre double Mercure, qui est cet Icare fils de Dedale. Par le Labyrinthe les Poëtes entendent nostre œuf ou vaisseau, ou plustost la pierre vile, se montrant sous le masque hideux de la noirceur. Quant aux ailes dont ils taschent à s'envoler, ce sont les chozes qui servent à la sublimation. Ainsi sous cette fable ils ont caché la vraye distilation des Philozophes. Car des goutes montent au haut du vaisseau par la sublimation, lesquelles sentants la reverberante chaleur de l'Artiste, ne s'y peuvent arrester, ains tombent derechef dans le reste de l'eau subsidante en bas, & ainsi fondant ses ailes tombe dans la Mer, ou amas visqueux dont parle nostre Poëte. Les ignorants n'ont entendu cette fable, ny cette distilation, de laquelle Morien dit en la Tourbe, *Apres la sublimation ajoustez incontinent la distilation.*

a Mon Dieu le grand plaizir, lors que l'Ouvrier void naistre
Les signes qui luy font son ouvrage connoistre!
Tantost [b] il void le noir corrompu de poizon,
Puis le gris qui du noir montre la guérizon:
Puis diverses couleurs, qui ne trouvants issue,
Semblent au bigarré d'une liquide nue
Se recourbant en arc, quand Phebus darde au creux
De l'humide nuau, ses rayons chaleureux.
Ore [c] il void esclater une blancheur parfaite,
Montrant que sa matiere est entierement nette:
Tantost [d] une rougeur, qui seche, fait paroir
La plus grand' pureté qu'au Monde on puisse voir.

Mais

Mais ainsi qu'un enfant peut vivre au mois settiesme,
Aussi bien que ceux-là que produit le neufiesme:
Car les Planetes ont sur luy versé leurs rais,
Et fait, en le purgeant, tous ses membres parfaits:
Mais l'enfant ne sauroit, quoy que les femmes dient,
Quand leurs sales larcins aux Ieans elles pallient,
Vivre au huitiesme mois, où Saturne nuizant
Des nouvelles humeurs dedans luy va cauzant.
Ainsi cette matiere, en sa blancheur naïve,
Aussi bien qu'en la rouge est entierement vive:
Mais lors qu'elle commence a perdre sa blancheur,
Iusqu'au rouge parfait, elle perd sa vigueur.
Non pas que de son eau la force interieure
Qu'on ne restaureroit, en ce changement meure,
Mais estant pour le blanc preste en perfection,
Le feu plus continu luy perd cette action.

a La Pierre passant d'une extremité en l'autre, jaçoit qu'elle ne reçoiue toutes les couleurs du Monde, comme pense la troupe errante des Alchymistes, est susceptible de toutes les moyennes en general, dites moyennes pour ce seul respect. Premierement paroist la noire, puis la grize, puis la blanche susceptible en puissance, non en effet, de toutes couleurs, puis la tanée, à laquelle succede la rougeastre, puis la rouge, & en fin l'autre rouge qui surmonte les Rubis en toute beauté. En cet endroit, il faut noter que lors que la matiere commence à prendre sa blancheur, il aparoist un plumage de toutes couleurs dans le ventre du matras de la couleur de l'Iris, laquelle s'engendre des rais du Soleil retenus & reverberez dans la concavité de la nue humide, comme remarque nostre Poëte. Car la matiere ayant en-

core un peu d'humidité, que le quart degré du feu esleve dans le concave du matras blanc & diafane, rend une couleur rutilante, qui se recourbe dans le creux du vaisseau, pource qu'elle ne peut sortir, & par les rayons du feu exterieur, reçoit diverses couleurs. Ce qui a fait dire aux Philozophes qu'on void en nostre Pierre toutes les couleurs du Monde.

b Il y a trois couleurs principales qui se doivent montrer en l'euvre : le noir, le blanc, le rouge. La noirceur, premiere couleur, est nommée des anciens Dragon venimeux, quand ils dizent, *Le Dragon devorera sa propre queuë*. Les autres la nomment, le Serpent engrossant soy-mesmes. Les autres, la teste ou le bec du Corbeau, la noirceur de la Mer, le noir plus noir que le noir, & Aigle noir. Geber & Danthyn dizent de cette couleur, *Réjouissez-vous, par ce que sous cette noirceur la blancheur est cachée*. Certes si l'euvre demeure tousjours blanc & n'aparoist aucune noirceur, l'operateur la doit abandonner, comme les Corbeaux abandonnent au nic les Corbillats, jusqu'à ce que leur duvet qui demeure blãc l'espace de sept ou huit jours, se change en plumage noir, comme celuy de leurs pere & mere, qui lors les recognoissants, les tiennent pour leurs, & les nourrissent. Ainsi nostre Pierre avant sa dissolution, & quelque temps apres est blanche, qui ne laisse aizément juger si la dissolution requize est parachevée, jusqu'à ce qu'elle a revestu le noir. Ce qu'avenant, l'operateur doit recognoistre son euvre pour legitime, & la nourrir jusques à sa perfection. Cette noirceur est aussi dite l'Element terrestre, & un venin mortel, & ce en premier lieu à cauze de la putrefaction qu'elle a engendrée,

gendrée, car toute corruption de matiere, de quelque qualité qu'elle soit, la rend mortelle. En second lieu, pour declarer l'action des Dragons & des Lions qui se sont entretuez, & finalement à cauze des matieres qui estoyent mortelles & inutiles, si Nature ne les eust animées, pour les enfanter viziblement. A quoy nous ne saurions parvenir sans la noirceur au ventre de sa mere, jusques au tems de l'enfantement, qui se faizant le settiesme mois, est parfait au blanc, & peut vivre, comme l'enfant qui naist audit mois, ainsi que nostre Poete alegue fort à propos.

c La blancheur est la fin de la sublimation, & la vraye fixation des Philozophes, pourtant dite, Lune fixe, chaux vive, miniere, Souphre blanc, Royne des metaux, mere des perles, Elixir blanc, le blanc plus blanc que le blanc, Lion blanc, Aigle blanc, lait virginal, En fin ils luy ont donné tous les noms de ce qui porte une extreme blancheur.

d La rougeur est la derniere couleur & la fin du premier travail du Philozophe, & est dite, Pierre, miniere, Souphre & Lion rouge, le Roy des metaux, pere des Rubis, Elixir & euvre rouge, le rouge plus rouge que le rouge, sang humain, portant en fin tous noms de toute choze rouge, corps glorifié, qui vit de siecle en siecle jusques à la consumation du Monde. Roy immortel, & comme dit Hermes, C'est la force forte de toute force, veinquant toute choze. Dont tous ses ennemis, les metaux imparfaits, sont contraints faire paix aveques luy. Si bien que le Philozophe voyant cette belle & celeste rougeur a dequoy se resjouir, & rendre graces au Soleil eternel par la grace & lumiere duquel ce beau

Phebus s'est rendu son domestique, & par ses rayons luy a donné la gloire du Monde universel, & la clairté qui chasse les ombres de toute obscurité & mensonge.

[a] Donques quand la cuisson est du tout achevée,
En sa haute rougeur la Pierre est eslevée:
Telle que nostre sang, qui, lors, qu'il est bien cuit,
Par la chaleur du foye, en rougeur est reduit.
[b] Ore elle est ce Vautour, qui sur la droite coste
D'un mont grandement haut, chante d'une voix haute,
Ie suis noir, & tantost vay tout gris paroissant,
Tantost blanc comme neige, & tantost rougissant.
Voilà donc, abuzez, comme il vous faut entendre
Que les quatre Elements se viennent icy rendre:
Car la Terre est le noir, le feu l'autre couleur,
L'onde est la blancheur pure, & l'air cest la rougeur.
C'est donc, c'est donc alors que tressautant de joye,
L'ouvrier va louant Dieu, qui ce bien luy envoye.
C'est [c] alors qu'il a veu ce qui montre de fait
Que le feu doit un jour purger le Monde infet.
C'est alors qu'il a veu ce que l'ancien cache
Sous le veillant Pasteur de la fille d'Inache:
Car comme d'yeux d'Argus les Pans sont bigarrez,
Cette matiere abonde en signes colorez.
C'est alors qu'il a veu que sur la fraiche Terre,
Pyrrhe & Deucalion vont ruant mainte pierre:
Les femmes que fait Pyrrhe est l'Argent-vif fixé,
Les hommes que fait l'autre est le Souphre annexé.
Bref, c'est lors qu'il a veu cette Gorgone dure,
Changeant ceux qu'elle œillade, en pierreuze nature:

Mensonge qui fait voir l'effect non mensonger
De ce divin Threzor, qu'en Pierre on void changer.

a Le Poete ne compare sans cauze cette derniere decoction se montrant sous la couleur vermeille, à la rougeur du sang deuement cuit par la transmuante chaleur du foye. Car comme le sang ainsin alteré, nourrissant les membres, est changé en leur substance, cette rougeur prize par la bouche, peut estre transmuée & servir de restauratif & medecine unique. C'est pourquoy les Philozophes apellent cette rougeur sang humain, & Lion rouge, jaçoit qu'aucuns momment ainsi l'Or, avant son alteration, comme estant ce Lion, sang, ferment, & teinture en pouvoir, & elaboré par l'art, est tel en effect: estant autrement dit, Or Astral, ou Electre des Philozophes.

b Il y a eu de tous tems des Alchymistes si ignorants, qu'ayants amené l'euvre à la perfection d'une rougeur absolue, ils l'ont quité, pensans qu'il ne valoit rien, parce qu'il ne fluoit point, & n'avoit ingrez quand ils l'ont voulu jeter sur le Mercure ou sur les metaux imparfaits. Dont ils ont conclu l'art estre ou faux, ou impossible. Certes ils avoyent quelque raizon, car ils n'auoyent qu'une terre rouge, qui avoit perdu son humidité, comme dit Geber, *Les esprits qui ont perdu leur humidité par sublimation & fixation ne peuvent rien faire de bon, tandis qu'ils sont terre, ou aussi secs.* Et telle est nostre rougeur, qui estonne les ignorants, ne sachans qu'il luy faut rendre son humidité perdue, alaitants ce jeune Lyonceau avec le propre lait de sa mere: & ne

quiter

quiter l'euvre là où il la faut recommencer. De fait, ce Vautour leur crie de la haute coſte qui eſt ceſte haute couleur, qu'ils ne le delaiſſent-point afin qu'il ne les delaiſſe: & qu'il eſt noir, gris, blanc, rouge, voulant dire qu'il faut refaire l'euvre, par une meſme procedure, par laquelle aparoiſſent derechef tous ces ſignes & couleurs que l'ignorance a pris pour des euvres particuliers, pour en baſtir apres ce grand & univerſel œuvre. Ce qui eſt contre la Nature & l'experience, comme l'ont montré le Trevizan, Iſac & tous les autres vrais Philozophes, entr'autres Geber, qui dit que l'euvre ſe fait en un ſeul fourneau, & en un ſeul vaiſſeau, où il ſe diſſoût ſe putrifie, ſe congele, conjoint, ſublime, fixe, & incere ſoy-meſme, ſe rendant fuzible comme la cire. Il ſe ſepare ſoy-meſme, nous faizant voir ſous un meſme regime de feu, & ſans le bouger, ce qu'on nomme les quatre Elements. Car premierement nous avons veu l'eau & la Terre, qui ſont l'Or & le Mercure, leſquels avoyent en leur oculte le feu & l'air. Mais ceux-cy n'eſtoyent ſuſceptibles qu'à l'intellect. Apres nous avons veu de nos yeux le blanc, qui eſt dit air, provenu de l'eau ou Mercure, & maintenant le rouge, qui eſt comme feu procreé par l'action du Souphre veinqueur. C'eſt pourquoy les anciens ont nommé ces couleurs les quatre Elements, quoy qu'en effet il n'en ſoit que deux : à ſavoir l'Eau & la Terre, d'où naiſt par le troizieſme, qui eſt le Souphre mediateur, ce glorieux ternaire, premiere & prochaine matiere de toutes chozes compozées, leſquelles, tant en leur compozition que rezolution font voir ces quatre couleurs comme leurs enfants, leſquels nos pauvres Ari-

ſtoteliciens ont pris pour les peres meſmes: aſavoir pour l'agent & le patient,ou l'Eau & la Terre. De fait ces deux ſont la ſeule & premiere matiere recitée par le legiſlateur de la race Abrahamide, & confirmée par Hermes Triſmegiſte, & en fin par les deſcendans des vrays Philozophes: auſquels s'acorde l'invincible experience des vrais Alquimiſtes, leſquels experimentent tous les jours que de deux par le troizieſme toutes chozes provienent. C'eſt ce qui ſe void en la compozition du Mercure ſimple des Philozophes, en celle de l'Azoth,en l'inceration, en la fermentation de l'euvre, & en fin au commencement & parachevement d'iceluy, ſans voir ny avoir afaire du quatrieſme, comme veulent nos quadrateurs du cercle, leſquels laiſſant couronner fauſſement leur cercle de ce laurier quarré, je retourne à noſtre Poëte.

c Le poëte fait icy une belle comparaizon, montrant que comme le Monde a eſte une fois purgé par l'eau & le ſera en fin par le feu: qu'auſſi l'eau a premierement lavé les feces exterieures de l'euvre, & le feu a ſur la fin,ſeul,netoyé & conſumé toutes les ordures & feces interieures de la Pierre. C'eſt pourquoy les Philozophes dizent que l'azoth & le feu purgent & lavent Latone, laquelle nous avons dit eſtre cette terre impure que Iupiter va trouver en Delos. En cecy conſiſte tout le ſecret de noſtre ſcience, aſavoir qu'il faut que toutes chozes meurent & ſoyent regenerées par l'eau & le feu, & qu'apres elles deviennent un corps ſpirituel, dit quinteſſence, ou Magneſie: comme nous enſeigne le divin dialogue du fils de Dieu avec Nicodeme. En fin cette rougeur naiſt en pouvoir apres que

le Mercure a tranché la teste d'Argus & les couleurs sont esvanouies, lesquelles nous apelons la queue du Paon. C'est aussi, comme dit nostre Poëte, cette façon d'engendrer masles & femelles, par la comparaizon de Pyrrha & Deucalion, par laquelle est signifiée la projection de l'euvre blanc & rouge : euvre, qui apres, augmenté en vertu, est nostre Gorgone convertissant les metaux imparfaits, (qui sont nos hommes de la parenté de la Pierre) en vrayes Pierres : Ce qui se fait par adaptation, comme dit Hermes en sa table d'esmeraude : & ainsin ils participent à la gloire de leur Roy, comme dit la pratique alegorique du bon Trevizan.

Or [a] afin qu'ez metaux sa matiere ait entrée,
De Lune ou de Soleil il la rend incerée:
Et [b] par sa poudre blanche alors il va changeant,
Ietant un poids sur dix, l'imparfait en argent:
Ou jetant sur cent poids un poids de rouge extreme,
Son argent vient un or, qui sur l'autre est supreme.
Ainsi l'essay fait voir que l'imparfait metal
Tient un Souphre d'essence, un autre accidental.
Cetuy-cy qui puant, n'est enfermé qu'au pore,
Sans gaster les metaux, d'avec eux s'evapore:
Mais celuy-là demeure, & s'il ne demeuroit,
La forme des metaux soudain se destruiroit.
L'essencielle humeur jamais ne se divize
De son propre sujet, qu'elle ne le destruize.
Que si je le prouvoy, je diroy les Humains
En produire en leurs corps des exemples certains.
Car quand l'aigre santé fait dans nous rezidence,
L'humeur qui de noz corps l'estat trãquile ofence,
Soudain par la sueur, ou l'art medecinal,
Se separant de nous, nous separe du mal:

Mais si c'estoit l'humeur par l'essence sortie,
La perdans, nous perdrions & l'humeur & la vie,
Comme ceux qui poussez d'un funeste dessein,
Font perdre tout leur sang, perdent l'ame soudain.

a Il y a deux sortes d'inceration, dont la premiere est la plus vraye & plus naturelle, laquelle se fait quand par une longue decoction & mesme regime de feu, la Terre commence à croistre & s'espaissir, & l'eau à se diminuer. Danthyn le Philozophe dit : *Il faut distraire sa sueur, & la luy faire boire apres.* Pource les Philozophes appellent cette operation, Cibation, meslant le lait à la terre feuillée. Mais il faut faire cela par mezure, afin que sa blancheur, sa rougeur, sa bonté, sa quantité, & sa vertu, croisse & s'augmente. Or l'autre sorte d'inceration est celle dont parle icy le Poëte, & est de rendre fuzible une choze dure, & qui ne se peut fondre, afin que la medecine ait ingrez. Car apres qu'on a, par un long travail, produit la Pierre au blanc & au rouge, elle ne peut pourtant faire la projection: parce qu'elle ne se pourroit rezoûdre, ains demeureroit terre rouge ou blanche, dont on void aizement qu'il luy defaut la fluxibilité, laquelle il luy faut donner, afin qu'elle ait entrée dans les metaux. Nos pauvres Alchymistes Evangelizans ont cerché cette inceration dans des huiles estranges, comme en celle d'Antimoine, d'Arsenic, & semblables, mais en vain, puisque la Nature ne se nourrist que de ce qui est de sa Nature, qui est le Mercure: car

Les corps des metaux parfaits, alterez selon l'art, boivent subitement, & natu-

rellement leur Mercure.

En cecy consiste le fondement des minieres & de la projection, asavoir que le Mercure corporel, parfait & courant, augmente en quantité, & donne ingrez, & le Mercure fizé, blanc, ou rouge, fermente, & augmente aussi en quantité. Par ce moyen vous avez des minieres, si vous voulez, & pouvez faire projection quand il vous plaira. Sur quoy j'ay assez dit au bon entendeur.

b Le Poëte ne parle en ce qui s'ensuit que de la projection, & de la transmutation qu'elle fait, grande ou petite, selon la perfection de la medecine. Car plus elle est subtilizée & teinte, plus elle opere abondamment, & ainsi suivant la Nature, nous achevons les imparfaits metaux Dont il faut noter, comme dit nostre Poëte, que lesdits metaux imparfaits ont double Souphre, asavoir homogene, par lequel avec une mesme eau Mercurielle, ils ne sont que Mercures: & un accidental par lequel ils sont congelez en plom, estain, cuivre, ou fer, voire en or ou argent selon la perfection ou imperfection dudit Souphre, comme il a esté dit en la generatiõ des metaux, en laquelle la principale vertu de la congelation gist au Souphre, par lequel le Mercure diversement congelé par la Nature, luy baille sa forme selon ledit Souphre. Or une matiere ne sauroit endurer deux formes, dont, si lon veut introduire une forme meilleure dans les metaux imparfaits, il les faut, selon Aristote, reduire en leur premiere matiere, en separant la susdite forme accidentale. C'est ce que fait parfaitement nostre medecine par la projection, par laquelle elle se joint au Mercure des metaux, lequel elle

purge, fixe, & rend en la perfection de l'Or & de l'Argent, ſeparant le Souphre combuſtible & accidental, qu'elle expoze au feu de la conſumtion. Il apert donc que nous ne nous vantons point proprement de faire de l'Or, ny transmuer, introduizans une forme eſtrange, comme la calomnie le voudroit faire acroire car nous gueriſſons ſeulemẽt le Mercure malade des imparfaits metaux, par la vertu d'un Mercure parfait en medicamẽt, tout ainſi que par une medecine on gueriſt le corps humain, cõme dit tres à propos noſtre Poëte, lequel en tout le reſte eſt aſſez clair.

Qu'eſt-ce donc maintenant, l'ame à ſon corps ſe range,
Et nonobſtant tout art, d'un eſtrange s'eſtrange?
Montrez-vous pas à clair, ſous cette fiction,
O Philozophes vieux, voſtre projection,
Et qu'il faut que la choze où la forme s'adreſſe,
Pour tant mieux s'animer, ſoit de ſemblable eſpece?
Auſſi de vray le feu, quand à l'onde il eſt joint,
Car l'eau ne luy eſt propre, il ne l'anime-point.
Mais comme une chandelle (où le ſuif & la flame,
Sont celuy-là le corps, cette-cy comme l'ame)
Va ſoudain contre bas une autre r'alumant,
Qui demy-pied deſſous, eſteinte, va fumant,
Lors contre ſon inſtinct, pour trouver nourriture,
Le feu leger deſcend par la fumée obſcure:
Ainſi de l'Elixir l'ouvrage ores parfait,
Vraye forme & vraye ame à tout metal infet,
Mettant ez noirs metaux de ſa ſplendeur extreſme,
S'esjouiſt de tomber dans ſon eſpece meſme.

La ſympathie qui eſt entre noſtre Elixir & la ſubſtance moyenne ou Mercurielle, eſt la cauze de cet

de cette tant soudaine teinture & illumination des metaux. C'est aussi ce que montre clairement nostre Poëte par la flamme d'une chandelle r'alumant sous soy contre son instinct la meche demy esteinte. Montrant en outre par là, que si les metaux n'avoyent le pouvoir d'estre animez, ce supreme Elixir ne leur sauroit donner vie, non plus que le feu à la chandelle plongee dans l'eau. Donques cette huile incombustible ne peut entretenir sa lumiere que par la meche de cet alun plumeux, qui est en tout metal en pouvoir. Dont le faizant bouillir dans ladite huile incombustible, il rend un feu ou lumiere qui ne s'esteind jamais, dont nous tiendrons le secret de nos lampes caché sous les lettres hieroglifiques d'Egypte, de peur que la superstition de ce siecle trop curieux en esteigne les flameches.

Voilà [a] cõme le Roy, pompeux d'habits Royaux,
Sortant de la fontaine, enrichist ses vassaux:
Parce que d'imparfaits, tous les corps metaliques,
Par ce Roy des trezors sont rendus magnifiques:
Et tel que le Soleil sur les Astres moins clairs,
Tel est ce surgeon d'or sur les metaux divers.
Celuy-là vigoureux, donne aux Astres lumiere,
L'autre aux impurs metaux sa puissance pleniere:
Semblable [b] à l'odoreux & rougeastre Safran,
Prens-en un petit brin, puis apres le respan
Par dessus beaucoup d'eau, tu verras l'eau se faire
De fade, bien flairante, & jaunastre de claire.
Qu'est-ce [c] donc de Vulcan, laid du Ciel eslancé,
Et dedans l'isle apres, des Singes avancé,
Que ce Roy que, diforme, au vaze on precipite,
Où celuy le nourrist qui la Nature imite?

Quand donc [d] il est parfait, on croist en quātitē
La supreme grandeur de ce Roy souhaité.
Et faut que par l'Ouvrier l'œuvre alors soit refaite,
Si l'Ouvrier veut encor son œuvre plus parfaite.
Car comme plus Vulcan, fait incarnat le fer,
Plus il croist sa vertu pour pouvoir eschaufer:
Ainsi plus on recuit cette Pierre admirable,
Plus cette Pierre acroist sa force incomparable:
Si [e] qu'en fin un seul brin de ce rare trezor,
(S'elle estoit vif argent) rendroit la Mer en or!

a Le bon Trevizan feint une fontaine dans laquelle le grain d'or, qu'il nomme son livret d'or, estant jeté, meurt, renaist, & devient un Roy tres-puissant, lequel rafreschi, c'est à dire inceré, ressort, ayant la chair tres-vermeille, laquelle il donne à manger à ses vassaux, qui sont les imparfaits metaux, & lors leur dezir est accomply, dont ils possedent d'un droit entier la couronne de leur Roy. Ainsi comme dit nostre Poëte, lesdits metaux imparfaits sont rēdus magnifiques, bien que ce Roy retienne pour soy une splendeur aussi excellente que le Soleil sur les autres Astres.

b Le Poëte montre par sa comparaizon du Safran la vertu teignante de cet Elixir. Car comme une partie de Safran teind l'eau & luy donne sa bonne odeur, de mesme un seul grain de cet Elixir corrige & teind en sa nature une grād' quantité de metal imparfait.

c Les Philozophes nomment les trois couleurs capitales trois Soleils, un blanc, un noir, un rouge. Dont nostre Poëte admirant la beauté de ce Roy rougement flamboyant, retourne à l'ex-

treme

treme noirceur & laideur, dõt il estoit barbouillé quand il suoit en la fontaine où il estoit apelé le Soleil noir, ou Vulcan, que les Poetes ont dit fils de Iupiter & de Iunon, & à cauze de sa deformité, jeté en l'isle de Lemnos, où il fut nourri des Singes. Par Vulcan ils ont entendu ce Souphre, ou ce Roy noir, que nous avons cydevant nommé, le feu des Philozophes, lequel pour son onctuozité se separe d'avec l'Azoth, ou Mercure double, nommé Iupiter & Iunon. Pourtant dizent-ils que ce Vulcan ou Souphre est le fils separé de leur ventre. C'est quand il nage sur l'eau Mercuriale, & apres tombe au fond du vaisseau, lequel ils reprezentent par Lemnos, où ce Vulcan est nourri des Singes, qui sont les artistes, vrais imitateurs de la Nature. Ce qui se fait en la cibation, en laquelle ils donnent à manger & boire peu à peu à ce Souphre son propre laict: comme nous avons dit sur l'inceration naturelle.

d Le Poëte parle icy de l'augmentation en vertu, qui est en faizant croistre par reiterée refection ou repetition de l'œuvre, le Souphre d'iceluy, auquel seul consiste la vertu de la congelation & de la fixation du Mercure des metaux, asavoir en le dissolvant derechef, puis le fermentant & incerant: car

La vertu du Souphre ne s'estend que jusqu'à certaine proportion d'un terme.

Donques l'operation reiterée est cauze que l'euvre croist en Souphre, & par consequent en vertu de congeler plus de Mercure, & par la fermentation croist en quantité ledit Souphre. Semblable au fer qui plus il se rougist au feu,

plus il augmente ſa chaleur & vertu de brûler, comme dit fort bien noſtre Poëte.

e L'euvre ainſi ſouvent recuite, deviendroit infiniment puiſſant en vertu medecinale. Ce que noſtre Poëte veut dire, comparant la vertu tranſmutatoire d'une fort petite quantité de ce Trezor à l'immenſe grandeur de la Mer. Certes ſi l'Ocean eſtoit vif-Argent, il pourroit par continuelle projection eſtre tranſmué en Or & en Argent. Mais laiſſons ces montagnes d'Atlas, & ces ſouhaits de Midas, & entendons noſtre Poëte plus ſainement, prenans la Mer pour noſtre Mercure limité dans l'entour du vaiſſeau, & dõt un ſeul brin de noſtre poudre rouge jeté dedans, le peut tout congeler en fin Or. Ainſi nous laiſſerons cette augmentation infinie au ſeul infini: de peur qu'entreprenants trop, & voulants, comme Phaëton, mener ce chariot ardant mal à propos, nous ne nous precipitions du faiſte de la felicité dans l'abyſme de tout mal-heur. Il nous ſufira donques de ſubvenir par cette ſupreme medecine à la defectueuze & quazi mourante pratique des Galeniſtes, & cependant par ce moyen anoncer le glorieux pouvoir de Dieu en la Nature. Thomas d'Aquin a reputé tres grand peché de reveler le ſecret de l'augmentation à l'infiny, lequel croyants, nous retiendrons nos dezirs & nos langues dans les bornes de la modeſtie.

a *Voilà donc ce Phenix, dont l'eſſence immortelle*
En cendres convertie, au feu ſe renouvelle.
Voilà comme l'art trouve un robuſte animal,
Qui eſtant vegetable, encor ſoit mineral.
Voilà celuy qui dit, Que ton ſoin ne me quite,

Et

Et mon loyal secours ne laira ton merite.
Et voilà comme on peut un trezor descouvrir,
Pour pouvoir tous les jours cent mile hommes nourrir.
Car comme on peut donner de la vive lumiere
Sans amoindrir du feu la clairté coutumiere:
Celuy sur qui le Ciel a versé ce grand bien,
Riche, en peut impartir, sans l'amoindrir en rien.
Moins heureux [b] *sont les Roys: Leurs grandeurs menacées*
Ne les font, bien-souvent, riches, que de pensées:
Pour trouver l'heur au Monde, ils se font malheureux,
Ils commandent aux gens, les gens dispozent d'eux:
Ils n'ozent bien-souvent, pareils à ce Tantale,
Tenter d'avoir le bien qui devant eux s'estale:
Où celuy qui prudent, jouist de ce beau don,
Plus riche qu'il ne veut, semble au grand Salomon.
O Secret des secrets! ô Richesse infinie!
Bien qui, trop envié, contre aucun n'as envie!
Que tu sais bien douer & l'esprit & le corps,
L'un d'une grand' science, & l'autre de trezors!
T'oy-je pas dire aussi, La Mort fuit ma nature,
Ie suis le froment pur qu'on seme en terre pure:
Ie porte grand & seul, des noms grands & divers,
Et qui jouist de moy jouist de l'Vnivers?

a Les Poëtes voulants voiler ce Trezor des Trezors, & son augmentation, ont feint un Phenix, qui mourant produit tousjours de soy-mesme, un autre de son espece naissant, mourant & se revivifiant au feu. De sorte que sous cette fable, ils nous ont voulu faire entendre comme le vray Phenix, qui est ce divin Elixir, est né du feu, à savoir du Souphre : & est converti en cendres

dans le feu, quand l'euvre eſt derechef rezoût en Souphre noir:& ſe reſuſcite dans le feu, quand il redevient Souphre ou Elixir rouge. Ainſin il eſt tousjours le meſme & unique oyzeau, ſe ſacrifiant aux rayons du Soleil, ce qui ſe fait en noſtre fermentation, reiterée par l'Or le Soleil des metaux. C'eſt auſſi ce Phenix, lequel, comme dit noſtre Poëte, jaçoit qu'il ſoit animal, par ce qu'il vivifie tout, eſt auſſi vegetal, parce qu'il croiſt en quantité & en vertu; & mineral pour le regard de la matiere d'où il naiſt. C'eſt auſſi cet oyzeau qui eſtant né, crie que l'artiſte ne le quite point, afin qu'il ne quite l'artiſte: ains qu'on luy dreſſe le buſcher, afin qu'il ſe puiſſe brûler, revivifier, & multiplier en infiny. Augmentation par laquelle on peut parvenir à tant d'utilitez, qu'il ſeroit impoſſible de les raconter. Nous en reciterons ſeulement quelqu'une, commençants à celle qui fait abayer apres cet art Royal, non ſeulement le ſale Bouvier, mais les grands Princes, Roys & Monarques, le docte & l'ignorant, le ſage & l'idiot, & en general tout homme de quelque eſtat qu'il ſoit. Ce qui les pouſſe donc à cette recerche, eſt le dezir immoderé des richeſſes du Monde. De fait, elles ſont le vray antidote contre les mizeres qu'enfante la pauvreté, laquelle n'atraine qu'incommoditez, tue ſouvent le corps & l'eſprit, trouble l'entendement, & tient tousjours la porte ouverte au dezeſpoir. Or ce Threzor des Threzors y remedie, car le poſſeſſeur d'iceluy ne peut avoir faute de rien, ſoit en tems de paix ou de guerre, d'abondance ou de ſterilité. Rien ne le peut empeſcher de voir tous les jours augmenter ſes biens. Son heritage le ſuit par-tout, par tout luy ouvre les

portes

portes, luy aquiert la faveur des grãds & l'amitié des petits. Cependant il n'a que faire du Courtizan, ny de mandier rien du Prince. Sõ esprit repoze, & ne sait que c'est des eslancemẽts de la bourrelante Envie. Le voylà donques bien-heureux, & asseuré contre ce mizerable naufrage qui acompagne sa naissance, & menace sa vieillesse. Outre cela, il tient en sa main l'unique instrument pour pouvoir executer à toute heure les effets de cette tant recommandée Charité, par laquelle l'homme se peut, seul montrer vray homme. Et cependant plus il fait de largesse, plus il a le moyen d'en faire ; comme montre nostre Poëte fort clairement, par sa comparaizon de la lumiere d'une chandelle.

b Ce bon compagnon eut raizon, lequel ayãt demandé au Tyran de Syracuze de jouir seulement un jour de son Throsne Royal, revoqua sa fole requeste, voyant la felicité qu'il s'imaginoit en recevoir, ne tenir qu'à un filet, & estre fermentée par l'horreur & la menace d'un dangereux cimeterre. Aussi ce Roy ne fut Tyran, lors que par un si doux breuvage il apaiza la fole soif de cet alteré, montrant par ce stratageme, à combien de dangers est sujet l'estat des Roys & des Princes : Estat le plus souvent sanglant & funeste, tant en le pourchassant, qu'en le possedant, & le delaissant. Tesmoin en sont les quatre Monarchies esteintes, & celle du Turc. Dont on peut dire justement que cette sentence de Solon à Crœsus, NEMO ANTE OBITVM BEATVS, s'adresse principalement aux grands de la Terre. Pource nostre Poëte dit fort bien que les Roys sont moins heureux que le possesseur de ce Trezor incomparable, qui ne

ne peut jamais perir, comme les sceptres & les Trezors des Grands. Car soit qu'il soit en l'eau, en la terre, ou au feu, il s'y maintient sans pouvoir retrograder en un pire estat, comme l'image Monarchique de Daniel, de laquelle la teste d'Or degeneroit en une poitrine d'Argent, celle-cy en un ventre de Cuivre & cetuy-cy en des cuisses de Fer & d'argile. Ce que nous savons estre avenu sous les Monarchies des Babyloniens, sous les Perses, sous les Grecs, & en fin sous les Romains, terreur de l'Vnivers, dont il ne nous reste plus que l'argile. Où au contraire, ce Trezor inespuizable naist du Fer, duquel se fait le Cuivre, du Cuivre l'Argent, de l'Argent, l'Or, & de cet Or ce Phenix veritable, qui par sa mort mesme se rend plus durable & plus glorieux, donnant en la dextre de son possesseur le moyen pour vivre longuement, & en sa gauche les richesses & les honneurs. Au reste cet Astre, veinqueur de toute lumiere, luy sert de guide asseuré pour aquerir sapience, desvelopant son esprit du brouillas de cette vulgaire & routiere doctrine des Peripateticiens: Doctrine qu'il desdaigne à bon droit, voyant qu'elle n'est rien au prix de ce secret des secrets, par lequel rien ne luy peut estre secret.

Ie [a] ne veux raconter que cette digne Pierre,
Rend, ô merveille utile! infrangible le verre,
Qu'elle fait mainte gemme, & sa forte liqueur
Donne à la vieille Perle une vive couleur.
Mais [b] faut-il taire icy l'assistance divine
Que fait aux corps humains cette grand' Medecine?
Helas! Pere éternel, tu n'es comme l'amy,

Qui

Qui promettant beaucoup, fait plaizir à demy:
D'autant que l'homme peut, comblé de ta largesse,
En avançant ses biens, retarder sa vieillesse.
Car si l'Or mis en poudre, ou l'Or qu'õ fait bouillir,
Peut, sans se digerer, la santé restablir,
Ne pourra cette Pierre, & seche & temperée,
Qui pour se cuire en sang, au foye est digerée,
Chaude, nous restaurer la radicale humeur,
Et changer le poil blanc, une humide froideur?
Que si l'art a fait voir cet Elixir supresme,
Par un feu moderé, s'estre amandé soy-mesme,
Et s'il guérist parfait, les imparfaits metaux,
Pourquoy ne pourra-til nous priver de tous maux?
C'est cette Pierre aussi que les fils de Science,
Nomment, pour la cacher, Fontaine de jouvence:
Car rien dessous le Ciel n'a semblable vertu
Pour relever le corps de vieillesse abatu.
Qu'on ne s'estonne-point, si par l'art & Nature,
L'homme, de soy non pur, fait une euvre si pure:
Il-faudroit s'estonner si l'homme qui fut fait
Noble, acort, raizonnable, ignoroit ce secret.
Car he! pourquoy seroit cette commune mere,
La benigne Nature, aux Humains plus sévere,
Qu'aux Aigles, aux Corbeaux, aux Cerfs, & aux Serpents,
Qui savent ce qui peut les despouiller des ans?
Et pourquoy, si celuy dont l'esprit sans culture,
De ses beufs vigoureux pourfend la Terre dure,
Sait des cheveux dorez de son champ non ingrat,
Et des peuples volants la matiere & l'estat,
L'excellent fils de l'art n'aura-til connoissance
Des principes certains de si rare science,
Et ne pourra l'esprit qui peut au Ciel monter,
Des terrestres boyaux les replis feuilleter?

a Le Sage dit que l'oiziveté est l'oreiller du Diable, sur lequel l'homme, s'endormant ne songe qu'aux vices, & n'en peut estre resveillé que par le travail & l'ocupation. C'est pourquoy nostre Poete, ne voulant que celuy qui aura ateint le but de la science qu'il enseigne, languisse en une morne oyziveté, ou s'adonne à des exercices illicites, luy descouvre une ocupation, où il pourra s'employer avec autant de plaizir que d'utilité. Il dit donc que nostre Pierre rend le verre malleable, renouvelle la Perle, & que sa forte liqueur fait mainte gemme. De fait la liqueur du compozé blanc fait les Perles: celle du rouge les Rubis. Aussi lon peut tellement preparer, comme dizent les Philozophes anciens, ledit compozé blanc, que jeté sur le Cristal il l'endurcist en Diamant : & celuy du rouge preparé & jetté sur ledit Cristal le transmue en escarboucle. L'huile rouge, tiré de l'Aigle blanc, a telle vertu, que si une Amethyste obscure y est jetée, & fomentée en icelle par une chaleur douce, l'espace d'un mois, elle devient un Rubis haut en couleur, meilleur que les autres, & endurant toutes espreuves. En fin toutes pierres precieuzes y estans plongées durant ving & quatre heures, & nourries par vne chaleur moderée, montent à si haut degré qu'elles font honte à leurs semblables. Vous laisserez donc les jeux & les vils exercices aux enfans, & courrez apres ces precieux joyaux, desquels toutefois vous n'enrichirez-point voz doys, ains les vendants, en achetterez de plus precieux, qui sont l'assistance des pauvres, des orphelins, & des veuves, & la benediction de l'Eternel, afin de changer vostre Trezor d'icy bas, à celuy qui enrichist eternelle-
ment,

ment l'ame & le corps.

Noftre Poete declare icy la mizericorde infinie de Dieu envers l'homme, plus grande, fans comparaizon, que celle de l'homme envers fon prochain. Car non content de donner aux enfants d'Adam du contentement à leur efprit, & des richeffes à leurs fouhaits, il leur donne encore les remedes aux maladies de leurs corps, & aux incommoditez de la vieilleffe. Cette vieilleffe n'eft autre choze que la deftruction & feparation des trois principes, Sel, Scuphre, & Mercure, affemblez des le commencement en la compozition du corps. Separation par laquelle le fujet fe diffoût, & retourne en ce dequoy il avoit efté compozé. Dont on peut colliger que fi lefdites qualitez de ces trois parties, fe pouuoyent tousjours maintenir proportionnellement en force & action, fans que l'une furmontaft l'autre, le corps ne mourroit jamais. Tel eft l'Or en ce parfait Elixir, auquel ces parties eftants incorruptibles, fi elles font diffoûtes en matiere digeftible, fans doute elles peuvent infuzer leur vertu au corps humain. Non que l'homme, par ce moyen, fe puiffe immortalizer, mais il fe peut, fans exces, maintenir en fa force & vigueur, jufques au terme prefix par la loy Divine. Cette Pierre eft donques, comme dit noftre Poëte, la fontaine de jouvance, tant celebrée par les Philozophes, bien que la plufpart de nos medecins putatifs, auffi bien que l'ignorant populace, eftiment que ce foyent fables & folies. Cependant ils dizent eux-mefmes que la feule odeur de l'Or qui entre eft ez reftaurants, eftant en liqueur cõvenable ou pris par la bouche en poudre (qui ne fe peut aucunement digerer) reftaure le corps

& ra

& rajeunist l'homme:& de fait, comme dit nostre mesme Poëte en sa Semaine,

Certes l'Or sert au corps: la macule il efface
Qui peu civilement se perche sur la face:
L'impudente verrue il sape peu à peu,
Et mis au despartir de l'incarnat du feu,
Tout rouge, au rouge vin, les membres fortifie,
Par sa douce liqueur nostre cueur vivifie,
De polypes, de dartre, & de teigne rend net,
Ayde aux esprits vitaux, & l'etique remet.

Que s'il sert ainsi contre certaines maladies, ce grand Elixir rendu potable par une reïterée multiplication digeré en sang & se joigñt à l'humeur radical, opere bien plus au corps humain, par voye de restauration, que l'odeur ou poudre corporelle de l'Or. Toutefois si lon en donne a l'homme exterieurement ensafrané de l'humeur du fiel, & interieurement jaune d'avarice, il luy pourra beaucoup profiter. Car luy baillant souvent de l'Or, on pourroit faire que Nature par un extaze de joye, redoublant les forces du patient, chasseroit miraculeuzement ce qu'au paravant elle ne pouvoit, destituée de la vigueur du malade. Voilà la jaunice guerie par leur poudre d'Or: voire comme la fille d'une grand' Dame d'aupres de Castres en Albigeois, laquelle peinte de cet humeur jaunastre, prit des mains d'un Charlatan se dizant dogmatique, de la poudre d'Or, & de la limaille de fer, meslez ensemble. Mais elle devint encore plus jaune, voire teinte jusques à plus de vingt & quatre carats. Cependant la ruze de sa gouvernante atendit l'enfantement de cet amalgame fécal, lequel receu dans un pot de chambre de verre, elle laua, comme la sage femme nettoye l'enfant des barbouillemẽts de la matrice, puis me le bailla pour esprouver si

ce Roy

ce Roy des metaux n'auroit esté destruit par l'estomac de cette Damoizelle. Ie trouvay que non: mais doutant que la bonne femme n'eust assez lavé ce couple metalique, je le fis baigner dans la fontaine de l'ancien Roy de Crete, puis passer par les foudres de Vulcan. Ainsi nous trouvasmes que l'Or y estoit en mesme poids, & plus beau qu'auparavant, excepté quelque grain qui se pouvoit estre esgaré dans le dedale des boyaux de la Damoizelle. Iay voulu inserer icy ce stratageme Galenique, par-ce qu'il me fait croire que cet erreur inveteré n'est venu que de bailler au patient les remedes tous cruds, sans separer l'impur d'avec le pur. Que puisque l'estomac attire la vertu de l'Or qui est si fixe, massif & corporel, sans que mesme il le digere, pourquoy ne pourroit-il separer la vertu d'un medicament sans comparaizon plus digestible, voire mesme bien souvent alimenteux? La Damoizelle susdite pourra nier la majeur, au moins en ce qui estoit de sa maladie, & pour moy si j'estoy juge de ce different, je ne condamneroy seulement cette sorte de gens à vuider des bonnes villes, comme jadis de Rome, ainsi que pestes de la Republique, mais les confinerois, avec leurs sales cuiziniers au centre de nos Antipodes, ou du-moins leur interdiroy l'eau & le feu, afin qu'ils mangeassent leurs perdris, chapons & viandes toutes crues, & sans laver. Nous demontrerons les erreurs infinis de cette sorte de Medecins, en nostre Arsenal Spagirique, s'il plaist à Dieu d'alonger encore nos jours, pour faire paroistre les munitions au premier bruit de guerre, acompagnées de nos escadrons invincibles, marchants sous le guidon de l'experience. Mais à propos de l'experience,
vertu

vertu tant necessaire en la Medecine, elle a descouvert, depuis peu de tems, un Simple dont la vertu quazi incroyable, a esté du tout inconnue de Dioscoride, de Mathiole, & mesme de Daleschams, qui a surchargé l'herbier d'environ cent Simples inconnus au paravant. Cette herbe miraculeuze s'apelle Lict à-part, specific selon l'experience d'un grave Medecin contre l'asthme & ses dépendances : & fut ordonné pour tout remede à un gentil-homme François, travaillé de ce fascheux mal, d'en prendre tous les jours une partie, & sa femme l'autre. Choze prodigieuze, de guerir en partie le mari par l'uzage de cette herbe prize en partie par sa femme, & qui magnifie & prouve aussi bien la verité de l'art Hippocratique, que les cauteres achevãts à guerir les maladies delaissées, & que l'acte d'un certain Medecin qui se fit arracher les dents à un charlatan, pour verifier ce que dit Paracelse, qu'ils ne savent guerir avec toute leur science un simple mal de dent.

c Hermes le trois fois grand, ayant diligemment consideré l'estre de l'homme, & le comparant à celuy des autres Creatures, s'escrie, en dizant : *O homme vrayment animal admirable, qui meriteroit d'estre adoré* ! En un autre lieu, *Il connoist les genres des Demons, il communique avec Dieu, voire pourroit estre deifié.* Et Dauid au huitiesme Pseaume, *Tu l'as fort-peu rendu inferieur aux Anges.* Mais qu'eust dit Hermes, s'il eust vescu lors que Dieu-mesme se rendit nostre frere, adoptant nostre nature humaine? dont restaurez en nostre felicité perdue, nous pouvons avoir la cognoissance de toutes chozes, si nous la demandons d'un cueur non feint à celuy qui est la

voye

voye, la vie & la verité. Ce que considerant, nostre Poëte a raizon d'alleguer que si les oyzeaux & autres Creatures irraizonnables savent choizir ce qui sert à prolonger leur vie & leur santé: à plus forte raizon le doit savoir le Roy legitime de toutes Creatures. Et que si l'homme peut penetrer jusques dedans le Ciel, il peut bien encore mieux penetrer dans les secrets de la Terre.

[a] N'est-ce pas un grand cas que tant de maladies
Par ce seul Elixir puissent estre bannies?
Vn seul mal se guerist d'un seul medicament,
Car une cauze enfante un effet seulement.
Pauvres gens! & je dy qu'une seulette choze,
Selon ce qui la prend, diverses cauzes cauze.
Voit-on pas d'un seul coup, faire des faits divers
Sur la boue & la cire, à l'œil de l'univers?
Aussi de ce grand bien la substance parfaite,
Quoy qu'une seule choze, entant qu'elle est extraite
Des Elements premiers, & retient leur pouvoir,
Des effets differents nous peut bien faire voir.
De vray, [b] je ne croy-pas qu'aussi sans cette Pierre,
Ces Peres qui, premiers, possederent la Terre,
Eussent-peu si long tems des ans se despestrer,
Voire à cinq fois cent ans sainement engendrer.
Je say qu'on tient que Dieu faizoit croistre leur age,
Pour voir plustost par eux croistre l'humain lignage:
Que plus pres ils sortoyent des mains de leur Auteur,
Plus un bon naturel renforçoit leur verdeur:
Et que les almes fruits, avant l'aspre vangeance
Du flot universel, avoyent plus de substance:

Mais

Mais je ſay bien qu'auſſi le premier des Mortels
Savoit des faits de Dieu les effets naturels,
Et ſa prudence eſlire une choze durable,
Qui peuſt rendre long tems, un corps incorrompable:
Si bien que par cabale on a puizé des ſiens,
De ce grand Elixir les incroyables biens.
Ie n'ignore pourtant que le Ciel en tout age,
D'un ſecret ſi ſacré n'a deſcouvert l'uzage.
De tousjours le grand Roy ſur tous Roys eſlevé,
S'eſt dans ſon cabinet maint trezor rezervé,
Pour mieux de tems en tems, montrant leur excellence,
Teſmoigner de ſes biens l'immortelle abondance.
Ceux qui depuis cent ans, d'un beau dezir guidez,
Dans des logis de pin, de cordage guindez,
N'ont craint, nouveaux Typhis, de tenter la fortune
Sur les flots inſolents du perfide Neptune,
Ont deſcouvert au monde un Monde qui nouveau,
Semble de ce grand Tout receler le plus beau:
Ainſi dez quelque tems, ceux à qui l'exercice
A d'un art ſi divin enſeigné la notice,
Ont deſterré ce bien, qu'un long & morne oubli,
Ez cendres d'ignorance avoit enſeveli.

a Tout ce qui eſt eſpars en effect en la circonference d'un cercle, eſt amaſſé au centre d'iceluy en pouvoir. Ainſi la lumiere eſparſe par le vaſte circuit du Ciel en effet, eſt ramaſſé en un en pouvoir, à ſavoir en un ſeul Soleil. De meſme toutes les vertus medicinales parſemées en une infinité de plantes, de poiſſons, d'oyzeaux, d'animaux terreſtres, mineraux & pierres precieuzes, eſt ramaſſée en effet en noſtre Soleil Leonin, Voilà pourquoy il peut, ſeul, guerir toutes ſortes de

mala

maladies, comme le vray Apollon & l'unique Roy des medicaments. Les autres chozes naturelles, n'ayans cette vertu qu'en petites estincelles, ne peuvent guerir châcune qu'une seule maladie. Mais ce Soleil vigoureux peut, seul, autant que tous les simples du Monde : prezerve les corps humains de toute corruption & maladie, les maintient en leur beauté, & retarde leur vieillesse & leur mort, jusques au terme que la sagesse de Dieu a prescrit à toute Creature. Tellement que ce seul moyen nous peut redimer, durant le tems que nous avons à vivre, des incommoditez qui font que le vieillard, comme dit nostre Poëte en une naïve description de la vieillesse,

Chetif! tremble, rechigne, est d'esmoys attaqué,
Est provoqué sans peine, à peine revoqué,
Se deût, traine ses ans affaissez de mizere,
Soufre les loys d'airain de l'age plus severe,
Creûle, plaind, resve, & semble, en recourbant son dos,
De sa bouche ridée entamer ces propos:
Ore que des saizons les courses retournées
Agravent de langueurs mon corps roüillé d'années,
O Terre, enterre-moy, borne mes maux passez,
Et dans ton creux giron pren mes membres lassez.

Or que cet Elixir, estant une seule choze, puisse cauzer divers effects, le Poëte le prouve icy elegamment par la diverse action du Soleil sur la cire & la bouë. Si bien que c'en est comme du Soleil, qui, bien qu'il ne soit qu'une choze simple, n'estant ny froid ny chaud, ny sec ny humide, supedite le tout où il est bezoin : eschaufant le froid & refroidissant le chaud, humectant le sec, & sechant l'humide, endurcissant le mol & amolissant le dur. Ainsi cette Medecine est la Creature du Monde la plus parfaite, absolue en tous ses nombres, & inexpugnable à tous les efforts du

du Tems. Toutesfois aucuns fols Medecins veulent maintenir qu'on peut trouver des Simples, tant mineraux que vegetaux, qui sont de la Nature de l'Or, & desquels on peut tirer une medecine universelle, imitant la vertu de la nostre. Mais sauf leur honneur ils se trompent, & espargnent la verité. Car il n'y a rien, ny dedans ny dehors les mines, qui égale l'Or en vertu medecinale. Dont il ne se faut estonner si cet Apollon, faizant sa charge de medecin, peut guerir toute sorte de maux.

b Le Poëte allegue icy les raizons de ceux qui plustost poussez d'envie que d'experience contre ce bel art, taschent par des imaginations frivoles, d'obscurcir le lustre de cette divine Medecine: par laquelle, comme il est vray semblable, ceux qui ont vescu devant & apres le deluge ont fomenté leur longue vie par une santé vigoureuze. Tout ce qu'on pourroit aporter au contraire ne fait que pour nous. Car quant à la benediction de Dieu, elle doit estre plus grande maintenant envers ceux qui, voyants des yeux de la foy, celuy par qui sont benites toutes les nations de la Terre, & vivants selon sa loy, peuvent, suivant sa promesse, ateindre une longue vie. D'ailleurs, nous pouvons par cette Medecine vrayment alimenteuze, supléer au defaut de nos nourritures, & leur faire recouvrer l'efficace que leur avoit contribué le premier âge. Car cet Elixir nourrist l'humeur radicale, & redouble toutes les facultez naturelles, principalement la digestive, & la vertu separative. En outre, comme analogique au Soleil celeste, il vivifie ce qu'on prend par la bouche, & le transmue en bausme, vraye nourriture du bausme de l'homme, l'au-

gmentant, le clarifiant, & dissipant les froides humeurs, & en fin dezopilant d'ordinaire les passages de l'esprit de vie, dont l'opilation est la seule cauze des maladies & de la mort. Ces admirables vertus ont souvent incité les Sages à illustrer leur siecle par la descouverte de ce riche joyau. Dont si nostre âge s'estonne d'ouyr parler d'aucuns qui en ont la possession, il faut qu'il s'estonne aussi des inventions inconnues aux siecles precedents, comme de la triomfante descouverte des Indes dont parle nostre Poëte, jadis inconnue mesme au grand Chevalier de l'air, le fils de Danae, & à son frere l'indomtable Thebain: Tesmoins les colomnes ou plustost montagnes portans encore son nom. Pour retourner à la longue vie, je renvoye le lecteur curieux au Dialogue de Demorgorgon, & de Raimond Lulle, comme aussi au traité de l'admirable puissance de l'art & de Nature de Roger Bacon Anglois, & au discours des deux parties sur la longue vie d'un certain Iuif errant, allegué par Cayer dans son histoire de la France.

C'est le seul Or potable, & le seul fruit de vie:
C'est le Nectar non feint, & la vraye Ambrozie:
C'est l'herbe dont jadis l'amante de Iason,
Deschargea de ses ans le decrepit Æson.

Touchant l'Or potable, il ne sera hors de propos d'en parler en passant, parce que c'est le sujet qui trote le plus parmy les discours de ces deux extremitez de Medecins, Galenistes & Paracelsistes, les uns le prizants comme savants, les autres le mesprizants comme ignorants, imitants le Renard qui mesprizoit le fruit que le

difficile accez ne luy permettoit de gouster. Quant à la qualité du sujet, l'Or est en sa nature & en sa forme metalique plus chaud que tous les Simples du Monde, toutefois non excessivement, mais temperément, n'ayant en soy aucune chaleur nuizante & corrozive, tant en sa compozition qu'en sa reduction en huile. Il n'a aussi aucune humidité ny secheresse qui empesche sa durée ny nostre santé. Car il est temperé en toutes ses qualitez, & les a dans soy si harmonieuzement & proportionnément unies, qu'il en naist cette sympathie, par laquelle l'une maintient l'autre sans discord. C'est ce qui le rend incorruptible, & fait mesmes que le feu desmezuré, qui consume & devore toute autre choze, n'y peut faire bresche, ains le purge, l'embellist & l'enrichist, comme nous avons dit cy-devant. Car il est la matiere en pouvoir de la vraye Salemandre des Philozophes, qui se resjouist dedans le feu, & fait avec verité ce que le mensonge atribue à l'animal qui porte ce nom. C'est pourquoy les Sages le prennent, & en font leur Or potable particulier & specific pour le cueur, & un remede excellent pour mesler avec les autres specifics servans aux parties nobles & ignobles, en quoy il fait merveilles. Mais ce n'est encore le vray Or potable, dont parle nostre Poëte: car il n'entend de l'Or potable commun qui n'a la vertu de nostre grand Elixir. Ce qui se prouve par l'action que l'un & l'autre a sur les metaux: qui est un grand secret à noter. Il faut donc que le grain de l'Or meure & soit alteré, puis estant ressuscité il est cette Medecine generale & vrayment Apollonienne, vivifiant toutes chozes. Medecine par laquelle mesmes un Roy d'Egypte, nommé

nommé Xophar prolongea sa vie jusques à trois cents ans, comme recite Crinot qui a esté tres-excellent Philozophe entre les Alemans. En fin cet Or potable est figuré par le remede de Medée envers le pere de son amant, comme allegue nostre Poëte.

Ce [a] n'est donc pas vostre art, ô coureurs Alchymistes,
O trompeurs, ô larrons, ignorants, & Sophistes:
Ce n'est vostre art, Soufleurs, aux regards enfumez,
Qui voz biens & le tems pour neant consumez,
Et qui tousjours soufrants la noire odeur du Souphre,
Ressemblez [b] ces Esprits du Plutonique goufre.
Aussi ne fait vostre art la jeunesse fleurir,
Mais la jeunesse en-fin par vostre art peut mourir:
Tesmoins ceux qui perdãts moyens hõneur & vies,
Recompensent, trompez, leurs grandes tromperies.
Qu'ainsi puissent tousiours les Sages qui sans fin,
Crevent leur estomac contre vostre art malin,
Vous voir trouver la Mort, & perdre le mystere
Dont on met ez metaux quelque teint adultere.
Si [c] ne faut-il pourtant, ô vous à qui les Cieux
Ont daigné descouvrir ce Threzor precieux,
Estimer que de soy, jamais l'humaine engeance
Vers un secret si haut guinde sa connoissance:
Car Dieu l'a revelé, pour montrer aux Mortels
Combien plus seront beaux les biens spirituels.
Que si vous l'employez à nourrir vostre vice,
Ou pareils à Midas, estes noirs d'avarice,
Estans riches de biens, & pauvres de raizon,
Vous aurez le corps sain, l'ame sans guérizon.
I'ay [d] donq ores sans mast, sans antennes, sans voile,

Au seul & doux aspect d'une infaillible Estoile,
Descouvert un Peru, plus fécond mille-fois
Que les surgeons dorez des plus riches Indois.
I'ay fait qu'or ce savoir n'est tel que la Vipere,
Où le facile accez au grand secret n'adhere:
Car comme Promethée, (& n'en desplaize aux Dieux)
Pour parfaire un grand art , j'ay volé jusqu'aux Cieux,
Et voilà (mon Damon) comme par fois ma Muse
Sur des chams esartez, en se jouant, s'amuse:
Car souvent il vaut mieux suivre un rare sujet,
Que le train tant frayé d'un familier objet.

a L'experience ateste tous les jours que toute Creature tend vers son centre , ou lieu de son origine. Ie tairay icy les corps celestes , & les chozes souslunaires, & ne parleray que de l'hõme, lequel descheu de sa felicité , par le delit de son premier pere , ne laisse pourtant de sentir quelque fois les eslancements des rayons divins dont il jouissoit en ce bien-heureux sejour d'Eden. C'est pourquoy il ne peut repozer, ains son ame flotant en ce corps caduc , comme en une nacelle combatue de vagues contraires, n'aspire qu'au port deziré, auquel ne pouvant surgir avãt qu'avoir payé le tribut qu'il doit à la Nature , il embrasse l'ombre de ce qu'il connoist reprezenter aucunement le contentement de son ame prizonniere. De là naist la diversité des estats, dont l'un cerche son souverain bien en la domination, l'autre en la Iustice , l'autre en la Medecine, l'autre en d'autres vacations plus ou moins nobles, selon que son ame est plus ou moins brouillée par les vapeurs du temperament du

corps. Mais ceux ſont les plus heureux qui ſavent choizir, comme la Madeleine, la meilleure part, la contemplation de la Loy de Dieu. Or quelque eſtat que ce ſoit ne pouvant ſubſiſter sãs les threzors ſouſterrains, tous abayẽt apres, & y a des Philozophes en châcun d'iceux. De ces Philozophes, aucuns, mais peu, ont recerché de tous tems, ce bel art, par une eſtude methodique, & en ſont venus à bout, apres un travail vrayment Herculien: les autres y parviennent, favorizez de l'aſſiſtance Divine, & de l'aide de leur bien heureux Aſtre, qui dez leur naiſſance les pouſſe à la recerche de cet art Royal, comme à la poſſeſſion de leur vray heritage. A tels donc apartient cette ſcience, non à ceux que noſtre Poëte batize icy diverſement ſelon leurs merites, les apelant en premier lieu, coureurs Alchimiſtes. De fait ceux-cy ne vont publiants que des recettes fauſſes & erronnées, leſquelles le plus ſouvent ils n'entendent eux meſmes. L'un dira avoir une projection d'un poids ſur dix, l'autre ſur vingt: l'autre ſe vante de force tiercelets, *pars cum parte*, & mediums pour le rouge, l'un à dix & huit caracts, l'autre à vingt, l'autre à l'Or d'eſcu, l'autre à l'Or de Ducat, l'autre à la plus haute couleur qui ait jamais eſté. Les uns ſe vantent d'en ſavoir qui ſouſtiennent la fonte, les autres tous jugements. Que ſi vous en voulez pour le blanc, ils ne manqueront de vous en vendre, aſavoir un blanc à dix deniers, l'autre à onze, l'autre à argent de teſton, l'autre à blanc du feu, l'autre à la touche. Mais voicy des marchands bien autrement aſſortis, qui ſont les porteurs de teintures, dõt l'une ſera nommée, l'œuvre d'un tel Pape, Roy, Eueſque, ou de tels autres,

noms,afin qu'on y adjouſte plus de foy,& qu'on ſe laiſſe tromper à credit ſous le bruit incertain que ces grands perſonnages ont eu ces œuvres ou teintures. Mais il s'en faut enqueſter,& examiner ou faire examiner ces galants avec leurs marchandiſes,de peur que le menſonge gagne,à voſtre dezavantage , la place de la verité. C'eſt grand cas que pluzieurs grands Seigneurs & braves eſprits ne peuvẽt encore eſtre faits ſages par l'exemple d'autruy , ny tenir la bride à leur legereté , pour ne laiſſer aler leur croyance aux perſuazions de ces pipeurs , & principalement en choze ſi importante, où il va de l'honneur de leur maizon, & la perte de leurs moyens. Or ce mal eſt ſi enraciné en pluzieurs, pouſſez d'un inſatiable dezir des richeſſes , dont ces Sophiſtes promettent un Monde,que pour les guerir il les faudroit refondre,ou du-moins cementrer avec le ſel d'Ellebore. Mais n'y a-til point d'autre cauze,me dira quelqu'un, pourquoy lon ſe laiſſe ainſin atraper au glu de ces maudits oyzeleurs? Il y en a pluzieurs,voire & bien differentes,dont la plus commune eſt l'incapacité de ſavoir diſcourir en l'entendement la poſſibilité de la Nature , & ne pouvoir conſiderer que ſi ce que ces ignorants promettent,eſtoit, ils ſe feroyent premierement riches eux-meſmes, s'arreſteroyent chez eux, & n'auroyent que faire de courir ainſi le pays. De fait ce qui les pouſſe n'eſt pas tant le dezir d'enſeigner leur ſavoir à leur prochain, que celuy qu'ils ont de luy atraper la bourſe. C'eſt pourquoy noſtre Poëte les apelle à bon droit, larrons & Sophiſtes, par ce que parvenus au bout de leur carriere,ils s'amuzent la pluſpart, contraints par la pauvreté, à donner ſur le nez

des

des Roys & des Princes, & attrapez ſur ce bel exercice, ſe trouvent riches pour jamais. Or le plus convenable epithete que le Poëte leur baille icy eſt, quand il les apelle Ignorants : mais il les euſt encore mieux acomodez de les apeler fols en craimoizi. I'en veux faire monter quelques uns ſur le theatre, dont le premier a joué une tresbelle farce en un vilage en Holande, nommé Egmont ſur mer, apartenant au Seigneur qui en porte le nom. Cetuy-cy ayant rezidé long tems à Rome, & là grabelé quelques paſſages de l'Eſcriture ſainte, & de la Phyſique, car il eſtoit autrement bon Peripateticien, ſe fonda ſur les principes de la Creation du Monde, aſavoir que l'eau eſtant la premiere matiere dont Dieu fit la Terre, il faloit auſſi faire une terre de l'eau, & en icelle ſemer l'Or, & là-dedans le retrograder en miniere. Et parce que les Poëtes & Philozophes dizent que Venus eſt née de l'eſcume de la Mer, il eſtimoit qu'il en faloit prendre en la pleine Lune. De fait ledit Comte d'Egmont le vit un jour qu'il s'eſtoit mis juſques aux genous dans la Mer, où il recueilloit l'eſcume des vagues. Ce que voyant ledit Seigneur, ravi de ce ſpectacle, luy demanda ce qu'il vouloit faire de cette bave de Neptune. Lors il luy conta avec une gravité magiſtrale ſon grand miſtere, acompagné de force paſſages des ſaintes lettres, & de pluzieurs raizons Ariſtoteliques: car l'un n'euſt rien valu ſans l'autre. Mais ledit Seigneur ne pouvant croire que telle folie peuſt tomber en l'eſprit de celuy qu'il penſoit bon Philozophe, en voulut voir la fin, qui fut qu'il avoit rempli un grand matras de cette eau ſalée juſques à la tierce partie, & ſigillé hermetique-

ment puis le mit à congeler sous un feu de lãpe. Ie croy qu'il est encore apres, tant il s'opiniastra au contenu de sa recette, & vous ay prezenté cetui-cy, comme le Prince des fols Alchymistes.

Le second aymoit mieux bezongne faite, & se tenoit en une petite ville du mesme Comté de Holande, apelé Vuorden. Cetuy cy ayant veu un petit Traité du docte Henry Conrad Aleman, intitulé DE CHAOPHISICO PHYSICOCHIMICE CATHOLICO ET MAGNO, auquel il avoit leu que le sujet dont les Philozophes tirent leur menstrue pour dissoudre l'Or, estoit une choze commune, & que châcun fouloit aux pieds, en lieu que l'autre prenoit de l'eau, prit de la terre grasse, laquelle il dizoit estre le vray Catholicon, & en distiloit un esprit sulfureux aucunement inflammable comme l'eau de vie. Ce que voyant, le pauvre homme pensoit desja estre en Colchos, ne se donnant de garde que de la terre qu'il prenoit pour son sujet, on faizoit une sorte de motes, que les Holandois nomment Tourbes, lesquelles sont pleines de Souphre, & n'y uze-ton d'autre choze pour le feu, à cauze du defaut du bois.

Le troiziesme, qui estoit à Vutrecht en Holande, n'estoit du tout si malavizé, ains amalgamant l'Or avec le Mercure vulgaire, en fit un amalgame qu'il mit dans un matras à long col, le sigillant, & le tint trois ans durant à la reverberation du Soleil, dizant que cette chaleur estoit le vray feu des Philozophes. Car il faut noter que ce Philozophe estoit Anabaptiste, ou plustost asne basté, du tout confit, comme sa secte, en la spiritualité, dont il luy faut pardonner s'il uzoit d'un feu de mesme.

Venons

Venons à la Haye, où est la Cour des Estats des Provinces unies, & le droit chemin d'Egmont en France. Il y avoit là un docte personnage, lequel ayant veu le passage où Hermes dit, *Honnorez les Pierres, car en icelles est une ame Divine:* l'entendant à la lettre, prit des caillous blancs & transparents, & les calcina & en tira le sel, lequel il distila en un esprit, pour en iceluy atirer l'ame du Phebus terrestre ou de l'Or, & ainsi produire le dissolvant radical, mais en vain, comme l'experience luy montra.

Faizons une escapade jusques en Angleterre, & nous y verrons dans Londres certain gentilhomme, qui s'estant promené en la grand' sale du Chasteau Royal dit Vuestmunster, & ayant là jeté sa veue sur les riches vitres & leurs peintures, y vit reprezentez, entre autres chozes rares, les faits de Iasón en Colchos, Lors il s'imagina que cette histoire (qui couvre alegoriquement l'euvre des Philozophes) n'y estoit peinte sans quelque grand mystere. Dont s'estant bien flaté en son esprit, il se mit à travailler sur le verre, pour en tirer ce verre rouge ou escarboucle des Philozophes: & s'y est si fort opiniastré, qu'il a servi de fable & de rizée à tout le Monde.

Voyon maintenant si nous ne trouverons point de ces enfarinez de folie en France. Ie puis dire y en avoir connu un nombre infiny durant ma rezidence, & parce qu'il faut que châque masle ait sa femelle, nous marierons les fols de Flandres & d'Angleterre avec les foles de France. Donques une certaine Damoizelle demeurant à trois ou quatre lieues d'Abeville, ayant leu, comme elle me confessa, que le Sou-

phre eſtoit l'Agent du grand euvre, & le Mercure la matiere, les maria enſemble, & les ayant pulverizez, les mit au Soleil à blanchir, les humectant tous les jours avec une eau qu'elle avoit tirée du Fer, ſelon ſa recette. Et dizoit que par cette petite chaleur du Soleil, & la vertu incerante du Fer, tout ſe tourneroit en poudre rouge comme cinabre, qui feroit merveille ſur les metaux. Ie croy que ſi cette-cy euſt eſté avec l'Anabaptiſte cy devant mentionné, ils euſſent fait quelque choze de bon, eſtans tous bien d'acord, choze pourtant rare, touchant le feu Celeſte.

I'ẽ pourrois aleguer quelques unes de la Cour, n'eſtoit le reſpect d'une dame, dont les obligations que je luy ay me feront pardonner à celles de ſa qualité Ie m'en vay donc juſques à Angers, où je trouve la plus ſubtile en Philozophie que noſtre Siecle ait enfantée. C'eſt une damoizelle, qui, comme la precedente, entendant mal les Sages, quand ils commandent de prendre le ſang d'ũ homme colerique, voulut encore ſubtilizer ces paroles, dizant que le ſang d'un homme eſtoit incertain à cauſe de l'exces que l'incontinence luy peut faire cõmettre, & qu'il vaudroit mieux prendre le ſang d'un enfant colerique encore puceau, car elle craignoit peut eſtre de faire une Pierre Philozophale verolée. Si bien qu'elle eſpia l'heure qu'un jeune garçon vint mandier à ſa porte, lequel, pour inciter ſa colere, elle fit rabrouer & injurier par ſa ſervante. L'enfant, à cette aumoſne ineſperée, s'eſmeut, & rue des pierres contre la chambriere, ce qui teſmoigna ſon naturel colerique, & la dignité de ſon ſang magnanime, pour en faire ce grand Elixir.

On

On l'amadoue donques,& par je ne sçay qu'elle subtilité particuliere, on luy fait trouver bon de luy tirer du sang. Ce qui fut fait, voire en tel lieu, & en telle quantité, que cet enfant perdit la veue. Pour ce qui en est avenu depuis, je m'en raporte à Messieurs d'Angers. Au reste, quand je pense à ces fines folies, & celles que je pourrois encore reciter, je pers esperance d'en pouvoir sortir. Pource je m'arresteray icy, de peur de trop fâcher ce sexe, que j'ay tousjours honnoré, comme je fais encore : & en contr'eschange du recit que j'ay fait de deux d'icelles, finiray ce propos par un du genre masculin, comme je l'ay commencé par iceluy. C'est qu'un certain coureur persuada un grand Seigneur se tenant lors pres de Renes en Bretagne, que la matiere de la Pierre se tiroit de la cervelle de toute sorte de petits oyzeaux. Ce Seigneur, ou le croyant, ou voulant esprouver ses piperies, luy permit de tirer sur ses terres; ce qu'il executa si bien, secondé de plusieurs bons arquebuziers, qu'il dépeupla en peu de tems, toute la forest duditSeigneur. En fin il distila les cervelles de cette infortunée chasse, pour en tirer l'eau Mercurielle selon Reppley, qui dit en ses douze portes, que les oyzeaux nous aportent le sujet de la Pierre. Pour leur chair, je croy que les chiens de ce Seigneur en eurent la moindre partie, & qu'elle ne fut fripée par Monf. l'Alchymiste sans la biẽ amalgamer avec la meilleure eau Mercurielle de Bacchus, dont la cave dudit Seigneur est tousjours bien fournie.

b Ceux que nostre Poëte compare aux Esprits du Plutonique goufre, sont nos bourreaux des Souphres, principalement de l'Arsenic & Reagal,

qui ſemblables à des Dragons venimeux, infectent tellement par leur vaporante haleine, noz Philozophaſtres, qu'aux uns les dents tombent, les autres en raportent la Phtyzie, le haut mal, & d'autres maladies, dont noſtre Poëte dit fort bien que leur art ne fait fleurir la jeuneſſe, ains la fait mourir, infectant le baûme du corps. Ie me ſuis ſouvent rencontré ſur les plus plaizants ſpectacles du Monde, trouvant monſieur le reſveur entre les ruines de ſes fourneaux, faizant une mine, comme vn ſecond Enée pleignant ſon dezaſtre, parmy les ruines de Troye. Vous euſſiez veu des fourneaux petardez, des alembics fellez, des matras crevez, des retortes fondues, des cruzols caſſez, voire, qui eſt plus de dommage, des pelicans décolez, & leurs ailes coupées. Pour les metaux, tout s'eſtoit ſauvé par la retraite, & ne reſtoit pour le ſouflevent en la bataille de Vulcan, que la fiente minerale, viande condigne à tels operateurs. Que ſi tous ceux dont l'intention n'eſt bonne au pourchas de cette Royale Philozophie, eſtoyent tous jours ſervis de meſmes mets, l'apétit de prodiguer leur tems & le bien de leur prochain leur ſeroit ôſté, & cette noble ſcience ne ſerviroit plus de fable parmy ceux qui ſe ſervent des abus de ces pipeurs pour la blazonner. I'exhorte auſſi tous ceux qui desja pourront avoir gouſté quelque experience en cet art veritable, de ne croire plus de leger ceux qui ſemblent proſtituer leurs teintures de ſi grand prix, & qu'ils les examinent avant que les mettre en bezongne. Car ce grand euvre dont parle icy le Poete, & les grandes teintures, ne ſont pas du gibier de ces afronteurs, qui cerchants dans les Souphres communs, & ſe haſtants pour s'enri-

chir

chir tout à coup, perdent beaucoup de bon Or, & ne trouvants la vraye teinture, blasment l'art, comme faux, & divertissent par ce moyé les novices de cette science les aveuglants par leurs courts & particuliers mensonges. De fait ils ne savent que c'est que des teintures grandes, & ignorent la difference d'entre une teinture humide, & une seche. Ils n'entendent-point quand le Souphre noir doit estre esteint par son propre feu liquide ou Azotique, ny quand on doit estouffer le Lion ardant en son propre sang, & quand on le doit ressusciter. Ils n'entendent encore quand la premiere solution est achevée & rompue, & quand les dernieres couleurs terrestres doivent aparoistre en la decoction. En fin ces ignorants parfaits ne sauroyent bien apliquer une Teinture sus un metal. Demandez donques diligemment comment la Teinture qu'on vous promet s'achevera par l'Operateur. Car la Teinture seche est amenée à la blancheur par la viscozité sans aparition d'aucune couleur, & l'humide se produit & blanchist par la solution & ascension, puis par l'extinction des couleurs celestes & Philozophales. Donques le Philozophe qui n'étendra tout cecy avant que commencer à travailler, ne fera jamais rien qui vaille en cette science universelle. Que s'il parvenoit à quelque petite choze, ce seroit par hazard, comme un aveugle qui fraperoit un oyzeau d'un coup de fleche, & ne pourroit apres en refaire autant. C'est ainsi qu'il en arrive aux ignorants, qui sans y penser, trouvent quelque verité & science, mais voulants recommencer n'y peuvent revenir, ains sont contraints de tout quiter, & s'abandonner eux-mesmes au dezespoir.

c Le Poete remontre icy le grād bien que Dieu fait à ceux à qui il permet de trouver ce Trezor inestimable, dont considerant la grandeur & le difficile accez, il dit que le Philozophe doit fuir toute prezomtion, afin qu'il n'estime y estre parvenu par sa propre capacité. Ce qui est impossible comme dit Geber en sa Somme, dizant que celuy qui prezume trouver cet art par les livres, y parviendra bien tard. *Parce, dit-il en un autre lieu, que nous avons escrit la vraye pratique pour nous mesmes, y meslants la façon d'enquerir.* C'est pourquoy il y a mis aussi sa procedure en divers chapitres. Et Alphidius dit, *Les Philozophes qui nous ont precedez ont caché leur principale intention sous divers enigmes.* Et Geber en sa Medecine Solaire, *Les Philozophes n'ont escrit la science inventée que pour eux mesmes.* C'est donc pourquoy l'homme ne la peut trouver de soy mesme en lizant les livres des Philozophes, pour les grandes difficultez qu'ō y voit. Car qu'est-ce qui peut engendrer plus de difficultez que la rencontre d'une contrarieté si grande entre tant d'auteurs renommez, voire entre les escrits d'un mesme Auteur? comme tesmoignent les escrits de Rasis quand il dit au livre des Lumieres, *I'ay assez mōtré en mes livres le vray ferment requis pour la multiplication des Teintures des metaux, lequel j'ay afirmé ailleurs n'estre le vray levain, en delaissant la vraye connoissance à celuy qui aura le jugement de le connoistre.* Touchant la matiere de nostre divin œuvre, si l'un escrit qu'elle est de vil prix, trouvée sur les fumiers, & que les riches, & pauvres l'ont, comme dit Zeno, & autres en la Tourbe des Philozophes: incontinent Barseus dira, *Ce que vous cerchez n'est pas de peu de prix.*

D'autre

D'autre part un autre dira qu'elle est fort precieuze, & ne peut estre trouvée qu'à grands frais. Pour les instruments, si l'un a dit qu'il faut preparer nostre euvre en divers vaisseaux & fourneaux, comme Geber en sa Somme; il y en a d'autres qui asseureront qu'il ne faut qu'un seul vaisseau & fourneau pour tout, comme font Lilius. Rasis, Alphidius & autres. Puis les uns mettent neuf mois à la procreation de nostre vray Phénix ou grand euvre, comme Rasis : & Rosinus & Platon veulent un an. Au reste on trouve les termes de cette science si divers, qu'il nous est impossible, comme dit Raimond Lulle, de descouvrir la verité entre tant de diversitez, si Dieu ne nous inspire par son S. esprit, ou ne nous la revele par quelque savant Philozophe. Voilà pourquoy nous n'en voyons guere qui l'entendent, & n'en savõs rien jusques apres leur mort: parce qu'ayãs aquis cette science à si grand peine, ils la celeroyent à eux mesmes, s'il estoit possible, en lieu de la communiquer aux autres. Il ne faut donc trouver estrange, si lon ne voit personne qui se vante d'avoir fait ce divin euvre, ains s'estonner comme il y en a aucun qui soit parvenu à cette cognoissance. Ainsin il en faut donner à Dieu l'honneur, puis qu'il donne ce secret, comme dit Geber, à celuy qu'il luy plaist, & luy oste quand bon luy semble. Vous vous garderez donc d'employer les fruits de cet arbre doré autrement qu'en euvres charitables, afin que ce bien ne soit le dernier que vous recevrez de Dieu : & ne vous en servirez point, comme dit nostre Poëte, pour nourrir vostre vice, si vous considerez la grandeur de celuy qui vous en a choizi pour possesseur entre taut de millions de personnes, & mezurez

zurez l'excellence du don, & la felicité immortelle que ce Threzor inespuizable vous peut faire concevoir aucunement que Dieu vous prepare encore si vous faites valoir ce riche talent à sa louange & à sa gloire.

d Le Poëte prenant congé de son cher amy, qu'il nomme son Damon, faizant alluzion à la fidelle & reciproque amour de Damon & de Pythias, dit avoir descouvert des vrayes Terres-neuves, & montré la connoissance de cette grande science. Or pour en faire comme une briéve recapitulation, je dy que le sujet d'icelle comprend en soy le vray fleau des metaux, lequel regeneré en un autre estre, que les anciens nomment leur premiere matiere, produit des bestes tresfurieuzes, le Lyon, le Crocodille, & le Dragon, qui devorent, brulent, & rendent, en leur colere, l'imparfait parfait. Cependant le Lyon engendre en sa propre force l'Aigle, qui luy aporte sa viande, & le nourrist. Apres, le Crocodile devore le Lyon, & le Crocodile est mangé par le Lyon ardant. Prenez-le donc, & le sang du Lyon & le brûlez à grand' force aveques l'Aigle, & de ces trois se feront un. Ce sera l'arbre d'Or susdit, lequel portera en tous tems ses fruits & semences, dont naistront des pommes delicieuzes. On peut couper des jetons & des branches de cet arbre, & les enter ou transplanter, à fin qu'ils portent aussi force fruits, & de diverse façon, qui ne degenereront de l'arbre dont ils seront coupez, quoy qu'on les ente sur un sauvageon infertile, ains l'orneront & l'anobliront. Tout cecy se doit faire en leur Printems afin qu'ils donnent des bons fruits en Esté, s'augmentants petit à petit, & en fin, se multipliants à l'in

à l'infiny par la voye de l'adaptation admirable, dont fait mention Hermes Trismegiste en sa table d'esmeraude. Voila donc amplement declarée cette science vrayment haute, & qui seule surpasse infiniment toutes celles où l'ambition pousse les ames dezireuzes des honneurs & des richesses du Monde. Dont mettans fin à mon discours sur l'œuvre de nostre Poete, je diray aveques luy,

Mon luc peu de chozes demande,
Mais son chant aime la hauteur:
Car mieux vaut une choze grande,
Que beaucoup de peu de valeur.

FIN.



PERMISSION,

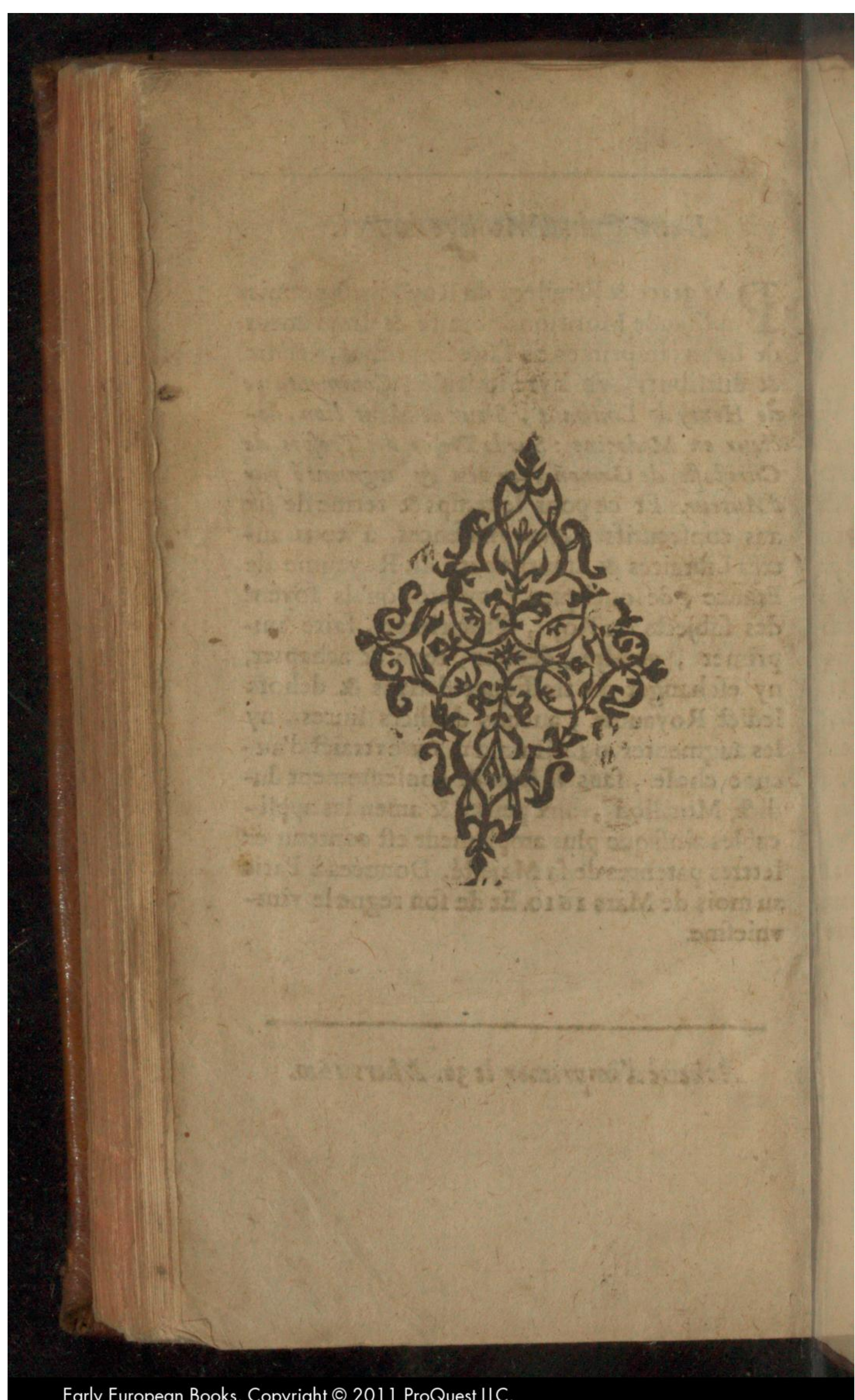
IL est permis à Claude Morillon, d'imprimer le present livre, avec deffence en tel cas requises. Fait ce quinziesme Mars, mil six cens dix.

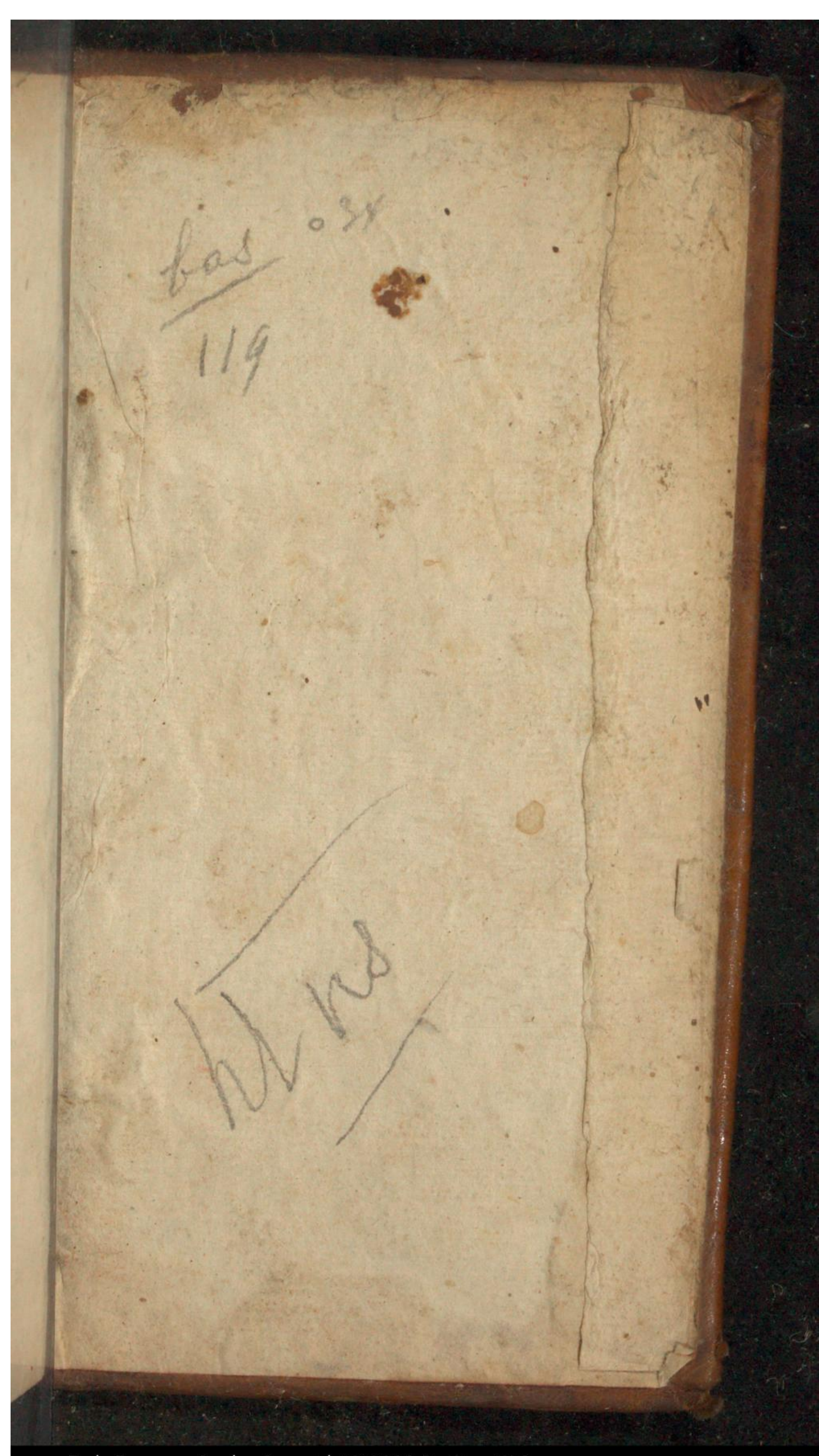
SEVE.

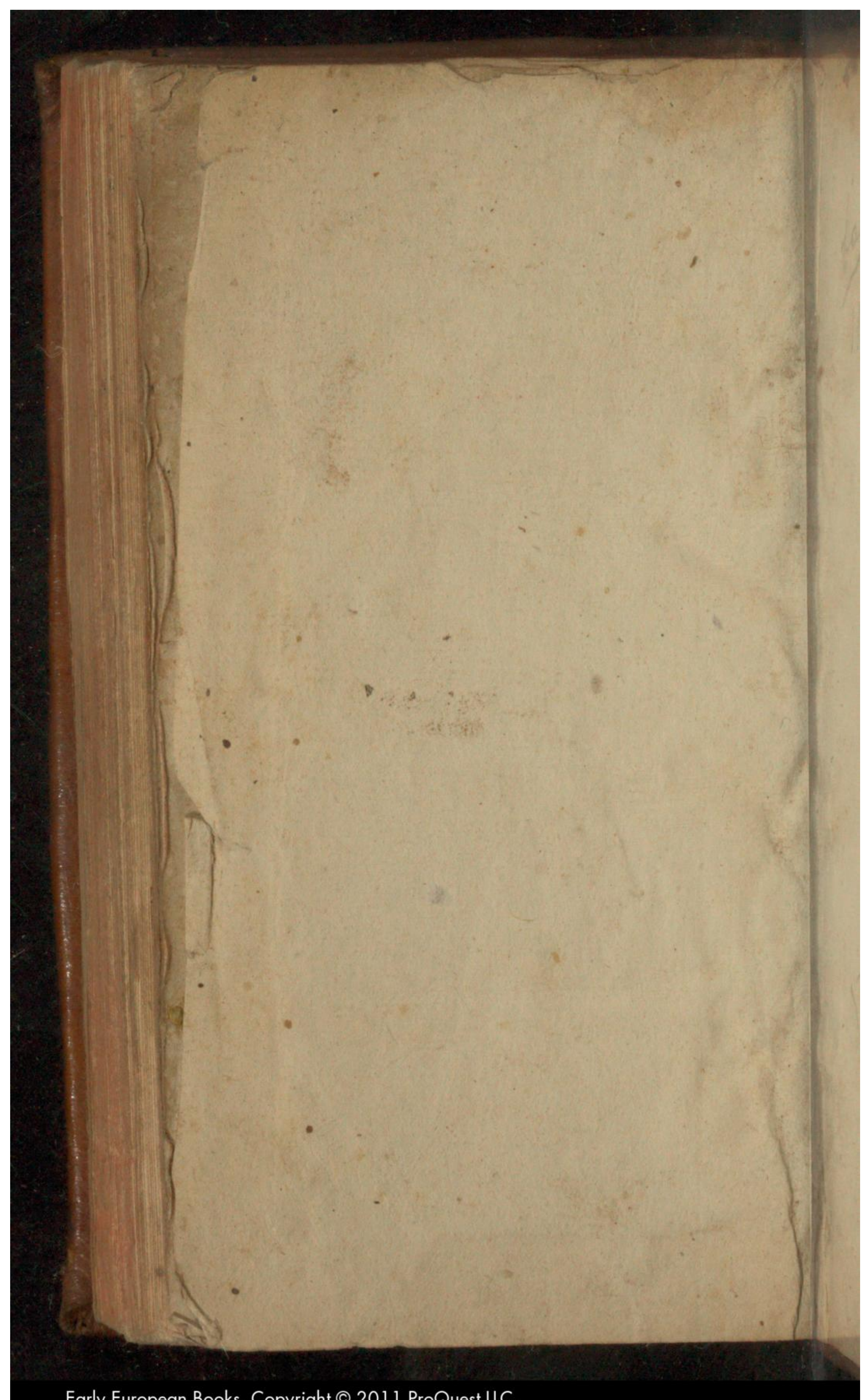
Extraict du Privilege du Roy.

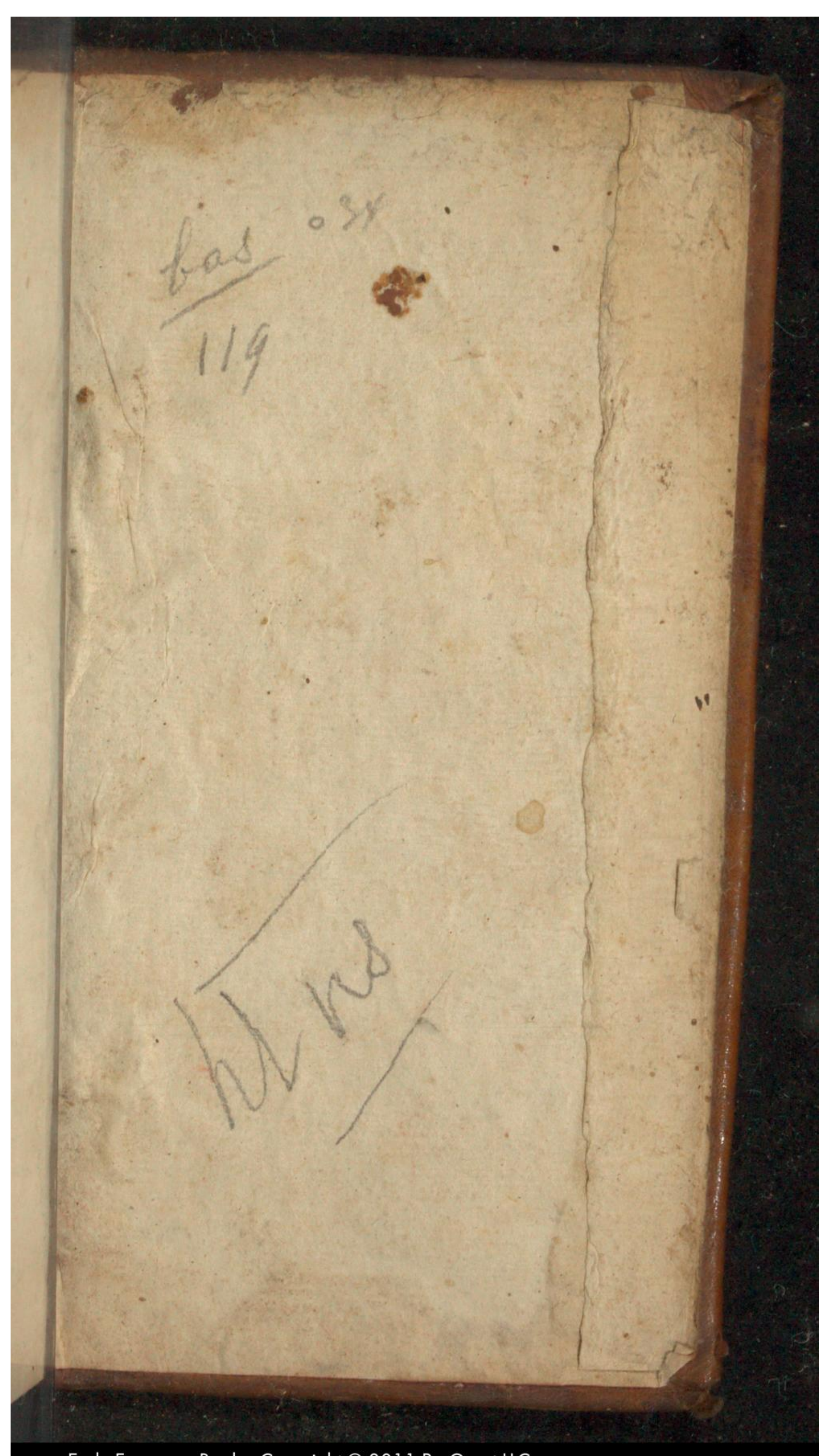
PAr grace & Privilege du Roy, il eſt permis à Claude Morillon, Libraire & Imprimeur de Lyon, imprimer, ou faire imprimer, vendre & diſtribuer, vn livre intitulé, *Commentaire de Henry de Linthaut, Sieur de Mont lion, docteur en Medecine : Sur le Treſor des Treſors de Christofle de Gamon, reveu & augmenté par l'Auteur.* Et ce pour le temps & terme de ſix ans conſecutifs : Avec deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs du Royaume de France, de quelques Provinces qu'ils ſoyent des ſubjects du Roy, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, tenir & achepter, ny eſchanger ou traffiquer dedans & dehors ledict Royaume, aucuns deſdicts liures, ny les augmenter ou diminuer, ny extraict d'aucune choſe, ſans le ſceu & conſentement dudict Morillon, aux peines & amendes applicables ainſi que plus amplement eſt contenu és lettres patentes de ſa Majeſté. Données à Paris au mois de Mars 1610. Et de ſon regne le vint-vniesme.

Achevé d'imprimer le 30. Mars 1610.








bas
119